This is a digital copy of a book that was preserved for generations on library shelves before it was carefully scanned by Google as part of a project to make the world's books discoverable online.

It has survived long enough for the copyright to expire and the book to enter the public domain. A public domain book is one that was never subject to copyright or whose legal copyright term has expired. Whether a book is in the public domain may vary country to country. Public domain books are our gateways to the past, representing a wealth of history, culture and knowledge that's often difficult to discover.

Marks, notations and other marginalia present in the original volume will appear in this file - a reminder of this book's long journey from the publisher to a library and finally to you.

Usage guidelines

Google is proud to partner with libraries to digitize public domain materials and make them widely accessible. Public domain books belong to the public and we are merely their custodians. Nevertheless, this work is expensive, so in order to keep providing this resource, we have taken steps to prevent abuse by commercial parties, including placing technical restrictions on automated querying.

We also ask that you:

+ *Make non-commercial use of the files* We designed Google Book Search for use by individuals, and we request that you use these files for personal, non-commercial purposes.

+ *Refrain from automated querying* Do not send automated queries of any sort to Google's system: If you are conducting research on machine translation, optical character recognition or other areas where access to a large amount of text is helpful, please contact us. We encourage the use of public domain materials for these purposes and may be able to help.

+ *Maintain attribution* The Google "watermark" you see on each file is essential for informing people about this project and helping them find additional materials through Google Book Search. Please do not remove it.

+ *Keep it legal* Whatever your use, remember that you are responsible for ensuring that what you are doing is legal. Do not assume that just because we believe a book is in the public domain for users in the United States, that the work is also in the public domain for users in other countries. Whether a book is still in copyright varies from country to country, and we can't offer guidance on whether any specific use of any specific book is allowed. Please do not assume that a book's appearance in Google Book Search means it can be used in any manner anywhere in the world. Copyright infringement liability can be quite severe.

About Google Book Search

Google's mission is to organize the world's information and to make it universally accessible and useful. Google Book Search helps readers discover the world's books while helping authors and publishers reach new audiences. You can search through the full text of this book on the web at `http://books.google.com/`

A propos de ce livre

Ceci est une copie numérique d'un ouvrage conservé depuis des générations dans les rayonnages d'une bibliothèque avant d'être numérisé avec précaution par Google dans le cadre d'un projet visant à permettre aux internautes de découvrir l'ensemble du patrimoine littéraire mondial en ligne.

Ce livre étant relativement ancien, il n'est plus protégé par la loi sur les droits d'auteur et appartient à présent au domaine public. L'expression "appartenir au domaine public" signifie que le livre en question n'a jamais été soumis aux droits d'auteur ou que ses droits légaux sont arrivés à expiration. Les conditions requises pour qu'un livre tombe dans le domaine public peuvent varier d'un pays à l'autre. Les livres libres de droit sont autant de liens avec le passé. Ils sont les témoins de la richesse de notre histoire, de notre patrimoine culturel et de la connaissance humaine et sont trop souvent difficilement accessibles au public.

Les notes de bas de page et autres annotations en marge du texte présentes dans le volume original sont reprises dans ce fichier, comme un souvenir du long chemin parcouru par l'ouvrage depuis la maison d'édition en passant par la bibliothèque pour finalement se retrouver entre vos mains.

Consignes d'utilisation

Google est fier de travailler en partenariat avec des bibliothèques à la numérisation des ouvrages appartenant au domaine public et de les rendre ainsi accessibles à tous. Ces livres sont en effet la propriété de tous et de toutes et nous sommes tout simplement les gardiens de ce patrimoine. Il s'agit toutefois d'un projet coûteux. Par conséquent et en vue de poursuivre la diffusion de ces ressources inépuisables, nous avons pris les dispositions nécessaires afin de prévenir les éventuels abus auxquels pourraient se livrer des sites marchands tiers, notamment en instaurant des contraintes techniques relatives aux requêtes automatisées.

Nous vous demandons également de:

+ *Ne pas utiliser les fichiers à des fins commerciales* Nous avons conçu le programme Google Recherche de Livres à l'usage des particuliers. Nous vous demandons donc d'utiliser uniquement ces fichiers à des fins personnelles. Ils ne sauraient en effet être employés dans un quelconque but commercial.

+ *Ne pas procéder à des requêtes automatisées* N'envoyez aucune requête automatisée quelle qu'elle soit au système Google. Si vous effectuez des recherches concernant les logiciels de traduction, la reconnaissance optique de caractères ou tout autre domaine nécessitant de disposer d'importantes quantités de texte, n'hésitez pas à nous contacter. Nous encourageons pour la réalisation de ce type de travaux l'utilisation des ouvrages et documents appartenant au domaine public et serions heureux de vous être utile.

+ *Ne pas supprimer l'attribution* Le filigrane Google contenu dans chaque fichier est indispensable pour informer les internautes de notre projet et leur permettre d'accéder à davantage de documents par l'intermédiaire du Programme Google Recherche de Livres. Ne le supprimez en aucun cas.

+ *Rester dans la légalité* Quelle que soit l'utilisation que vous comptez faire des fichiers, n'oubliez pas qu'il est de votre responsabilité de veiller à respecter la loi. Si un ouvrage appartient au domaine public américain, n'en déduisez pas pour autant qu'il en va de même dans les autres pays. La durée légale des droits d'auteur d'un livre varie d'un pays à l'autre. Nous ne sommes donc pas en mesure de répertorier les ouvrages dont l'utilisation est autorisée et ceux dont elle ne l'est pas. Ne croyez pas que le simple fait d'afficher un livre sur Google Recherche de Livres signifie que celui-ci peut être utilisé de quelque façon que ce soit dans le monde entier. La condamnation à laquelle vous vous exposeriez en cas de violation des droits d'auteur peut être sévère.

À propos du service Google Recherche de Livres

En favorisant la recherche et l'accès à un nombre croissant de livres disponibles dans de nombreuses langues, dont le français, Google souhaite contribuer à promouvoir la diversité culturelle grâce à Google Recherche de Livres. En effet, le Programme Google Recherche de Livres permet aux internautes de découvrir le patrimoine littéraire mondial, tout en aidant les auteurs et les éditeurs à élargir leur public. Vous pouvez effectuer des recherches en ligne dans le texte intégral de cet ouvrage à l'adresse `http://books.google.com`

952

BCU - Lausanne

1094442360

MÉMOIRES

DES

CONTEMPORAINS.

Imprimerie de CELLOT, rue du Colombier, n° 30.

Dessiné d'après nature par Voutier — Bormand, fils sc

Soldat Grec.
Kleftia

MÉMOIRES

DU

COLONEL VOUTIER

SUR LA GUERRE ACTUELLE

DES GRECS.

Autant que je vous ai aimés, aimez-vous et secourez-vous les uns les autres; c'est à quoi l'on reconnaîtra que vous êtes vraiment mes disciples.

Évangile selon saint Jean, ch. XV, v. 12, 13, 14.

AZ 19

PARIS,

BOSSANGE FRÈRES, LIBRAIRES,

RUE DE SEINE, N° 12.

Décembre 1823.

guérard = 0
Michaud = 0

BIBLIOTHÈQUE CANTONALE
LAUSANNE
ET UNIVERSITAIRE

AVERTISSEMENT.

« QUI DONC ES-TU, TOI QUI ME DIS CES CHOSES MERVEILLEUSES ? APPRENDS-MOI TON NOM, TON PAYS, TA FORTUNE, SI TU VEUX QUE J'AJOUTE FOI A TES RÉCITS. » Ce que demandait un monarque indien à certain voyageur qui faisait la narration des aventureuses rencontres où sa vie avait couru les plus grands dangers, nous le demandons à tous ceux qui écrivent des mémoires. Le nom et la qualité de l'écrivain sont presque toujours, sinon la mesure de l'intérêt que nous prenons à ses confidences, au moins la base sur laquelle nous asseyons la créance que

nous sommes disposés à lui accorder; nous avons été si souvent abusés par ces fables anonymes auxquelles, sous le sceau du secret, on prêtait un père illustre; nous avons lu tant d'histoires trompeuses appuyées de l'autorité de faux noms; nous avons vu tant de faits diversement racontés par de prétendus témoins auxquels nous demandions en vain la preuve de leur existence, que nous ne plaçons maintenant notre confiance qu'en ces auteurs qui commencent par nous dire tout naturellement : « Je suis » Oreste ou bien Agamemnon. »

Le lecteur ne manquera pas en prenant ce livre de demander à Monsieur Voutier : « Qui donc êtes-vous, vous qui » allez nous parler de la Grèce et de cette

» guerre mémorable où les Hellènes se » sont montrés les dignes fils de Sparte et » d'Athènes ? Instruisez-nous du rôle » que vous avez joué, et dites-nous quel- » les chances bizarres ont transporté un » fils de la France dans ces contrées où » la liberté, long-temps assoupie sous les » chaînes des barbares, s'est réveillée » soudainement, et s'est montrée bril- » lante de jeunesse et de force aux yeux » d'esclaves étonnés de son aspect imprévu, et plus étonnés encore de compren- » dre sa voix qu'ils n'avaient jamais » entendue. » M. Voutier a cru ne devoir répondre à aucune de ces questions; cependant il faut, pour l'intelligence de quelques faits, suppléer à ses omissions volontaires. Ce militaire, à qui l'on peut adresser un reproche mérité

par un bien petit nombre d'écrivains, n'a pas voulu ressembler à ces gens qui font des mémoires sur un événement, non pour parler de l'événement en lui-même, mais pour occuper le public de leur personne : le fait dont ils entretiennent ceux qui les lisent, l'époque qu'ils rappellent, les circonstances qu'ils relatent, ne sont que des cadres adroitement trouvés pour se mettre en lumière. M. Voutier a pris le parti contraire, et peut-être a-t-il poussé à l'extrême une réserve louable sans doute, mais qui a ses bornes. Nous pensons que si le peintre d'un drame où il fut acteur ne doit pas se placer sur le premier plan du tableau qu'il trace, il doit se garder aussi de se mettre toujours au rang de ces figures accessoires qu'enveloppe l'ombre ou la

demi-teinte, et qui n'apparaissent dans la composition que pour en compléter l'ordonnance.

M. Voutier a vingt-huit ans. Son père, qui occupait un poste militaire éminent, le fit entrer à l'âge de quinze ans dans la marine, et mit le complément à une éducation soignée, en lui faisant un devoir des voyages, qui étaient pour son esprit ardent un besoin plus encore qu'un plaisir. Il parcourut plusieurs contrées de l'Amérique, l'Angleterre, la Hollande, l'Espagne, l'Italie, les états que baignent la mer du Nord et la Baltique ; et chaque fois qu'il remettait le pied sur le sol natal, il s'écriait avec ivresse : « Que ne vont-ils respirer un » moment l'air étranger, ceux qui, frois» sés par quelques coutumes de leur pays,

» envient dans l'éloignement les fantô-
» mes de leur ténébreuse ignorance! *Trois*
» *fois heureux qui est né sain de corps et*
» *d'esprit, libre au lieu d'être esclave, et*
» *Français au lieu d'être.....!*

Il visita les états barbaresques, l'Égypte, la Syrie, l'Asie mineure, la honteuse Bizance, et la malheureuse Grèce, et dit : « Le ciel de la France n'est pas
» si beau, mais un beau ciel n'est pas
» tout le bonheur! »

Il avait trouvé les Grecs plus dignes de pitié que de mépris, et n'avait vu dans les vices de leur avilissement que de nouveaux motifs d'aversion pour leurs maîtres barbares; *n'imitant pas*, comme quelques voyageurs, *le chien qui mord*

le bâton dont il est frappé. Mais son cœur s'était ouvert à l'espérance en trouvant les mœurs simples et énergiques des montagnards du Péloponèse, et le cachet de la vertu antique, dans la vive réponse d'un laboureur auquel il avait adressé une question injurieuse, provoquée par la ressemblance de son costume avec celui des Turcs : « Je suis chrétien, » dit le Grec en gémissant.....; et son œil, au fond duquel roulait une larme, s'était tourné vers le ciel; et sa main, par un mouvement convulsif, serrait l'instrument avec lequel il remuait le sol de ses pères.

Lorsque la guerre des Grecs éclata, M. Voutier venait d'éprouver une perte cruelle qui lui rendait la vie odieuse.

Dégagé de tous liens, entraîné par une certaine élévation d'idées qu'inspire la solitude, il se dévoua et vola sous l'étendard de la croix : il y cherchait la mort avec quelque gloire. Au milieu de ces grandes secousses, entouré de maux dont il n'avait même pas soupçonné l'existence, son âme se retrempa ; et ce que le désespoir avait fait entreprendre, une résolution forte et courageuse le fit continuer. *Il crut que le moment était venu de délivrer l'Europe des stupides et féroces Musulmans. S'il s'est trompé,* QUI LUI JETTERA LA PREMIÈRE PIERRE ?

Quelques actions d'éclat, à peine mentionnées dans cet ouvrage, où tant de beaux faits d'armes sont enregistrés ; des vues développées à propos tant en ma-

tière de gouvernement que dans les opérations militaires; des conseils profitables annonçant peut-être en celui qui les donnait une maturité précoce, furent ses droits aux distinctions flatteuses dont il a été l'objet, et au grade de colonel que le gouvernement grec lui a conféré. La confiance des soldats, l'estime des citoyens, l'amitié des chefs, étaient le seul prix qu'il ambitionnât.

Puisse ce faible écrit jeter sur la tombe des braves qui ont succombé dans une lutte inégale quelques lauriers de cette gloire dont la société paie un beau dévouement et le vrai courage! Le temps n'est pas éloigné où ils seront rangés parmi les hommes qui ont honoré notre siècle! Le poëte, dans les chants qu'il

consacrera à la Grèce relevée, aux Philhellènes, aux héros de la liberté et de la religion, vouera à la postérité le souvenir de ceux qui ont versé leur sang pour une si belle cause, et pourra justement redire :

France, en tous lieux où l'on se signala,
De tes enfants je reconnais la trace :
On peut, partout où brille de l'audace,
Dire : A coup sûr quelque Français est là.

MÉMOIRES

DU COLONEL VOUTIER,

SUR LA GUERRE ACTUELLE

DES GRECS.

LES TURCS. — APERÇU DES CAUSES DE LA RÉVOLUTION GRECQUE. — ÉVÉNEMENTS QUI ONT PRÉCÉDÉ LE MOIS DE SEPTEMBRE DE L'ANNÉE 1821.

Le Koran dit, au chapitre de l'Épée : « Lorsque vous vous trouverez avec des infi- » dèles, tuez-les, coupez-leur la tête, liez-les, » mettez-les dans le feu, faites-les esclaves, » et gardez-les prisonniers, ou faites-leur » payer rançon, suivant que vous le jugerez » à propos ; enfin, ne leur donnez point » de relâche, et ne cessez de les persécuter,

»jusqu'à ce qu'ils vous soient soumis. » Voilà toute l'histoire des Turcs, à qui le Koran tient lieu de lois civiles et politiques. Tout ce que ce code ne défend pas est licite, tout ce qu'il défend est punissable. Quant aux choses sur lesquelles il ne s'explique pas positivement, elles sont remises à la discrétion du juge, et au choix qu'il lui plaît de faire entre les divers sentiments de ceux qui l'ont commenté. Or, comme ce livre est plus rempli d'histoires et de répétitions pieuses que de lois et règlements, et que le peu qu'on y en trouve est expliqué d'une manière fort vague, les cadis et les pachas ont une entière liberté de juger à leur fantaisie; ils y ont d'autant plus de facilité, que leurs jugements sont sans appel, et qu'ils les font exécuter sur-le-champ.

A la fin, cependant, le grand nombre de plaignants et la voix publique dénoncent les turpitudes des agents de la loi; alors ils sont punis: mais cette justice tardive ne rend pas le bien à ceux qui sont ruinés, ou la vie aux

innocents. Il est impossible de revoir tant de procès, qui ne sont ni enregistrés ni écrits.

Toutes les affaires ne se décident que sur le rapport verbal des témoins, ce qui est une source intarissable de friponneries. Les personnes de mauvaise foi trouvent toujours pour de l'argent de ces complaisants assermentés. Il y en a pour toutes sortes d'affaires, et à tous prix; ils ont même leurs agents et courtiers, qui les proposent à ceux qui en ont besoin.

Les cadis supposent ou font commettre eux-mêmes des vols et des meurtres, pour s'en faire payer l'avanie par les habitants du lieu où le fait s'est passé.

Quand la sentence est rendue, soit à droit, soit à tort, il faut payer sur l'heure ou dans un temps fort court; faute de quoi, l'on est mis en prison, ou l'on reçoit des coups de bâton sur la plante des pieds; il est vrai que le nombre n'en peut jamais excéder cinq cents.

Les affaires criminelles ne se traitent pas

autrement ; l'argent y fait tout, et quelque crime que l'on ait commis, on est bientôt innocent, si l'on a de quoi payer la justification. On ne voit guère que les misérables subir les dernières rigueurs de la justice ; et c'est proprement en ce pays que les supplices ne sont pas pour les criminels, mais pour les malheureux. Il faut être en effet bien infortuné pour être recherché pour un meurtre, ou après un vol. Comme les pachas et les cadis sont toujours sûrs d'une forte amende pour le sang répandu, parcequ'au pis aller ils se la font payer par ceux devant la porte desquels le crime s'est commis, ils ne se mettent guère en peine de punir les coupables.

Il en est de même à l'égard des brigandages qui se commettent dans la campagne, et que l'impunité rend si fréquents, qu'il y aurait une extrême imprudence à faire le plus petit voyage sans être bien armé et accompagné.

De temps en temps, il est vrai, les

séraskiers parcourent les provinces pour rechercher les crimes impunis ; mais ces grands inquisiteurs sont aussi peu incorruptibles que les autres, et ne punissent que ceux qui n'ont point d'argent pour satisfaire à leur avarice. Il y a d'ailleurs prescription au bout de quinze ans, et, passé ce temps, on ne peut plus rechercher personne pour aucun crime.

Quand le pacha ou le cadi ont condamné quelqu'un à mort, le boulouk-bachi prend le premier chrétien (1) ou le premier juif

(1) Au commencement des troubles, un Grec fut arrêté la nuit par la garde, et conduit dans un cachot du vieux château de Smyrne. Il croyait sa mort certaine, lorsque le boulouk-bachi lui dit : Étrangle avec cette corde ces onze criminels. Le Grec, plein d'effroi, se résigne. Il était à la cinquième victime, prêt à défaillir, il s'efforçait de serrer le nœud fatal ; un soldat lui appliqua un coup de bâton, en lui disant : Misérable, fais ton devoir. — Misérable toi-même ! s'écria à son tour l'officier turc indigné ; n'est-ce pas assez que cet homme soit forcé de remplir une pareille fonction, et tu le maltraites ! Tends le cou et

qu'il rencontre pour faire cette exécution; et, comme il n'y a pas de lieu fixé, il choisit d'ordinaire le devant de la maison d'un Grec, qui est, par surcroît de peine, encore obligé, au bout de trois jours, de payer une rétribution pour être débarrassé de ce hideux spectacle.

Il semblera à beaucoup de gens qu'il y a de l'exagération dans un tel récit. Qu'on interroge, en effet, les Européens qui ont été au Levant; presque tous, depuis l'amant des beaux-arts qui va étudier les ruines, jusqu'à l'humble marchand, s'accorderont à reconnaître des qualités dans le musulman : cela doit être; ils l'ont entendu dire tant de fois, et ils ne sont frappés que des apparences. Où pourraient-ils, à la vérité, étudier un peuple qui repousse les étrangers, et a en horreur jusqu'au nom de chrétien? Quelques voyageurs ont été admis auprès des pachas, et se sont loués

meurs. — Le Turc baisse la tête, et le Grec est contraint à l'étrangler.

de leurs manières, attribuant à leur fierté naturelle et aux usages l'air hautain et dédaigneux avec lequel ils ont été accueillis. S'ils eussent mieux connu le cérémonial des Turcs, leurs fatigantes salutations, et leurs flatteries recherchées à l'égard des personnes dont ils font quelque cas, c'est-à-dire dont ils espèrent ou craignent quelque chose, leur amour-propre, loin d'être flatté, eût été au contraire bien offensé d'une telle réception.

On a parlé aussi de leur hospitalité, on s'est plu à vouloir retrouver en eux quelques traces des vertus patriarcales; je pense qu'aujourd'hui ces rêveries honorables doivent être justement appréciées. Et moi aussi, dans mes voyages, j'ai été reçu chez des seigneurs turcs; ma position m'a mis quelquefois en relation avec eux. Au milieu de ces contrées barbares, dépourvues de toutes les commodités dont une longue habitude nous empêche de sentir le prix dans nos heureux pays, j'ai été forcé d'avoir recours à ces hôtes altiers, qui

calculaient par avance le présent de rigueur qu'ils attendaient de moi, et me traitaient d'après mes alentours. J'ai souffert l'hospitalité turque plus que ceux qui l'ont vantée sans la connaître, et j'ai su en réduire le bienfait à sa juste valeur. Que le voyageur malheureux ou l'indigent se présente avec de véritables besoins, le mépris lui jettera sur la paille un morceau de ce pain que le Turc distribue avec tant de prodigalité à ses innombrables chiens errants (1). Dur avec les hommes, mais bienfaisant envers les animaux, sa charité est toujours intéressée. Comme il ne croit pas les bêtes privées de l'avantage de la résurrection, il leur fait volontiers du bien, espérant qu'au jour du jugement elles viendront devant Dieu rendre

(1) On sait que, dans toutes les villes habitées par des mahométans, les chiens, divisés par troupes dans chaque quartier, sont nourris sur des fonds provenants de legs pieux. Ces animaux, habitués, pendant les massacres de Constantinople et de Smyrne, à se repaître de la chair des victimes, attaquaient les passants pour les dévorer.

témoignage en faveur de ceux qui les auront secourues dans leur misère. Cette croyance l'empêche encore de leur faire aucun mal de propos délibéré. On conte qu'un chien ne manquait jamais de hurler toutes les fois qu'il entendait le muésin appeler à la prière du haut du minaret; il y était excité par la voix lugubre et traînante de cet homme. Les Turcs, superstitieux comme ils le sont tous, en avaient un extrême déplaisir; bientôt les dévots dirent qu'il se moquait de la prière et de la loi du prophète: cependant ils n'osaient le tuer de peur d'offenser Dieu, et ce ne fut qu'après avoir consulté le cadi et obtenu sa permission qu'ils le firent.

J'ai vu à Athènes les assiégés, sur le point de manquer d'eau, descendre avec beaucoup de précautions du haut de leurs murailles, au moyen de cordes, un grand nombre d'ânes, de mulets, de chevaux, de chiens, etc., etc., aimant mieux les livrer aux Grecs que de les tuer.

Les Turcs étendent la superstition jusqu'aux

moindres actions de la vie; pour toutes ils consultent les présages; lorsqu'ils sortent de leurs maisons, ils prennent toujours garde que ce soit du pied droit. Si la première personne qu'ils rencontrent est un borgne, un boiteux, un fou, etc., ils rentrent chez eux et ne sortent plus, à moins que le sort, de nouveau consulté, ne leur ait promis d'autre part un bon succès.

Pour cela, ils ont recours aux nombres, dans lesquels ils croient trouver sûrement le présage de leur bonheur ou de leur malheur; et quelque expérience qu'ils fassent tous les jours du contraire, ils ne sauraient s'en désabuser: c'est une erreur pour ainsi dire née avec eux, et dans laquelle ils meurent tous.

Les vrais croyants ont une infinité de manières de consulter les nombres; la plus commune est au moyen d'un chapelet, qu'ils tournent sans cesse dans la main, comptant les grains dont il est composé.

Ils tirent encore quantité d'augures différents du chant et du vol des oiseaux, de l'a-

boiement des chiens, du cri des chacals, du miaulement des chats, enfin des habitudes de tous les animaux. Il y en a même plusieurs dans lesquels ils reconnaissent un certain ascendant qui les engage à une sorte de vénération, et les entraîne souvent plus loin. La cigogne, par exemple, est regardée par eux comme un oiseau chéri du prophète et ami des musulmans; il n'en est pas un qui ne soit ravi de la voir nicher sur sa maison, et qui balançât à venger sa mort par celle de l'étranger malencontreux qui l'aurait tuée par ignorance. Cet oiseau, par un hasard assez singulier, a en effet abandonné les lieux d'où sont chassés ses protecteurs, soit à cause des nombreux incendies, soit qu'il ait été effrayé du bruit du canon, ou parceque les soldats grecs exerçaient parfois sur lui leur adresse.

A l'égard des planètes, ils les ont toutes en singulière vénération, ne doutant pas que le moindre événement de leur vie ne dépende de leur concours. Ils ont surtout un respect particulier pour la lune, qu'ils regardent

comme l'arbitre de leurs destinées; ils l'ont prise pour emblème, et disent que l'empire peut diminuer et amoindrir parfois comme elle, mais n'être détruit par aucune révolution.

On connaît trop la manière dont ils traitent les femmes, et les mœurs infâmes qui en sont la suite, pour que j'ose aborder cette matière. Je pourrais bien faire part de quelques observations neuves et piquantes que des circonstances toutes particulières ont pu seules me mettre à même de recueillir, mais je ne sais comment je pourrais faire pour n'en pas rougir moi-même.

Les Turcs peuvent avoir trois sortes de femmes en même temps : des femmes légitimes, des femmes au cubin, et des esclaves.

Le Koran dit, à l'égard des premières : « Épousez celles qui vous agréeront, ou deux, » ou trois, ou quatre. Si vous craignez de ne » pouvoir les entretenir suivant votre condi- » tion, n'en épousez qu'une, ou contentez-

» vous des esclaves que vous aurez acquises. » Cela est plus à propos, afin que vous n'of- » fensiez pas Dieu. »

La femme doit être soumise en toutes choses à son mari; elle ne doit songer qu'à lui plaire; et si elle y manque, le mari peut la répudier. Il n'est pas même nécessaire qu'il en donne aucune raison, et il suffit qu'elle ne lui plaise plus. « Si les femmes » que vous répudierez sont grosses, dit le » Koran, donnez-leur le nécessaire jusqu'à » ce qu'elles soient accouchées; si elles veu- » lent nourrir leurs enfants, vous leur don- » nerez un honnête salaire; si cela ne vous » plaît pas, vous les ferez nourrir par une » autre, que vous récompenserez de sa » peine. »

Les femmes peuvent aussi demander le divorce dans trois cas: le premier, si le mari les maltraite de manière à ce qu'elles soient en danger pour la vie; le second, s'il leur refuse la nourriture ou les vêtements; et le troisième, s'il ne s'acquitte pas de ses de-

voirs une fois la semaine, ce qui est la taxe judiciaire.

Le mariage au cubin se fait sans autre cérémonie que la présentation au cadi, devant lequel on déclare que l'on prend telle personne pour femme, moyennant tant, et qu'en la renvoyant on lui donnera une somme dont on est convenu. Cette sorte d'engagement n'est pas estimée déshonnête, mais n'est pas si honorable que le vrai mariage; elle est plutôt considérée comme tolérable que comme digne de louanges.

Les relations des Turcs avec les femmes esclaves sont regardées comme un simple usage d'un bien dont on est propriétaire et entièrement le maître. Dans cette persuasion, ils abusent sans scrupule de toutes les femmes qui tombent entre leurs mains, pour peu qu'elles soient jolies. Elles ne changent pas même de condition pour avoir eu la compagnie de leur maître, à moins qu'elles ne lui donnent des enfants. Si elles n'en ont pas, elles demeurent toujours esclaves, et

sont vendues après sa mort comme meubles de la maison.

Des écrivains ont parlé des Turcs d'après des observations faites à Constantinople et dans les principales villes de l'empire : que dirions-nous de celui qui irait juger à Long-Champs des coutumes des Provençaux et des Bas-Bretons? C'est dans la province qu'il faut les étudier. On les verra tous, croupissants dans la plus crasse ignorance et la fainéantise, borner leurs soins et leur curiosité à leur domestique. Pourvu qu'ils aient de belles femmes, que leurs chevaux soient bien traités, et que leurs serviteurs se tiennent toujours devant eux dans un profond respect, ils ne se mettent guère en peine de ce qui se passe au monde. Ils demeurent les jours entiers sur un sopha, à boire du café, à fumer, et à caresser leurs femmes et leurs esclaves; de sorte que c'est véritablement *toujours mangeades*, *toujours buvades*, *et toujours recommençades*, comme dit naïvement le curé de Meudon.

Mais si l'on a à traiter avec eux de quelque affaire, on les trouvera, sous des dehors grossiers, doués de beaucoup de tact, de mémoire et de finesse; froids, dédaigneux, quelque sentiment qui les agite, ils ne montrent ni colère ni emportement. L'ambition et l'envie peuvent seules les arracher à leur apathie naturelle ; et, sous des dehors calmes, ils méditent presque sans cesse la destruction de leurs ennemis ou de leurs concurrents.

Leurs deux grands principes dans les affaires, tant privées que publiques, sont de ne jamais dire la vérité, même dans les occasions les plus indifférentes, et de ne rien arrêter à la hâte, quelque avantage qui se présente d'ailleurs. Ne blâmons pas toutefois ce système, puisqu'il a réussi jusqu'ici dans leurs relations diplomatiques, et qu'ils sont parvenus par leurs interminables longueurs à obtenir des concessions que le simple bon sens n'eût jamais sans doute accordées autrement.

Mais je m'arrête, car je ne convaincrai probablement personne ; ceux qui se complaisent

dans les idées contraires pourront me récuser, et ils continueront à vanter jusqu'à la tolérance religieuse des Turcs, ne remarquant pas qu'ils ne font en cela que leur savoir gré de tous les crimes qu'ils ne commettent pas, étant sans frein ni retenue. Ils ignorent sans doute que l'excès des mauvais traitements amenait chaque jour quelque nouvelle apostasie. Les Grecs, malgré leur constance admirable, eussent vu s'éteindre la foi de leurs pères, si cet état de choses eût duré. Citerai-je, entre mille exemples, les Chourmouli de Crète, qui, forcés d'embrasser l'islamisme, ne s'alliaient plus qu'entre eux, afin de pouvoir suivre secrètement la pratique d'une religion toujours adorée : aussi, avec quelle sainte ardeur ont-ils embrassé une cause qui leur donne les moyens d'expier, au prix de leur fortune et de leur vie, des sacriléges forcés!

On pourra dire, à la vérité, que les Grecs avaient un très grand nombre de chapelles; mais ajoutera-t-on aussi combien ils payaient le droit de les bâtir à des maîtres cupides, qui

pour de l'or se seraient vendus eux-mêmes? Quant aux églises, il n'en a pas été élevé une seule depuis un siècle ; et ce n'était même que par de fortes rétributions, et dans des occasions heureuses, qu'on pouvait obtenir de réparer celles qui tombaient en ruine.

La brutalité des tyrans de la Grèce était telle, que les Grecs étaient obligés d'aller à l'église avant le jour, afin que leurs femmes ne fussent pas aperçues par les Turcs. La paresse de ces voluptueux était la seule garantie de la sécurité des pères et des époux. Les charmes et les grâces étaient pour les jeunes filles de funestes présents de la nature, et pour les familles les sources ordinaires d'éternelles douleurs. Des pères étaient réduits à appeler sur leurs enfants à naître la colère de Dieu, et à leur souhaiter la laideur et les difformités!...

Il est des gens qui veulent trouver des causes secrètes aux événements les plus naturels ; soit que la passion les aveugle, soit qu'ils veuillent faire admirer leur sagacité, en signalant des rapports qui ont échappé au vul-

gaire. Les Grecs secouent un joug désormais insupportable, du moment où ils sentent leur supériorité physique et morale sur des conquérants barbares qui les oppriment. Depuis quatre siècles ils se voient chaque jour menacés dans leur fortune, leur existence, leur honneur, leur religion; ils veulent courir tous les risques pour s'affranchir d'un pareil état. Ces motifs sont trop simples, trop évidents; il faut rattacher ce mouvement à un grand système, par de prétendues liaisons avec ceux qui viennent d'agiter les deux mondes. Je ne sais jusqu'à quel point elles peuvent exister dans la nature des choses, mais je puis affirmer qu'il n'y a eu aucun rapprochement entre les hommes; que les Grecs n'ont agi que de leur propre mouvément, comme par instinct, et que jusqu'ici ils n'ont usé que de leurs seules ressources, toutes faibles qu'elles étaient. Ils n'ont pas plus d'obligations aux généreux défenseurs de la légitimité et de notre sainte religion, qu'à ceux qui se décorent du nom de libéraux: ils croyaient à la vérité pouvoir

s'attendre à la bienveillance des uns et des autres, mais ne comptaient que sur eux-mêmes, déplorant avec raison de malheureuses circonstances dans lesquelles l'esprit de parti, non content d'arrêter un élan généreux, devait chercher à profaner la plus belle des causes.

Les froids calculs ont reparu, lorsque l'enthousiasme inspiré par une sincère philanthropie et la ferveur religieuse eût été une émanation de la divinité!

Qui osera désormais parler de vertu et de religion, quand la croix, brillant encore une fois sur l'épaule de chrétiens aux mœurs primitives, n'a inspiré que le sourire du dédain ou une pusillanime et sacrilége dissertation sur sa couleur. Le sang des hommes a été analysé et pesé goutte à goutte.

Est-ce pour répondre à l'appel de Naples et de l'Espagne, dont la plupart ignoraient jusqu'à l'existence, que des peuplades demi-barbares ont couru spontanément aux armes? Au signal de la vengeance, toutes, depuis les

indomptés montagnards du Taygète, du Pinde, du mont Olympe et du Parnasse, jusqu'aux doux Messéniens, aux Argiens industrieux et aux pasteurs de l'Arcadie, ont porté leurs regards sur eux et sur leur ennemi; et cette comparaison devait amener sa ruine.

Ne cherchons pas de causes étrangères à la révolution des Grecs : la vraie cause est leur situation particulière. Examinons ce qui a pu amener à une entreprise téméraire en apparence un peuple qui devait être avili par un long esclavage, et sous les Turcs!....

Les Grecs, vaincus et non soumis, supportaient impatiemment le joug d'une nation barbare, avec laquelle ils différaient essentiellement d'usages, de mœurs et de religion. Regardés comme étrangers, et exilés dans leur propre patrie, ils ne jouissaient d'autres droits civils que de ceux d'une chétive existence; encore était-elle abandonnée aux caprices d'une soldatesque turbulente et toujours armée. Malgré des exemples effrayants, les révoltes se succédaient presque sans interruption,

et semblaient protester contre une pareille conquête; mais, comme elles n'étaient que partielles et assistées seulement des vœux stériles du reste de la nation, elles n'avaient que des suites funestes aux malheureux que le désespoir avait contraints à cette extrémité : c'étaient les pierres d'attente d'un nouvel édifice social.

Dans l'espoir des secours de la Russie, l'insurrection de 1770 fut plus générale ; la Morée et plusieurs îles y prirent part : cependant Orlovv avait des moyens trop faibles pour suppléer à l'enthousiasme national que les Grecs ne pouvaient avoir sous une influence étrangère, et *lui seul enfante des prodiges.* Faiblement secondé, il fut forcé de s'éloigner, abandonnant à tout le ressentiment d'un vainqueur féroce les victimes d'une politique incertaine.

La Morée fut inondée de sang, toutes ses villes furent renversées ; vingt mille chrétiens de tout âge, de tout sexe, furent vendus en esclavage aux Barbaresques, en Asie; et plus

de soixante mille furent massacrés. Les Albanais souillèrent leurs lauriers par des cruautés inouïes, et pendant neuf ans ils purent s'abandonner à toute leur barbarie. Enfin, la Porte, frappée de la dépopulation et de la ruine complète qui menaçait la plus belle de ses provinces, envoya contre eux le fameux Hassan pacha. Ce général, reconnaissant bientôt que sans l'aide des montagnards du pays il était hors d'état de soumettre ces bandes redoutables, les appela aux armes, leur fournit des munitions de guerre, jura à tous le pardon de leur dernière révolte, et les gagna par les promesses d'un heureux avenir.

Colocotroni fit entendre le cri de guerre sur les sommets du Ménale, et ses nombreux Keftis sortirent de leurs rochers au signal de la vengeance. Les Albanais, vaincus et dispersés sur une terre partout ennemie, périrent obscurément auprès de leurs armes devenues inutiles.

Un chant des montagnes rappelle leur détresse et leur désespoir, lorsque, poursuivis

par l'infatigable Colocotroni, exténués, succombant à toutes les souffrances et à la soif dévorante, ils s'arrêtèrent au bord du Céry-nite et s'écrièrent : « O chrétiens terribles, » laissez boire les braves, et vous les tuerez » après (1). »

Alors les habitants qui avaient pu échapper aux massacres se hasardèrent à sortir de l'asile de leurs montagnes pour défricher parmi les ruines. Du sein des champs longtemps abandonnés et infectés de tant de cadavres, sortit un nouveau fléau; la peste exerça ses ravages pendant cinq années, et les malheureux habitants désespérés ne songeaient plus qu'à abandonner un pays qui semblait

(1) Colocotroni, victorieux, fut fêté par les Turcs, auxquels il venait de conserver cette belle province; il rappela les brillantes promesses qui lui avaient été faites au moment du danger, et fit naître la défiance, inséparable de la perfidie musulmane. Saisi au milieu d'un festin, et chargé de fers, il expira dans les tourments les plus atroces que purent inventer ses bourreaux pour se venger de sa fermeté stoïque.

frappé de la colère céleste, lorsqu'un débouché vint s'offrir à leur industrie, et une dernière espérance les attacha encore à leur patrie.

La guerre de 1792 éclata ; la France dut abandonner le commerce du Levant. L'indolent musulman souffrait des privations sans songer à sortir de son apathie, quand les caboteurs d'Hydra et de Spezzia s'avisèrent de tenter des spéculations nouvelles. C'était un champ vaste où il n'y avait qu'à recueillir : bientôt l'or afflua sur leurs rochers ; ils construisirent de plus grands bâtiments, et, leurs idées s'étendant avec leurs moyens, ils s'emparèrent peu à peu du commerce de la Méditerranée. Ils remplissaient les ports de l'Italie et de l'Espagne des précieuses productions de l'Asie, et allaient échanger à Marseille les blés de la Grèce contre des draps et les soieries de Lyon. Ainsi, tandis que la France entière était en armes, on cultivait pour elle les champs de Marathon et ceux de Mantinée.

Mais j'ai parlé des *Keftis*, et l'on ne connaît

pas encore assez ces intrépides montagnards; qu'on me permette donc une digression. Au milieu des dangers sans cesse renaissants, ils surent conserver dans leurs rochers une étincelle de l'indépendance nationale, dernier phare vers lequel les malheureux Grecs tournaient encore leurs regards, quand ils se sentaient prêts à succomber à la misère et aux angoisses.

Le nom de *Keftis* (voleur), donné par les Turcs à ces braves, sera un nom à jamais glorieux : dans les rangs des Hellènes, il est un juste motif d'orgueil et d'envie. « Implorez la clémence de votre maître suprême, » écrivait Ali, pacha de Janina, au fameux Liacos, retiré dans les montagnes de l'Épire; « venez » vous prosterner aux pieds de votre visir, » et il vous pardonnera. — Je n'ai pour maître » suprême que le Dieu des chrétiens, » répond le capitaine; « pour pacha, mon fusil, et mon » sabre pour visir (1). »

(1) Expressions propres conservées dans un chant populaire.

Défendre avec constance l'honneur de leurs familles et une existence affreuse, mais libre, adoucir les maux de leurs misérables frères(1), faire une guerre à mort aux Turcs, tel était le noble but qui soutenait les Keftis au sein d'une vie de proscription. Ces bandes généreuses opposaient une dernière digue à l'avarice et à la luxure musulmane.

La Porte, toujours aussi faible que perfide, incapable de les réduire, exigea des chrétiens eux-mêmes la ruine de leurs défenseurs. La hache sanguinaire fut levée sur la tête des évêques et des primats ; réduits au désespoir, ces malheureux supplièrent les Keftis de s'éloigner et de les abandonner à une mort peut-être moins assurée. Les braves quittèrent,

(1) « Je vous brûle, vous et votre ville, » écrivait Colocotroni, digne fils de celui dont j'ai fait connaître la fin, au satrape de la Corinthie, « si vous ne diminuez vos » vexations envers les chrétiens. »

Colocotroni n'avait que cent cinquante hommes; mais telle était la terreur qu'inspirait son nom, que Kiamil-Bey plia devant ces menaces.

en soupirant, ces montagnes devenues chères par les dangers qu'ils y couraient depuis tant d'années, une patrie qu'ils avaient achetée par tant de sacrifices, le pin solitaire au pied duquel ils avaient poussé le premier cri de douleur, et se retirèrent dans les îles Ioniennes, en attendant qu'il leur fût permis de rentrer dans la carrière du danger sans qu'elle fût ouverte par le sacrifice de leurs frères.

Ils prirent service dans les rangs français, et passèrent avec les îles à leur nouveau protecteur.

A la tête de ces héros, devant lesquels pâlira l'aventureux Thésée, se placent les Colocotroni (jeunes et braves, ils ignoraient la défiance ; deux succombent victimes de la trahison), les trois Pétimezas, G. Anagnostara, que l'on nomma depuis le Nestor de l'armée, Chrysospathis, et surtout l'immortel Zacharias, qui, pendant vingt-sept ans, fit trembler ses lâches tyrans jusqu'au fond de leur harem. Le faible, qu'ils défendaient, leur paie encore aujourd'hui le tribut de la reconnaissance,

et les vierges de la Grèce mêlent aux chants qui guident leurs danses gracieuses les exploits de Zacharias; elles célèbrent jusqu'à *cette vitesse extraordinaire à la course qui livrait à son bras vigoureux le Turc dont le dernier espoir était dans l'élan rapide de son coursier agile.*

C'est à ces nouveaux Hercules, à ces chevaliers de la Grèce, que le célèbre et malheureux Riga (1), victime à jamais déplorable de la politique, adressait en 1798, de la capitale de l'Autriche, ses chants mélodieux et plain-

(1) Né en Thessalie, vers l'an 1762, il avait quitté de bonne heure une patrie où il ne pouvait respirer, pour aller puiser dans les écoles de France et d'Italie les connaissances dont il sentait la nécessité, et qu'il voulait rapporter parmi ses malheureux frères.

Mathématicien, littérateur distingué, il excella dans la poésie, et sa muse portera aux races futures le souvenir des malheurs et de la captivité de la Grèce.

Dans sa traduction de la *Bergère des Alpes*, il a su imiter toute la grâce et la naïveté de Marmontel. On lui doit la meilleure carte de la Grèce.

tifs, souvent dignes de Tyrthée; c'est à eux qu'il demandait

Ἕως πότε, παλικάρια,
Στὰ ὄρη, στὰ βουνὰ, etc.

Jusques à quand dans les montagnes,
Jusques à quand dans les forêts, etc.

Il les engageait à se réunir et à descendre dans les plaines pour reconquérir les champs et les tombeaux de leurs pères.

Livré à l'envoyé turc près la cour de Vienne, ce digne martyr périt à Belgrade au milieu des supplices.

Le système continental et la guerre d'Espagne vinrent offrir aux Grecs les moyens d'accroître leur prospérité. Aussi hardis et entreprenants que marins habiles, ils surent toujours pénétrer dans les ports bloqués, malgré les croisières anglaises, auxquelles, plus d'une fois, ils n'échappèrent que par des traits d'une audace inouïe.

Avant 1810, leur commerce était assez étendu pour nécessiter l'établissement de

maisons grecques dans les principales places de l'Europe. Ils durent chercher à se mettre de pair avec les négociants qui traitaient avec eux, et ils envoyèrent leurs fils dans les meilleurs colléges d'Allemagne, de France et d'Italie. Ces fréquentes relations leur firent connaître les bienfaits de la civilisation ; ils furent frappés de leur misérable condition : mais, n'espérant pas en sortir, ils ne cherchèrent qu'à se procurer les douceurs compatibles avec leur état. Bientôt les mœurs commencèrent à se polir; le goût de l'étude et des beaux-arts se répandit parmi eux ; et, attendant leur bonheur du temps et de la force des choses, ils songèrent à éclairer la nation. Des colléges furent établis à Athènes, à Chio, à Aïvali, à Smyrne, et même à Constantinople.

Les hommes les plus recommandables se réunirent pour envoyer à leurs frais, en Europe, les jeunes gens dépourvus de fortune dans lesquels on reconnaîtrait de l'aptitude. Leur éducation terminée, ils devaient revenir

occuper les places de professeurs dans ces colléges, et être remplacés par d'autres néophytes.

On sent qu'avec de telles mesures, on devait en peu d'années opérer de grands changements. Si c'est là conspirer, c'est, avouons-le, une noble manière de le faire; et il faut supposer un génie bien supérieur dans ceux qui imaginèrent un tel plan, si l'on veut qu'ils aient tenté par cette voie l'affranchissement de leur patrie.

Telle était la situation des Grecs, quand la paix générale, en divisant entre toutes les puissances le commerce maritime, qui depuis vingt ans était le monopole d'une seule, les avertit qu'ils étaient arrivés à la dernière période de leur prospérité, et qu'elle n'avait plus désormais qu'à décroître.

La Porte, dont l'attention avait été arrêtée au dehors par le grand spectacle que venait de donner l'Europe, s'aperçut avec surprise des changements survenus dans ses raïas. Les colléges furent inquiétés, et il fut

facile de prévoir leur ruine prochaine. Il ne resta plus dès lors aux Grecs qu'à choisir de retomber pour toujours dans l'état d'où ils avaient voulu s'élever, ou de s'affranchir à tout prix. Ils avaient appris de quel sang ils sortaient, et ils jurèrent de mourir ou d'être libres.

Un plus grand nombre de jeunes gens furent envoyés pour s'instruire dans les arts et métiers, et, avant peu d'années, la Grèce devait avoir ses imprimeurs et ses papetiers, comme ses publicistes, ses médecins, ses légistes, ses physiciens et ses chimistes.

En attendant, des agents secrets, sous le nom d'*apôtres*, parcouraient les provinces pour préparer les esprits à un soulèvement général. Alors, oui, alors, un vaste plan de conspiration embrassa toute la Turquie d'Europe, et elle devait y opérer des changements aussi grands qu'inattendus ; mais elle fut dénoncée à la cour ottomane, et, forcée d'éclater avant le temps, elle

échoua. On assure que la légation anglaise à Constantinople en donna les premiers avis.

Aussitôt, Alexandre Ypsilanti, fils de l'hospodar de ce nom, et général-major au service de la Russie, abusé par des promesses trompeuses, crut qu'il n'était plus temps de différer. Il se méprit sur la cause des troubles qui venaient d'éclater en Valachie, et entra en Moldavie avec une suite nombreuse d'Arnaoutes et un petit corps d'élite composé de jeunes Grecs venus d'Europe. Il arriva à Jassi le 6 mars 1821, et donna aussitôt le signal de l'insurrection, en répandant de nombreuses proclamations, dans lesquelles il annonçait hautement l'appui d'une grande puissance. Il avait cependant été à Laybach pour plaider la cause de ses compatriotes, et l'empereur Alexandre s'était prononcé de manière à lui ôter tout espoir; mais il se flattait que, lorsque l'étendard serait levé et le salut des Grecs compromis, les liaisons intimes et religieuses qui unissent les deux

peuples forceraient à passer par-dessus toute autre considération.

Il ne connaissait pas le caractère particulier d'un monarque qui écouta trop les représentations intéressées de quelques cabinets qui abusèrent de sa générosité.

Un ukase ôta toute espérance à Ypsilanti, en le déclarant démis de ses charges, et déchu de ses droits de citoyen russe. Néanmoins, trop avancé pour reculer, il s'associa Théodore Vladimiresko, chef des insurgés de la Valachie. Celui-ci avait un but tout différent du sien; il ne voulait qu'une amélioration dans le sort particulier de cette province, et ne parut seconder ses opérations que pour l'entraîner à sa perte.

On connaît trop cette misérable guerre, les honteuses discordes et les trahisons qui la terminèrent, pour que je m'arrête plus longtemps (1) sur un épisode qui n'eut d'autre

(1) Je dois cependant faire connaître la fin de Jorgaki, cet homme intrépide, qui saisit au milieu de ses gardes le

résultat que de détourner l'attention des Turcs, en les obligeant à porter sur le Danube toutes leurs forces disponibles, et à les y maintenir, long-temps même après la soumission de ces provinces, ne pouvant se rassurer sur les intentions secrètes de la Russie.

La révolte d'Ali pacha, qu'une armée nombreuse assiégeait inutilement dans sa for-

traître Théodore, pour le livrer à une mort justement méritée.

Resté à la tête de deux cents hommes, après la défaite d'Ypsilanti, il sut se maintenir tout l'été, et harceler ses nombreux ennemis. Réduit enfin à se jeter dans un couvent, manquant de balles, pressé par plusieurs milliers d'osmanlis, il dit au petit nombre de braves qui l'entouraient: « Frères, recommandons-nous à Dieu, dans » une heure nous ne serons plus de ce monde. » — « Adieu, » capitaine Jorgaki, s'écrient-ils d'une commune voix; » il nous faut encore du sang turc!... » Ils s'élancent au milieu des ennemis, et ne succombent pas sans avoir étanché leur haine.

Les Turcs entrent alors en foule dans le couvent Jorgaki se fait sauter avec eux.

teresse de Janina, avait dévoilé toute la faiblesse de l'empire ottoman, et fait naître quelques espérances aux Grecs, entre les bras desquels le rusé satrape feignait de vouloir se jeter avec ses trésors. Abandonné de ses Albanais, il sollicita le secours des Armatòlis de l'Épire, et surtout des Suliotes échappés à sa cruauté, et retirés à Corfou. Il offrit de restituer la forteresse de Kiapha, le rocher, patrie ensanglantée des braves, et donna en otage son petit-fils.

Les Suliotes oublièrent aussitôt ses perfidies, sa férocité et leurs serments de vengeance; tout disparut devant la haine du croissant; ils combattirent et portèrent la terreur dans le camp des Asiatiques. Marcos Bozzaris, leur chef, pénétra jusqu'à la tente d'un de leurs pachas, et son nom, frappant de stupeur les gardes qui l'entouraient, il lui arracha ses armes, et emporta ce trophée précieux à travers les esclaves interdits.

Les Suliotes offrirent à Ali de faire entrer cinq cents des leurs dans sa forteresse. Cur-

chid, général de l'armée assiégeante, redoutant ce coup de main (il connaissait le poids du sabre d'un Suliote), empêcha que cette proposition ne fût acceptée, en faisant remettre à Ali des lettres qu'il avait interceptées. Elles traçaient aux Suliotes la conduite qu'ils devaient tenir à l'égard du pacha rebelle : on les exhortait à s'en défier toujours, à le ménager, à le servir même, mais en attendant l'occasion de lui faire expier tous ses forfaits, et de s'emparer de ses trésors, si nécessaires dans les circonstances qui se préparaient. *Ali* ouvrit alors les yeux sur sa position, et répondit à l'offre qui lui était faite : « Allez, mes enfants, que le ciel vous accom» pagne dans vos succès contre notre ennemi » commun ; je puis me garder ici sans vous... » De vieux serpents sont toujours de vieux » serpents (1). »

(1) Il continua néanmoins à espérer que les Grecs agissaient dans ses intérêts, jusqu'à ce que Daher-abas, qu'il avait envoyé à Tripolitza pour s'entendre avec les chefs, lui dit : « Désabuse-toi, Ali ; j'ai vu la croix sur les éten-

Avant ces événements, les Turcs de la Morée avaient eu quelques soupçons du complot qui se tramait, mais on était parvenu à les dissiper, et ils rougissaient presque d'avoir conçu des inquiétudes sur une population qu'ils méprisaient, lorsque la nouvelle des troubles de la Valachie vint les confirmer. On annonçait en même temps la prochaine arrivée d'une armée navale russe, et cette nouvelle parut confirmée par l'apparition d'une escadre d'Ipsara qui, pendant deux jours, fit retentir les échos du cap Matapan d'une canonnade continuelle. Ce stratagème bizarre porta la terreur jusque chez les Turcs de Mistra.

Les habitants du Taygète, ne doutant plus alors des secours qu'on leur avait promis, descendirent des montagnes, comme les soldats de Pélage, et des bandes indépendantes se firent voir sur divers points du Péloponèse. Colocotroni accourut aussitôt de l'île

» dards des chrétiens; ils combattent pour leur religion » et leur patrie. »

de Zante, débarqua avec sept hommes au port de Koraços, et gagna les montagnes, où le bruit de son nom, qui retentit aux environs de Caritèna, réunit en un instant autour de lui deux cent quarante hommes.

Riga n'était plus, mais sa mémoire et ses chants vivaient chez tous les Grecs. Ils n'attendaient que l'occasion de secouer leurs chaînes.

Le premier mouvement insurrectionnel éclata le 23 mars 1821, à Calavrita, petite ville d'Achaïe, et quatre-vingts Turcs qui s'y trouvaient furent saisis sans résistance et enfermés. Le même jour Patras, théâtre d'une affaire sanglante, fut livré aux flammes. Les Ottomans vaincus se retirèrent dans la forteresse.

Ces soulèvements eurent lieu inopinément; il eût été facile aux Turcs, peu nombreux, mais bien armés, de les comprimer, après avoir désarmé les habitants des plaines restés à leur merci. Le dévouement héroïque de quelques notables fit réussir des projets

avortés. Ils accoururent à Tripolitza, et se présentant aux chefs turcs : « Nous venons »nous livrer entre vos mains, dirent-ils, »comme garanties de la soumission de nos »frères; loin de les soupçonner, vous devriez »vous en rapporter à eux du soin de détruire »les révoltés. »

Les Turcs les gardèrent en otage; tranquilles après une telle démarche de ceux qui devaient être les premiers instruits de ce qui se serait tramé, ils méprisèrent les avis réitérés de quelques agents anglais, et virent sans s'inquiéter s'opérer des rassemblements qu'ils crurent destinés à agir contre les rebelles, que l'on était parvenu à leur faire regarder comme des brigands sans autre but que le pillage.

Pendant ce temps, la partie faible ou sans armes de la population s'échappait peu à peu de leurs mains et trouvait un asile dans les montagnes. Alors l'insurrection devint générale.

Colocotroni se hâta d'écrire à Kiaia-Bey :

«Je vous rends responsables, vous et le ha-»rem de Curchid, des otages sacrés qui sont »entre vos mains : si vous demeurez vain-»queurs dans la lutte qui s'engage, il sera »toujours assez temps d'assouvir votre ven-»geance ; si vous êtes vaincus, vous serez »tous immolés sur leurs tombeaux. » Cette menace du redoutable Keftis fut efficace. Malgré les sabres que chaque nouveau succès des Hellènes faisait lever sur leurs têtes, ceux de ces généreux citoyens qui ne succombèrent pas sous le poids de leurs chaînes et dans les horreurs des cachots se revirent au milieu de leurs frères à la chute de Tripolitza. Hâtons-nous de les nommer : Notaras, l'évêque de Corinthe, Anasthase, fils de Mavromichale.

Arrêtons-nous un moment pour considérer quelle devait être la condition d'un peuple qui sur des assurances si vagues montra tant d'ardeur pour sa délivrance, quand des exemples effrayants devaient l'en détourner, quand, partout où il portait ses regards, ils

ne tombaient que sur les traces déplorables d'efforts malheureux et sur les ossements de ceux qui avaient osé les tenter.

Si, dans ces premiers moments, les Turcs eussent tenu la campagne, malgré leur infériorité numérique, ils auraient eu l'immense avantage d'agir en masses sur des bandes divisées et sans accord; l'effroi seul qu'inspirait leur nom était si puissant, qu'elles n'eussent pas osé sortir des montagnes pour se réunir : mais ils ne considérèrent que leur petit nombre et se crurent pris dans un filet. Une terreur panique s'empara d'eux; ils ne songèrent qu'à chercher un refuge dans les villes fortifiées, et s'y entassèrent sans vivres et presque sans munitions.

Ce succès inespéré enhardit les Grecs. Ils s'armèrent de tout ce qui peut servir d'instrument à une haine qui ne calcule rien ; et, devenus maîtres du pays, ils bloquèrent les forteresses, qui tombèrent successivement entre leurs mains. Ils y trouvèrent des armes et apprirent à s'en servir : avant cette guerre,

la moitié peut-être n'avaient pas tiré un coup de fusil.

Une assemblée des primats de la Morée se réunit à Calamata, pour prendre les mesures les plus urgentes en de telles circonstances, et un sénat formé à Hydra régla les opérations de la flottille, dont les dépenses étaient supportées par les propriétaires des bâtiments. Une escadre fut envoyée devant Ténédos, tandis que les meilleurs voiliers devaient croiser, pour détruire le commerce de l'ennemi, ou étaient expédiés à la hâte dans les ports de France et d'Italie, pour faire des achats d'armes et de munitions.

Les Grecs avaient appris les massacres qui avaient eu lieu à Constantinople, à Smyrne (1) et dans toute l'Asie mineure. La mort infamante du patriarche Grégoire et d'un grand nombre d'ecclésiastiques les plus

(1) Il m'a été assuré par une personne digne de foi, témoin des massacres de Smyrne, que trois mille Grecs y ont péri, et que vingt mille ont émigré.

A l'exception du petit nombre qui ont eu les moyens

distingués vint répandre parmi eux une consternation générale, qui bientôt fit place à la fureur et à une soif ardente de vengeance; le linceul qui avait enveloppé le corps du martyr fut distribué en morceaux, et sur ces reliques, devenues précieuses, ils firent le serment d'exterminer une race si criminelle.

Le pieux prélat était né en Morée et y était regardé comme un saint. Deux fois il s'était démis de ses dignités, pour revenir en anachorète consoler ses frères malheureux et les soutenir dans l'amour d'une religion bienfaisante, et deux fois il avait été tiré de sa retraite par le sultan, qui avait su apprécier son mérite et se servir de son influence, par l'amour que lui portait son troupeau.

Quoique tous ces faits soient maintenant

de passer en France et en Italie, tous traînent leur misère dans le Péloponèse et dans les îles de l'Archipel.

Les Grecs de l'Asie ont payé de leur sang chaque succès des insurgés.

notoires, j'ai cru devoir les rappeler, avant de passer au récit de ceux dont j'ai été témoin, parceque, pour les juger, il faut être transporté sur le lieu de la scène.

Bien que persuadé que l'on ne peut épuiser l'intérêt en parlant de la Grèce, je supprime dans cet écrit une partie des descriptions de ruines et d'antiquités qu'un long séjour m'a mis à même de connaître, ainsi que quelques rapprochements inutiles pour le moment. Je ne m'étends que sur ce qui me paraît propre à faire connaître les hommes et ce qu'on doit en attendre, le pays et ses ressources. Dans ce siècle bien disant, j'aurais pu peut-être aussi coudre les unes aux autres quelques phrases; mais j'ai cru que la vérité n'avait pas ce style, et j'ai préféré présenter un récit simple et succinct de ce que j'ai vu, les notes mêmes telles que je les ai recueillies au moment, ne voulant pas leur ôter cette couleur locale. Ce que les Grecs ont fait depuis deux ans parle plus haut que de vaines déclamations.

Je commence par une courte description du Péloponèse. Mes observations ne doivent naturellement porter que sur ce qui m'environne, je reconnais pour ainsi dire le terrain ; j'avance plus hardiment, l'horizon s'étend, je puis suivre l'ensemble des opérations, et je termine par un exposé de la situation et des moyens de la Grèce, qui mène à conclure ce qu'elle fera par ce qu'elle a pu faire. Ce n'est pas là l'histoire, je le sais ; mais ce sont des matériaux qui serviront quand le temps sera venu de l'écrire ; puissent-ils être tous aussi certains ! Heureux qui sera digne de remplir cette tâche !

Tout est historique sur cette terre de gloire. De même que l'on retrouve ses monuments célèbres au milieu de leurs ruines, on reconnaît dans les Grecs courbés sous un joug déplorable, mais qui n'a pu les avilir, des rapports frappants avec leurs ancêtres, dans les mœurs, les coutumes, les vêtements et la physionomie. Qui ne serait touché en découvrant en eux toute la grâce des idées

et l'imagination brillante qui enfanta les beaux-arts? qui n'aimerait jusqu'à cet amour-propre, choquant lorsqu'ils étaient esclaves, mais louable, et source de grandes choses quand ils seront régénérés?

Dans leur ignorance, la guerre actuelle peint avec exactitude les temps héroïques. Qui parcourrait ces contrées désolées croirait lire Homère et retrouverait ses héros fanfarons, ouvertement avides et chantant eux-mêmes leurs exploits. Nos Palicaris (1) en ont tout le feu, l'audace, les brillantes qualités et les défauts. Ils se préparent aux combats comme à des fêtes, y volent en chantant, insultent leur ennemi, le foulent aux pieds quand ils l'ont vaincu, et dédaignent de lui donner la sépulture (2).

(1) Ce nom, que l'on donne aux soldats d'élite, emporte avec lui l'idée de bravoure, d'ardeur, d'agilité. Il répond à notre mot *brave* pris substantivement.

(2) J'ai vu souvent l'Hellène, après avoir renversé son ennemi, le frapper du talon, en poussant le cri de liberté, qu'il accompagnait de ses signes de croix.

Mais c'est assez parler pour une curiosité futile : il est temps de faire connaître leur titre le plus glorieux, si toutefois il est dignement apprécié.

Comment ne pas admirer avec quelle pieuse résignation ils ont pu conserver, au milieu de tant de secousses et d'orages, leurs mœurs nationales, et une religion qui était auprès de leurs maîtres une cause de réprobation ? Quatre siècles se sont écoulés depuis qu'ils languissent dans l'esclavage, et on les juge avec rigueur, au lieu de s'étonner que, dans une semblable condition, ils aient pu conserver quelque vertu. Je ne crains pas d'être désavoué par quiconque jugera sans passion ; peut-être aucun autre peuple n'aurait survécu à tant de vicissitudes. Leur foi ferme et résignée a été leur planche de salut.

Quelques hommes avec lesquels ils sont en rapports opposés d'intérêts, ont vu avec jalousie leur prospérité naissante, et ont cherché à les flétrir dans l'opinion. Ils les ont accusés d'être faux et menteurs ; mais ces

vices sont ceux des esclaves, et disparaissent en même temps qu'une condition incompatible avec tout sentiment généreux. Ils étaient aussi, à les entendre, lâches et avilis ; il me semble qu'ils se sont justifiés de cette imputation, qui peut faire juger des autres. A la vérité, le Grec d'Asie, riche ou investi de quelque pouvoir, est rampant et hautain ; il a tous les défauts des Turcs : mais faut-il confondre la nation avec ces êtres dégradés ?

Je pourrais faire connaître ces détracteurs, et déverser sur eux le mépris que l'on doit à des calomnies ; mes voyages au Levant m'ont mis à portée de bien connaître ces espèces de colonies, en m'initiant dans les méprisables motifs et les passions haineuses qui les gouvernent la plupart du temps : mais j'aime mieux me taire. Qui ne sent pas qu'autant il était lâche d'insulter aux Grecs malheureux, autant il est ridicule de les attaquer quand ils ont commencé leur nouvelle carrière sous d'aussi brillants auspices?

DÉPART DE MARSEILLE. — HYDRA. — ARRIVÉE A ASTRO. — BOUBOULINA.

De retour dans ma patrie après deux années de séjour en Grèce, j'ai vu avec surprise les idées fausses que l'on s'est formées sur les événements dont ce pays célèbre est le théâtre. Affligé de voir l'esprit de parti, semblable aux harpies profanant tout ce qu'elles touchent, les défigurer pour les faire servir à ses desseins, j'ai écrit ces pages.

Historien inhabile, mais véridique, de faits dont j'ai été témoin, je ne chercherai pas à embellir; je dirai avec la même franchise le bien et le mal, certain de servir ainsi une cause que peut-être j'ai soutenue avec plus de succès de mon épée.

Je n'ai jamais été enthousiaste; aussi s'étonna-t-on de me voir quitter mon repos et mes amis pour aller dans un pays désolé me jeter au milieu des dangers d'une guerre atroce; on me prodigua les louanges et le blâme, et tout le monde se trompa. Pour juger les

actions des hommes, il faudrait être au fond de leur cœur.

Je prenais les dernières mesures pour une absence qui pouvait être fort longue, lorsque je fis à Paris la connaissance de M. G..., riche Écossais, qui, avec une résolution semblable à la mienne, avait quitté sa femme et toutes les jouissances du luxe. Nous ne tardâmes pas à nous lier; et, quoique de caractères assez différents, notre amitié devint chaque jour plus intime. Certes, si jamais homme fut ennemi des révolutions, c'est M. G..., ardent soutien du pouvoir, amoureux du plaisir et de la tranquillité : tout effrayé de la seule idée que l'entreprise à laquelle il allait prendre part pût aussi être appelée révolution, il se rassurait à peine par la pureté de ses intentions, et par le serment qu'il avait fait de laisser, après cette guerre, son épée se rouiller dans le fourreau, ou de ne l'en tirer que pour la défense pressante de son pays. Mais, ayant passé plusieurs années à parcourir l'Orient, il jugeait des

efforts des Grecs autrement que ces hommes froids, insensibles à des maux qui leur sont étrangers.

Nous partîmes de Marseille le 1er août 1821, emportant un millier de fusils, et accompagnés de plusieurs Grecs qui avaient abandonné leur éducation et leurs espérances pour aller au secours de la patrie. Nous touchâmes à Gênes pour acheter trois obusiers, artillerie la plus propre au genre de guerre que nous devions faire; et, après une heureuse traversée, nous saluâmes les sommets du Taygète, dernier asile de la liberté.

Les habitants de ces montagnes étaient gouvernés par un bey de leur nation et payaient tribut. Après l'évacuation des Russes, Zanetto Cutuffari obtint cet avantage pour ses compatriotes, en représentant à Hassan pacha qu'il faudrait verser des flots de sang pour les soumettre, et qu'il était bien plus sage de leur donner un chef qui, étant de leur religion, ne leur inspirerait aucune répugnance. Petro Mavromichale, qui occupe maintenant la

présidence, était leur chef au moment de l'insurrection. Cette situation lui donne une grande importance de fait dans les circonstances actuelles.

En passant devant le golfe de Laconie, où se jette l'Eurotas, qui borde à l'est le pays des Maniates, nous admirions ses hautes montagnes toujours couvertes de neige, et quelques villages qui ne ressemblent à nuls autres au monde par la construction des maisons, tours carrées faites pour servir de défense contre les voleurs. Un spectacle hideux, digne prélude des scènes auxquelles nous allions assister, attira nos regards; un cadavre, la tête tranchée, et dont les oiseaux se disputaient les entrailles, flottait sur les eaux : peut-être ce malheureux avait été arraché du fond de l'Asie, à la voix de ses tyrans; peut-être ses enfants comptaient les jours de son absence.

A la nuit, le calme nous prit entre l'île déserte de Servi, et celle aussi aride de Cérigo (Cythère). Il était prudent de prendre des précautions; nous chargeâmes nos armes.

Nous nous entretenions de la triste rencontre que nous venions de faire et des horreurs de cette guerre, lorsque nous entendîmes des chants mêlés au doux murmure de la mer qui se brisait sur le rivage. Un caïque passa près de nous, au bruit cadencé de ses avirons : ces chants étaient des chants d'amour, et c'étaient des Grecs qui célébraient le plaisir !... Que de fois, depuis, cette gaieté, qui prend sa source dans la légèreté de leur caractère, m'a paru choquante ! elle attriste comme le sourire sur les lèvres d'un moribond.

Nous arrivâmes le 1er septembre à Hydra. Cette île, destinée à jouer un rôle si glorieux dans l'histoire de la liberté, n'est qu'un rocher aride et presque inaccessible. Miracle d'industrie, elle était devenue le centre du commerce et des ressources de la Grèce : elle est maintenant son palladium.

La ville s'élève en amphithéâtre autour d'une des deux anses qui lui servent de port. Les maisons, parfaitement bâties, sont ornées

la plupart de marbres travaillés en Italie, et respirent le bon goût et la propreté la plus recherchée. On voit ce luxe sévère régner dans les vêtements des moindres matelots, et l'on est frappé, dès l'abord, de l'élégance de leur costume, pour lequel ils choisissent ordinairement des couleurs brillantes. Il n'en est pas de même pour leurs femmes, soumises à des lois somptuaires. Il y a quelques années que les primats de l'île, frappés des dépenses excessives que les gens du peuple faisaient pour leurs ornements, d'où résultaient la misère et des désordres, défendirent aux femmes de porter des bijoux, et prescrivirent le noir pour couleur de leur habillement. D'ailleurs, belles et chastes, les Hydriotes n'imaginent pas qu'une femme puisse désirer de plaire à d'autres qu'à son mari; elles vivent extrêmement retirées au sein de leur famille; elles ont, à la manière de l'Orient, des appartements séparés, et ne paraissent jamais devant les étrangers.

Les hommes, simples et bons, nous virent

avec joie, tout en paraissant soupçonner un motif secret à notre démarche. Quelques questions qu'ils firent sur le lord Guilfort et sur mon compagnon de voyage m'expliquèrent leurs idées, qui se renouvelèrent depuis à l'arrivée d'un autre Anglais, nommé Hastings, venu avec des intentions tout aussi loyales.

La flotte venait de rentrer, après avoir abandonné l'escadre turque sur les côtes de l'Asie mineure, à la suite de désordres causés par les matelots pour exiger une solde. « Quoi ! s'écriaient-ils, nous avons contribué » de nos sueurs à la fortune de nos primats, » et maintenant ils nous abandonnent à notre » misère, parceque leur commerce est arrêté, » et que nos bras ne leur sont utiles que par » intervalle !... C'est à eux de nous soutenir, » ainsi que nos familles. »

Ces raisons spécieuses, dans la bouche d'un homme audacieux qui avait pris de l'ascendant, forcèrent les riches à se cotiser pour faire une distribution d'argent au peuple.

Les primats paraissaient déjà dégoûtés d'une situation qui les forcait à des dépenses énormes, et indécis sur leur conduite à venir; certains, avec leur industrie, de trouver partout une patrie, ils pouvaient prendre une résolution funeste. L'inquiétude et la crainte étaient sur leurs figures; le peuple riait, chantait, et ne songeait pas au lendemain.

On me consulta sur deux batteries qu'on venait de construire à l'entrée du port; elles me parurent bien, sauf un petit changement que je leur proposai. Je leur montrai la manière de charger les bombes et la composition d'une nouvelle espèce de boulets incendiaires, dont ils se servirent par la suite avec avantage.

On ne croira pas, j'espère, que ces détails, ainsi que ceux dans lesquels je serai forcé d'entrer quelquefois, soient amenés par le désir de parler de moi: je ne cherche pas plus les éloges que je ne crains le blâme; si j'ai eu le bonheur de rendre quelques services, j'en ai trouvé en moi la plus douce récompense. Je crois ces détails nécessaires pour faire

connaître l'état d'ignorance dans lequel étaient les Grecs au commencement de cette guerre, et donner les moyens d'apprécier ce qu'ils ont fait.

Nous partîmes le 4 sur une goëlette que le capitaine Tombazi avait mise à notre disposition, et nous mouillâmes le lendemain soir devant Astro, village d'Arcadie. Nous étions annoncés; le chef vint nous recevoir au bord de la mer, et nous conduisit à sa demeure, peu auparavant celle de l'aga turc. Sous la domination ottomane, chaque village, chaque hameau avait son maître, qui, pour pouvoir tenir dans la sujétion les infortunés habitants, se logeait dans ce qu'on appelle un *pyrgos*, maison capable de résister aux attaques que leur faisaient quelquefois soutenir les bandes de montagnards indépendants. Les pyrgos sont de grandes tours crénelées dans lesquelles on monte par un escalier de vingt à trente marches, extérieur et séparé par un pont-levis. Les murailles en sont si épaisses, que j'en ai vu résister à l'artillerie.

Un repas était préparé ; nous nous accroupîmes en rond, les jambes croisées sous nous, autour d'un mouton rôti tout entier, que notre hôte dépeça avec le jatagan qu'il portait à la ceinture. La coupe circula sans interruption, et, malgré l'amertume d'un vin saturé de résine pour être conservé, nous bûmes à la liberté des Grecs, et nous commençâmes gaiement un genre de vie si nouveau.

La Spezziote Bouboulina, dont les bâtiments faisaient le blocus d'Anapli, vint nous complimenter. C'est une femme de quarante-cinq ans, encore belle ; ses manières sont franches et ouvertes. Elle rit de tout son cœur, quand nous lui dîmes combien on parlait d'elle à Paris, où on la représentait avec des pistolets et un grand sabre. Bouboulina n'est pas une amazone, mais, pleine de sentiments généreux et du plus ardent patriotisme, elle est une tradition fidèle des femmes de Sparte. Son mari a été tué à Constantinople il y a quelques années, et elle a perdu son fils aîné au commencement de cette

guerre. Elle nous présenta son dernier fils, âgé seulement de douze ans ; il paraissait déjà accoutumé au poids de ses armes. Il tira, avec une justesse surprenante, ses pistolets, son fusil ; après nous avoir embrassés, il s'élança sur son cheval et disparut bientôt à nos yeux charmés.

ARRIVÉE AU CAMP DES HELLÈNES. — DÉMÉTRIUS YPSILANTI. — SIÉGE DE TRIPOLITZA. — ESCADRE TURQUE SUR LES CÔTES DU PÉLOPONÈSE. — L'ÉVÊQUE D'HÉLOS.

Les forteresses de Malvoisie et de Navarrins venaient de se rendre par famine, après un siége long et opiniâtre. L'armée grecque était devant Tripolitza, où s'étaient enfermés les principaux Turcs de la Morée. Nous partîmes pour nous y rendre, et, après avoir marché six heures sans rencontrer un seul homme, nous arrivâmes au village abandonné de Risi, où nous nous arrêtâmes pour prendre un peu de repos. Deux heures après, nous étions sur les collines qui avoisinent les ruines de Tégée, et nous aperçûmes, à peu de distance, la ville de Tripolitza et l'armée grecque.

Je ne chercherai point à peindre les diverses sensations que j'éprouvai à ce spectacle : le plus profond silence régnait de toutes parts. Les Hellènes, campés sur le penchant des montagnes, semblaient n'attendre que le

signal pour fondre sur leur proie. Leur étendard, emblème de la guerre qu'ils avaient entreprise, montrait à la fois le symbole sacré de notre religion, et le phénix renaissant de ses cendres. Les Spartiates se distinguaient de plus par le noble serment de leurs ancêtres recevant le bouclier: Η ΤΑΝ Η ΕΠΙ ΤΑΣ, *avec ou dessus.*

La plupart des soldats que nous rencontrâmes étaient vêtus de haillons, et armés de mauvais fusils dont les platines usées étaient fixées au moyen de cordes; quelques uns n'avaient que des piques, qu'ils avaient fabriquées eux-mêmes. « Que nous importe? s'écriaient-ils; » nous nous armerons des dépouilles de nos » ennemis. » Je les plaignais tout en les admirant.

On nous conduisit à la tente du prince Ypsilanti, où nous trouvâmes Cantacuzène et Mavrocordato, tous deux aussi issus de ces familles du Phanar, qui ont donné des hospodars à la Valachie.

Démétrius Ypsilanti n'a que vingt-huit ans;

mais une tête entièrement chauve, quelques rides, une voix grêle et nasillarde, lui donnent l'aspect d'un homme de quarante. Il est petit et maigre, ce qui, joint à des manières gênées, le rend assez peu imposant; il n'a, en un mot, aucun de ces dons extérieurs si avantageux à un chef de révolution, et nécessaires pour commander un peuple ignorant. Réunissant, du reste, toutes les qualités que peut donner une éducation soignée, il est rempli de loyauté, de sentiments généreux, et, en dépit d'une constitution débile, son dévouement à sa patrie lui fait surmonter les plus grandes fatigues, et affronter tous les dangers. Il a quelque idée de la guerre, ayant fait la campagne de 1814, attaché à l'état major général de l'armée russe, avec le grade de capitaine de hussards de la garde.

Délégué par son frère Alexandre, et chargé de ses pleins pouvoirs pour se mettre à la tête de l'insurrection qui venait d'éclater en Morée, il avait suivi ses instructions avec une exactitude trop scrupuleuse; malheureusement

Démétrius Ypsilanti.

Dessiné d'après nature par Voutier. Normand fils sc.

il ne sut pas faire à propos quelques concessions à des intérêts opposés, dont la résistance influa puissamment sur le sort de la Grèce et le sien en particulier. Il était arrivé avec une suite nombreuse, un nom vénéré, une caïsse assez considérable (1) et des armes; partout le peuple, qui ne demandait qu'un chef, se précipitait sur ses pas avec un enthousiasme inouï. Quelques ambitieux, seulement, le voyaient avec jalousie; mais, obligés de céder à la volonté générale, si fortement prononcée, ils ajournaient leurs projets, et suivaient malgré eux l'impulsion.

Jamais révolution n'avait commencé sous d'aussi heureux auspices. Mieux entouré, Ypsilanti pouvait donner aux affaires la meilleure direction; mais les misérables qui l'obsédaient, mus par un intérêt aveugle et par la conscience de leur incapacité, voyaient avec défiance tous ceux qui cherchaient à l'appro-

(1) Une partie de cette caisse était formée de la dot de sa sœur Marie, qui, de son propre mouvement, en avait fait le sacrifice.

cher. Moins occupés du bien de leur patrie que de ce qu'ils croyaient le leur propre, ils faisaient tous leurs efforts pour rendre ce chef inaccessible. De bons citoyens, qui étaient venus offrir avec désintéressement leurs conseils et leurs talents, furent éloignés à force de dégoûts, et abandonnèrent les affaires.

On fut privé ainsi de la coopération d'une foule de ces hommes énergiques que les révolutions naissantes enfantent par milliers, mais qui, propres aux grandes entreprises plus qu'aux brigues et aux tracasseries des intrigants, se retirent malgré eux, désespérant de pouvoir remplir le rôle que leur vertu ou leur génie les appelaient à jouer sur la scène où le patriotisme avait marqué leur place.

A notre arrivée, Ypsilanti était au plus haut point de sa puissance.

Nous étions les premiers officiers étrangers venus en Grèce; il nous reçut fort bien. Quand il sut que j'étais artilleur, il me fit un accueil particulier, et m'offrit sa table et sa tente.

Le lendemain nous parcourûmes ensemble les environs de la place, et il me remit la direction des travaux.

Tripolitza, capitale de la Morée, est bâtie au pied du mont Tricorfa, l'ancien Ménale, dans la plaine de Mantinée, bassin de cinq à six lieues, où l'on ne pénètre que par des défilés très difficiles. Cette ville fut long-temps ouverte, n'ayant pour défense qu'un petit fort, situé sur une hauteur qui la domine. Un des pachas, fatigué des incursions des Keftis, l'entoura de murailles crénelées, de quinze à vingt pieds de haut, et flanquées, de distance en distance, de tours dont quelques unes sont garnies de canons. C'est devant d'aussi faibles défenses que les Grecs étaient arrêtés depuis cinq mois; mais ils manquaient presque de tout, et avaient affaire à une garnison très nombreuse, commandée par le brave Kiaia bey.

Curchid, visir de la Morée, était passé en Épire pour apaiser les mécontentements suscités dans l'armée qui assiégeait le vieil Ali

dans Janina. A la nouvelle des troubles qui menaçaient son gouvernement, il avait expédié en toute hâte son lieutenant avec toutes les troupes dont il avait pu disposer. Celui-ci, après avoir détruit Argos, et mis tout à feu et à sang sur son passage, vint rejeter dans les montagnes les Hellènes qui faisaient le blocus de Tripolitza. Ils occupèrent aussitôt les défilés, et les succès du général turc tournèrent à sa perte. Après de nombreuses tentatives qui n'aboutirent qu'à lui procurer quelques vivres en perdant beaucoup de monde, il ne lui resta d'autre parti que de s'enfermer dans Tripolitza, en attendant des secours extérieurs. Ce fut ainsi que douze mille hommes se virent bloqués par quatre à cinq mille, et succombèrent peu à peu, presque sans combats.

On fit venir de Malvoisie quelques pièces de canon; on voulut y joindre deux mortiers, arme dont les Hellènes croyaient les effets si terribles qu'ils ne doutaient pas que deux ou trois bombes ne fissent rendre la ville.

J'établis de prime abord les batteries à cent toises du petit fort, à l'aide d'une chaîne de hauteurs qui masquent les approches, et dès ce moment le siége prit quelque activité.

Il est bon que je fasse connaître notre matériel : cinq pièces de canon, dont deux de dix-huit, et deux mortiers en si mauvais état qu'on se serait bien gardé de s'en servir dans nos armées.

Mais les Grecs avaient tant d'envie de voir lancer des bombes ! D'ailleurs, ne valait-il pas autant pour nous que ces mortiers crevassent que de les voir rester inutiles.

On tiraillait le matin ; dans le milieu du jour, les Turcs dormaient tranquillement sous la garde de quelques sentinelles accroupies et fumant dans les embrasures ; on s'approchait alors sans danger des remparts : le soir, la fusillade recommençait ; et quand la nuit venait, chacun se retirait de son côté sans se garder.

Cette insouciance m'engagea à proposer

de faire sauter, pendant la nuit, une des portes. Ypsilanti approuva ce projet; mais les primats s'y opposèrent, en alléguant que si l'on se rendait maître de la ville de vive force, les richesses qu'elle renfermait deviendraient la proie du soldat, et que l'on ne pourrait, ainsi qu'on l'espérait, en former une caisse nationale. Il valait mieux, disaient-ils, attendre qu'elle se rendît par famine.

Le 10 septembre, les assiégés firent jouer toute leur artillerie; quelques coups étaient bien pointés. Les Hellènes, qui n'attendaient guère les ordres, ripostèrent aussitôt. Je me rendis à la batterie, où je les trouvai chargeant de nouveau. Je leur fis comprendre que, pour ne pas user inutilement la poudre, il ne fallait pas tirer sans ordre. Je fis néanmoins continuer le feu, et chaque coup qui partait était accompagné de leurs hurlements.

Quand il eut cessé, je m'avançai pour examiner de nouveau les murailles; je trouvai quelques uns de nos soldats qui, derrière des rochers, s'amusaient à échanger des injures

et des coups de fusil avec les sentinelles turques.

Ce spectacle se renouvelait chaque jour. Les Grecs s'avançaient aussi près des murs que les abris le leur permettaient, et de là, à la façon des héros d'Homère, provoquaient l'ennemi par des insultes. Les Turcs gardaient d'abord le silence, mais, perdant enfin patience, acceptaient le défi, et le combat commençait pour ne cesser qu'à l'heure du dîner. Ces petits engagements tournaient toutefois à l'avantage des Grecs, qui prenaient l'habitude de leurs armes.

Le soir, on escarmoucha dans la plaine. Trente de nos tirailleurs tinrent tête à une centaine de cavaliers ; mais un d'eux, s'étant trop avancé, fut pris, et, sous nos yeux, empalé et rôti.

Mavrocordato partit avec des pouvoirs d'Ypsilanti pour aller organiser la partie de la Romélie qui venait de se déclarer ; et Cantacuzène, avec la même mission, fut envoyé dans les îles : mais ce dernier, sur

les talents duquel on était en droit de fonder des espérances, au lieu de remplir cette attente, retourna en Europe, laissant croire qu'il désespérait du salut de la patrie, ou qu'il ne voulait pas la servir dans un poste secondaire.

Les révolutions n'offrent que trop d'exemples de semblables conduites. Il faut le dire à la critique des civilisations avancées, la plus grande partie de ces exemples sont donnés par des hommes chez lesquels l'éducation a gâté la nature. Les peuples qui secouent le joug des vieux despotismes ont besoin d'être dirigés dans la route de leur liberté par des hommes neufs, ou par ces êtres si rares en qui la mollesse et la vanité, fruits ordinaires des mœurs décrépites, n'ont point altéré le type primitif de la belle conscience et l'amour sincère de l'égalité.

Le 11, on travailla à la batterie de brèche et à la redoute qui devait la défendre. Nous n'eûmes à regretter, pendant cette opération, qu'un seul des nôtres. Le soir, pour

détourner l'attention générale d'un bruit qui avait répandu l'inquiétude dans l'armée, nous envoyâmes quelques bombes.

Cette nouvelle fut malheureusement confirmée le lendemain. Une escadre turque, composée de quatre vaisseaux, dix frégates et quelques corvettes, menaçait nos côtes. Après avoir tenté un débarquement sur la plage de Calamata, sans réussite, par la contenance du commandant Baleste, elle avait ravitaillé Modon et Coron, et faisait route au nord.

Les primats du Péloponèse, accourus de tous côtés, discutèrent à la hâte un plan de défense. Le besoin d'argent se faisait sentir : tous tombaient d'accord que, dans une telle urgence, il fallait que les riches en fournissent ; mais aucun ne voulait donner l'exemple.

Cependant le courage chancelant de l'armée avait besoin d'être soutenu. L'évêque d'Hélos, semblable à l'ermite Pierre, officie sur le sommet d'un rocher, à la vue de

tout le camp ; puis, s'adressant à l'armée, silencieusement rangée à ses pieds, il fait un horrible tableau des cruautés des Turcs; et, après l'avoir exhortée à défendre jusqu'au dernier soupir la cause de la religion et de la patrie, saisi d'un saint enthousiasme, il s'écrie, en étendant la main sur Tripolitza : « Je veux mourir, mourir en martyr, et être » enseveli au milieu des braves qui périront » en combattant; eux aussi seront des mar- » tyrs. » Toute l'armée jura de mourir pour la liberté.

Un brouillard épais nous permit, le jour suivant, de nous emparer d'une petite hauteur, d'où, en établissant un poste, nous enlevions aux assiégés la faculté qu'ils avaient eue jusqu'alors de faire paître leurs chevaux, qui, de dix mille au commencement du siége, étaient réduits à cinq ou six cents, et formaient presque leur seule ressource.

Un engagement assez vif eut lieu sur ce point. Les Turcs perdirent trente des leurs et plusieurs chevaux; ils furent repoussés.

Une ceinture de cinq à six mille piastres, trouvée sur l'un des morts, redoubla l'ardeur de nos soldats.

La saison avançait, les pluies devenues fréquentes nous incommodaient beaucoup ; nous commencions à craindre de voir l'armée se dissoudre peu à peu, si nous n'obtenions un prompt succès. Un coup de main fut résolu. Les Turcs paraissaient découragés, ils ne tiraient plus de coups de canon; et nous pensâmes qu'ils n'avaient que peu de poudre, qu'ils ménageaient pour les plus grandes nécessités.

Une affaire chaude eut lieu le 15 septembre ; elle nous fournit l'occasion de remarquer combien les Grecs s'aguerrissaient de jour en jour. Ils poussèrent les assiégés jusqu'aux portes de la ville, et se logèrent dans les ruines de quelques maisons, à portée de pistolet de la place. Colocotroni établit, en arrière de ce point, deux caronades, qui interdirent désormais toute sortie aux assiégés de ce côté, et appuya son aile gauche

à un village situé dans la plaine, auprès de la hauteur dont j'ai parlé.

Plusieurs Turcs, poussés par la faim, sortirent de la ville, et vinrent implorer la pitié du prince. Nous apprîmes d'eux que la misère y était extrême; que les chefs et les soldats avaient encore quelques vivres, mais que le peuple, réduit à l'extrémité, était prêt à se révolter. Ces malheureux, pâles et décharnés, inspirèrent une pitié générale, et on les envoya dans un village voisin; mais on arrêta que, dès ce moment, on ne recevrait plus aucun des assiégés. Les Spartiates prirent ce jour même position au sud et à portée de fusil de la place.

Le lendemain, nous jetâmes quelques bombes, et nous pûmes juger de l'abattement des Turcs, qui ne tirèrent pas un coup de fusil sur nos soldats, accourus en foule sur le revers des batteries.

Les juifs firent proposer une forte somme pour sortir de la ville et obtenir la vie sauve : leur offre fut rejetée; tous les trésors du

monde ne les eussent pas sauvés de la fureur des Grecs, qui ont encore plus de haine pour eux que pour les Turcs, à cause des traitements indignes que leurs frères ont exercés à Constantinople sur le corps du patriarche.

Je voulus utiliser une trentaine de boulets incendiaires que l'on avait apportés de Malvoisie; mais, ainsi que les bombes, ils causèrent peu de ravage, parceque les maisons, basses et couvertes en tuiles, sont séparées par des jardins. Le 19, une cinquantaine de Turcs, vieillards, femmes ou enfants, sortirent en implorant notre miséricorde. Touché du spectacle de leur misère, j'eus la douce satisfaction de voir les Grecs s'empresser à l'envi de leur porter du pain; mais une nécessité cruelle les força à rentrer dans la ville.

Les assiégés demandèrent et obtinrent dans la journée suivante une conférence. A la faveur des pourparlers, ils cherchaient à corrompre Mavromichale, chef des Spartiates. Mais, sommés laconiquement de se rendre,

ils déclarèrent leur ferme résolution de laisser périr tout le peuple et de se défendre jusqu'à la mort.

L'ESCADRE TURQUE DÉBARQUE DES TROUPES. — LEVÉE DU BLOCUS DE PATRAS. — MÉSINTELLIGENCE ENTRE LES HELLÈNES. — DÉPART D'YPSILANTI POUR PATRAS. — PRISE DE TRIPOLITZA. — LA JEUNE TURQUE.

Des nouvelles de plus en plus inquiétantes arrivaient chaque jour. L'escadre turque était allée prendre à Durazzo un corps d'Albanais pour le transporter à Patras. Les Hydriotes refusaient de s'embarquer avant qu'on leur eût fixé une solde. Ils se plaignaient des Péloponésiens, qui, disaient-ils, ne leur avaient donné aucune indemnité pour leurs dépenses aux blocus de Malvoisie et de Navarin. Intérieurement satisfaits de les voir dans l'embarras, et voulant faire sentir tout le besoin que l'on avait d'eux, ils rappelèrent tous leurs bâtiments.

Dans cette position pénible, nous eûmes du moins une consolation dans la conduite généreuse de Bouboulina. Son fils apporta à Ypsilanti une lettre où elle déclarait qu'o-

bligée de céder à la volonté des chefs de son île, elle n'en resterait pas moins dévouée à la cause générale, et qu'elle faisait hommage de ses bâtiments, que de nombreux sacrifices la mettaient désormais hors d'état d'entretenir.

La situation fâcheuse où nous nous trouvions était encore aggravée par la rareté des vivres qui se faisait déjà sentir dans le camp, et par les maladies qui commençaient à s'y répandre, conséquence inévitable des variations continuelles de la température dans cette saison. Le matin il régnait un épais brouillard, remplacé vers midi par un soleil ardent, auquel succédait une pluie abondante. La nuit seule ramenait le beau ciel de la Grèce.

A la faveur du brouillard, trois Turcs sortirent de la ville pour gagner Anapli ; ils furent pris par des paysans, qui coupèrent la tête à deux d'entre eux et les firent porter par le troisième. Ils arrivèrent ainsi au camp, et réclamèrent d'Ypsilanti le prix attaché à

leur conquête ; celui-ci le leur refusa, disant qu'il n'était dû qu'aux braves qui demeuraient victorieux dans le combat. Les paysans sortirent mécontents ; et tandis que le Turc, d'après leur ordre, allait jeter les deux têtes à quelque distance, il tomba percé d'une balle ; des furieux allaient l'achever quand on parvint à le leur arracher (1).

Le prince, indigné, ordonna d'ôter les armes au meurtrier, qui s'éloigna plus humilié d'une telle punition que repentant de sa faute. Un grand murmure s'éleva parmi les soldats accourus de toute part. « Quoi ! » disaient-ils, ôter les armes à un Hellène, » lui infliger un châtiment aussi honteux, et » pour avoir tué un Turc !... » Le désordre

(1) Cette action fut provoquée par le fait suivant : Un de nos soldats, qui avait un frère esclave dans la ville, fut reconnu par les assiégés. La férocité turque s'appesantit sur l'innocent, et sa tête apparut au bout d'une pique sur la muraille.

Ainsi, ce n'étaient, de part et d'autre, qu'horribles représailles.

allait croissant et menaçait de devenir sérieux, lorsque l'évêque d'Hélos prit la parole. A cette voix vénérée, le bruit cesse, le tumulte se calme; après un discours touchant, il cite saint Basile qui éloigne de l'église pendant vingt ans celui qui tue un ennemi vaincu, mais déclare très agréable à Dieu le brave immolant quarante ennemis les armes à la main. Il termine en lançant un triple anathème contre quiconque osera révoquer en doute ces vérités. La foule répète trois fois *amen* et se sépare en silence.

Le commandant Baleste arriva de Calamata avec trois cents hommes, qu'il avait formés à l'européenne, pour servir de noyau au premier régiment. Les évolutions de cette petite troupe causèrent un grand plaisir aux Hellènes accourus à ce spectacle nouveau, et les primats enchantés parlèrent aussitôt d'en instruire d'autres.

L'annonce de la levée du blocus de Patras vint augmenter notre inquiétude: nous avions tout à craindre pour la partie occidentale du

Péloponèse, pays de plaines, où nous étions hors d'état de tenir tête à l'ennemi.

La journée du 23 se passa en conférences dans la tente d'Ypsilanti : un tel état aigrissait l'esprit des chefs; ils se firent des reproches, se querellèrent; et Colocotroni imposa silence à l'archevêque de Patras, en lui disant de se mêler de son église. On se sépara sans avoir rien arrêté.

Les assiégés, pressés par la faim, avaient établi avec les assiégeants un commerce, qui, au grand scandale de l'armée, avait lieu tous les jours. Les Maniates leur donnaient du pain, et en échange recevaient des armes. Kiriakouli, frère de Mavromichale, voulant mettre un terme à cet étrange commerce, tira à tout hasard un coup de fusil au milieu des brocanteurs; les Turcs ripostèrent et le combat commença; l'un des Maniates fut tué, plusieurs autres furent blessés. Les Grecs accourent au bruit des coups de fusil; la garnison prend les armes; l'affaire s'engage, et bientôt on se bat sur tous les points; enfin les

Turcs sont chassés dans la ville en laissant un grand nombre de morts. La nuit vient comme à l'ordinaire ramener la tranquillité.

Cependant on sentait la nécessité de prendre de promptes mesures. Le fils aîné de Colocotroni partit pour l'isthme, suivi d'un corps de cinq cents hommes ; et Ypsilanti fit ses préparatifs pour marcher sur Patras avec une troupe de même force, comptant la grossir en chemin. Il fit une faute énorme de ne pas y envoyer Colocotroni et de s'éloigner de Tripolitza au moment où cette ville allait succomber : événement si décisif pour la Grèce. Son patriotisme ardent le fit donner tête baissée dans le piége que lui tendaient quelques chefs artificieux, qui n'avaient d'autre but que de l'isoler. Ce souvenir d'une mésintelligence entre des hommes qu'un même sentiment devait unir, et que désunissaient de petits intérêts, de misérables jalousies, fait naître en moi de bien pénibles réflexions ; j'échappe à ces pensées affligeantes, et j'applique à cette circonstance, comme à tant

d'autres où je vis en jeu les mêmes passions, ce mot d'un de nos grands moralistes : *Partout il est de l'homme!...*

Le 25, après une longue conférence, où l'on se perdit en paroles inutiles, le prince partit, emmenant avec lui le bataillon de Baleste et deux petites pièces de montagnes.

Le lendemain des propositions furent faites à Elmaz-Aga, chef des Albanais de la garnison ; il sortit de la ville avec ses principaux officiers pour une entrevue dans laquelle on convint facilement que les deux mille Albanais restant encore pourraient retourner dans leur pays avec leurs armes et tout ce qu'ils portaient sur eux, sous la condition expresse qu'ils ne serviraient plus contre les Grecs.

Le 28 septembre, ils partirent sous l'escorte du second fils de Colocotroni. Ce fut un spectacle vraiment touchant que celui que nous donnaient ces braves soldats, affaiblis par les privations, mais l'œil fier encore, défilant lentement au milieu des Grecs, qui,

accourus sur leur passage, jetaient un regard avide sur leurs armes brillantes et leurs riches habits ; tandis que toute la population de Tripolitza, couvrant les murs et les lieux élevés, montrait par son morne silence qu'elle prévoyait le sort qui l'attendait après avoir perdu ses plus fermes soutiens.

Les Turcs, hors d'état de prolonger leur résistance, mais soutenus encore par l'espoir des secours qu'ils attendaient de Patras et de Zeitouni, demandèrent aussi à entrer en négociations pour gagner du temps ; ils ignoraient que les troupes qui s'étaient réunies dans les environs de cette dernière ville avaient été battues aux Thermopyles.

Durant ces pourparlers, les femmes de Curchid demandèrent à voir Bouboulina, qui venait d'arriver au camp. Elle se rendit à leur invitation, et entra dans la ville, avec quelques capitaines qui devaient s'aboucher avec les chefs de la garnison. A la faveur de cette conférence, un grand nombre de soldats échangeaient du pain contre les

armes des assiégés ; il en résulta plusieurs rixes.

Les capitaines sortaient de la ville et y rentraient ; des Turcs allaient à la tente de Colocotroni avec des présents. Deux s'y présentèrent en suppliants, et s'avancèrent pour baiser, suivant l'usage oriental, la terre que foulait le pied de ce chef. « Que faites-vous ? » leur dit le brave Keftis ; gardez pour vos » pachas ces témoignages avilissants de la ser» vitude ; parlez en me regardant. » Les envoyés déposèrent près de lui les vases de vermeil qu'ils avaient apportés. « Voyez ces têtes » d'ânes, s'écria énergiquement Colocotroni ; » et ils se donnent la peine de les raser (1) ! » Quoi ! infidèles, vous espériez quelque chose » de vos dons ? Persuadez-vous bien que ce » n'est plus ici une affaire de Keftis, c'est du » salut de plusieurs millions d'hommes qu'il » s'agit entre nous ; nous allons décider de

(1) Je traduis littéralement la brusque apostrophe du chef grec, et je conserverai dans toute leur intégrité les paroles que je rapporterai.

» leur sort. Remportez donc vos présents!
» J'aime l'argent: pourquoi m'en cacherais-je?
» Oui, je l'aime, mais je veux le gagner avec
» mon sabre; je veux aller prendre ces ri-
» chesses dans Tripolitza. »

Les soldats finirent par voir de mauvais œil ces allées et ces venues qui n'aboutissaient à rien. Ils pensaient, non sans raison, qu'on profitait de cet état de choses pour faire sortir de Tripolitza beaucoup d'objets précieux, que les assiégés prodiguaient aux capitaines, pour s'en faire des protecteurs. Les Turcs, espérant qu'en flattant ainsi l'avidité de Colocotroni et des autres chefs, ils pourraient faire durer encore quelque temps la suspension d'armes, élevaient des difficultés, afin de reculer la reddition de la place; mais les troupes, irritées de s'être vu enlever une partie du butin sur lequel elles comptaient, demandèrent hautement que toute communication fût rompue, et, se répandant sans ordre autour des remparts, y firent rentrer les Turcs, et fusillèrent toute la nuit avec eux.

La fatalité semblait conduire les assiégés à leur perte ; les négociations ne purent être reprises. Le lendemain 5 octobre, à midi, le plus grand silence régnait et sur la ville et sur le camp ; les principaux capitaines dînaient paisiblement, quand ce cri tout-à-coup se fait entendre : « A l'assaut ! les Hellènes escaladent les murailles. » Nous sortons en hâte ; quelques uns en avaient déjà atteint le haut.

Un soldat de Colocotroni, ayant remarqué, de la petite batterie qui battait la porte du nord, que la muraille était mal gardée en cet endroit, s'était hasardé à l'escalader ; ses camarades l'avaient suivi, et en un instant toute la troupe était accourue.

Cependant les Turcs, tirés de leur assoupissement, commencèrent un feu très vif du fort et des tours qui regardent la position des Spartiates ; mais ceux-ci, furieux de voir les soldats de Colocotroni déjà dans la ville, méprisent le danger, s'élancent avec nous de ce côté, et en un clin d'œil nous sommes maîtres de la principale tour. Les canons en sont

tournés sur le fort, que nous forçons à se taire; et l'armée entière se précipite de toutes parts comme un torrent.

La résistance que l'on éprouve dans beaucoup de maisons augmente encore la fureur du soldat. Alors commencent ces scènes d'horreur que je ne chercherai point à décrire, mais que tout homme de guerre pourra s'imaginer s'il se suppose dans une ville emportée de vive force par des troupes sans discipline, exaspérées par les passions qui portent les hommes aux plus grands excès, les haines politiques et religieuses.

A Dieu ne plaise que je cherche à justifier les atrocités commises en cette occasion! J'ai été si fortement frappé de ce spectacle, que, bien que j'aie revu depuis cette ville, relevée de ses ruines, offrant plus de commodités et même d'agréments que le reste de la Grèce, je n'y songe jamais sans que mon cœur se serre. Cette cité se présente à ma mémoire comme une ombre désolée; elle m'apparaît toujours couverte d'un voile sanglant.

Nous ne fûmes maîtres du fort que le lendemain.

La prise de Tripolitza répandit dans le Péloponèse douze à quinze mille fusils, un grand nombre de sabres, et une immense quantité de pistolets. Le salut de la province était assuré, et nous pouvions disposer de dix mille hommes de plus. Malgré ces avantages, nous fûmes loin de recueillir tout le fruit que nous devions attendre d'un pareil événement. La caisse nationale ne s'enrichit pas d'une obole; la plupart des chefs se perdirent dans l'opinion par l'avidité qu'ils montrèrent; l'armée entière se sépara, chacun allant mettre son butin en sûreté, et se reposer, comme si la prise de cette ville eût été le seul but qu'on se fût proposé.

Les faits que je viens de raconter, et que je n'ai pas cru devoir taire dans l'intérêt de la vérité, toujours utile aux causes justes, sont de nature à faire naître quelques réflexions.

Cette ardeur du butin qu'on remarque

chez les soldats, cette rapacité des chefs, sont peu dignes d'un peuple maîtrisé par l'amour de la liberté et le désir d'avoir une patrie ; voilà ce qu'on ne manquera pas de dire. Mais les affranchis dépouillent-ils donc sitôt les mœurs des esclaves? N'est-ce pas après de nombreux efforts qu'ils conquièrent des sentiments en harmonie avec leur situation nouvelle? et ne doit-on pas espérer qu'un peuple courbé pendant des siècles sous le joug le plus odieux, mais délivré, par sa propre impulsion, de la servitude qui l'avilissait, arrivera bientôt aux termes d'une civilisation raisonnable, quand on songe que, sous les fers, son génie veillait et lui inspirait le noble désir qui a fait sa révolution? Ah! sans doute, il faut le croire, et ne pas exiger surtout que la réforme des mœurs soit en lui aussi soudaine que cette inspiration de la liberté, supérieure aux habitudes, mais toujours haineuse, long-temps vindicative, et cruelle quand elle éprouve une résistance violente. Déjà, il faut le recon-

naître pour rendre hommage au pouvoir des vertus qui germent chez ce peuple digne du plus bel avenir ; déjà j'ai pu remarquer d'heureuses modifications dans ces coutumes sauvages, que lui avaient importées les Asiatiques ; déjà le bonheur de vaincre ne provoque plus chez le Grec l'élan féroce d'une joie sanguinaire ; il sent la dignité de sa position, le champ de bataille est pour lui l'arène du martyre ou le théâtre sur lequel le despotisme et la liberté viennent se faire juger ; la victoire est humaine sous ses étendards, et l'ascendant des idées généreuses se fait pressentir dans toutes ses actions : voilà ce qui est ; et cependant, moins de trois années se sont écoulées depuis le jour où les Hellènes ont brisé leur chaîne, et se sont armés de ses débris pour en frapper les oppresseurs. Que ne doit-on donc pas attendre du temps et des souvenirs de la patrie antique qui dominent la Grèce régénérée !

Ypsilanti, que nous avons vu partir pour Patras, était à Calavrita le 26 septembre,

lorsqu'un exprès lui annonça que la flotte turque n'avait débarqué que 1500 Albanais.

Les esprits s'étaient rassurés, le blocus était repris ; mais vingt-sept bricks et deux corvettes étaient entrés dans le golfe de Lépante, et menaçaient Vostitza. Le prince avait marché aussitôt sur ce point, et y était arrivé au moment où l'ennemi, après avoir détruit quelques maisons qui restaient encore, appareillait pour s'enfoncer dans le golfe. Craignant que ces bâtiments n'allassent favoriser l'entrée d'un corps descendu de la Livadie, il s'avança vers l'isthme, en suivant le bord de la mer et observant leurs mouvements. Il se trouvait, le 2 octobre, au couvent de Sainte-Irène, en face de Galaxidi, et fut forcé de demeurer spectateur oisif de l'attaque de cette ville, et de sa prise après une courte résistance. Les Turcs la brûlèrent (1), et retournèrent join-

(1) Dans l'incertitude où Ypsilanti se trouvait si la fumée qui s'élevait au-dessus de Galaxidi provenait de l'incendie de cette ville ou de celui des bâtiments ennemis, il fit chercher

dre la flotte toujours mouillée devant Patras, emmenant après eux une quarantaine de bâtiments qu'ils avaient trouvés dans le port.

Ypsilanti continua toutefois sa marche, et, arrivé à Kenchriès, il se disposait à passer à Mégare et de là aux défilés du mont Géranien, lorsqu'il reçut, à la fois, la nouvelle de la prise de Tripolitza, et celle non moins heureuse du combat naval qui avait eu lieu devant Patras le 3 octobre. La flotte turque avait fait route au sud, laissant à Lépante les bâtiments dont j'ai parlé tout à l'heure.

une barque pour envoyer s'assurer de cet événement. On ne put en trouver. Trois hommes offrirent de traverser le golfe à la nage, pour aller prendre connaissance de l'état des choses, et encourager les Galaxidiotes à une vive résistance par l'annonce de secours prochains. Ni le vent contraire, ni la mer grosse, ni la présence de l'ennemi, ne purent arrêter ces hommes courageux; ils osèrent entreprendre sur une planche ce trajet de près de trois lieues. Je regrette de ne pouvoir transmettre leurs noms; celui de Nicolas Piacinet, sergent, est le seul qui se soit conservé dans mes notes.

Dans cette brillante affaire, le brave Miaouli, commandant la flotte grecque, avait, avec un brick de vingt canons, soutenu, pendant près d'une heure, le feu de deux frégates.

Ypsilanti, après avoir pris des mesures pour la garde des défilés, vint en toute hâte à Tripolitza, où il fut reçu au milieu des acclamations de la multitude. Il s'empressa d'écrire dans toutes les provinces, pour convoquer l'assemblée générale des primats, afin d'arrêter un mode de gouvernement, affaire si urgente, dont ils avaient promis de s'occuper sérieusement aussitôt qu'on serait maître de cette ville. En convenant encore de la nécessité de cette mesure, ils cherchèrent des prétextes pour ajourner la réunion, alléguant qu'il valait mieux la former à Argos, où, tout en travaillant à établir un système, on surveillerait les siéges d'Anapli et de Corinthe. Cette opinion était particulièrement appuyée par les insulaires, qui espéraient avoir plus d'influence si le

lieu de l'assemblée était ainsi dans leur voisinage.

On n'avait déjà plus pour Ypsilanti que les dehors de l'obéissance, et, dans le temps qu'on lui prodiguait les déférences extérieures, on travaillait à renverser son crédit, en le sapant de jour en jour dans l'opinion du peuple.

Avant de reprendre le récit qui va m'éloigner de Tripolitza, je cède au désir de rapporter un fait remarquable.

Une jeune Turque me fut amenée par mes soldats: elle était belle, et la frayeur qu'elle éprouvait à la pensée des maux qui pour une fille de seize ans suivent la captivité dans un pays où l'esclavage des femmes est si odieux, cette frayeur la rendait plus intéressante encore. J'acceptai le présent qu'on m'en faisait, et, pour la rassurer, j'ordonnai qu'on la mît dans un appartement séparé, où elle serait traitée avec tous les égards dus à son sexe et à sa position. Cette conduite remplit d'étonnement ma captive, qui me témoigna,

par des larmes, sa reconnaissance. Peu de jours s'étaient écoulés, et ma bonté pour elle, et surtout cette retenue si éloignée des mœurs musulmanes m'avait concilié son affection et sa confiance. Je passais quelques moments auprès d'elle, je cherchais à la consoler: séparée de sa mère, elle n'avait que moi pour confident de ses douleurs; elle m'aimait comme un ami, et moi je m'attachais à elle par ce contentement intérieur que ne connaît pas celui qui parcourt ces lignes d'un œil moqueur. (Une résolution forte que j'avais prise de sauver de ces désordres une jeune vierge, et la nécessité où j'étais de donner à mes soldats l'exemple d'une vertu qu'ils commençaient à oublier, m'interdisaient toute autre espèce d'attachement pour cette jolie esclave.) Un jour, je la vis venir à moi la tête baissée, et les yeux pleins de larmes. « Qu'as-tu, lui dis-je, » jeune fille? tu pleures? Ne pourras-tu ja- » mais bannir la tristesse? — Ah! j'ai raison » de pleurer: ils ont tué ma mère. — Qui te » l'a dit? — Elle. — Quand? — Cette nuit. Je

» l'ai vue, elle m'a parlé, elle m'a dit: Ma fille, » vois, les méchants, ils m'ont tuée; » et elle me montrait son cou traversé; une autre blessure déchirait son côté. « Creuse-moi une » tombe, » ajoutait-elle. « Et les instruments, » ma bonne mère? — Creuse la terre avec tes » ongles, ma fille. »

Pour calmer cette malheureuse enfant, j'ordonnai que l'on prît de nouvelles informations sur le sort de sa mère. On vint me rapporter qu'une femme avait été trouvée morte, et portant au cou et au flanc des blessures encore sanglantes. Je demandai à la triste Emné comment on pourrait reconnaître sa mère. — « Elle portait un caleçon de cette étoffe. » Je me rendis au lieu où était le cadavre; je pris un morceau du caleçon, et le présentant à la jeune fille: « Est-ce ainsi qu'était le vête- » ment de ta mère? — Oui, c'est lui. Ma mère! » vous l'avez trouvée; mais vous l'avez trou- » vée morte. Malheureuse! » et, rassemblant ses forces, elle s'élança sur moi pour saisir mon poignard. Je l'arrêtai, et, pour la dé-

tourner de son funeste dessein, je lui dis qu'en effet on avait des nouvelles de celle qu'elle regrettait si justement, mais qu'on l'avait renvoyée en Asie. Ce mensonge ramena le calme chez cette infortunée.

J'avoue que le souvenir de cet événement fait toujours sur mon esprit une impression extraordinaire; je ne crois pas aux révélations nocturnes, et, cependant, le rapport de cette affreuse réalité avec le songe de la jeune Turque me confond encore; il y faut voir au moins un bizarre effet de la fatalité.

J'ai la consolation bien douce, en terminant ce triste récit, d'être assuré du bonheur de la pauvre Emné, qu'une famille respectable du Péloponèse a adoptée.

DÉPART POUR PATRAS. — SOURCES DE L'ALPHÉE. — MONASTÈRE DE MÉGA-SPILÉON. — FAUTE COMMISE PAR LES HELLÈNES.

Je profitai du moment de stagnation dans les affaires pour parcourir la partie septentrionale du Péloponèse, où devait se transporter tôt ou tard le théâtre de la guerre. Je partis le 10 octobre pour Patras, et traversai une des chaînes du Ménale. Après trois heures d'une marche extrêmement pénible, dans des sentiers si difficiles que j'étais souvent obligé de mettre pied à terre, j'arrivai à Aloni, petit village dans une position romantique sur le bord d'un ravin profond, qui sert de lit à un ruisseau, humble alors, mais torrent impétueux en hiver. De hautes montagnes chevelues s'élèvent au-dessus et présentent quelques accidents de rochers plus curieux qu'agréables à gravir. Je m'arrêtai en cet endroit pour manger l'agneau rôti dont le chef du village m'avait fait présent, et que mes soldats dépe-

cèrent avec ce même jatagan qu'ils venaient d'émousser à Tripolitza.

Après avoir, pour ainsi dire, escaladé des chemins que la moindre pluie rend impraticables, j'aperçus sous moi la petite plaine de Vitina; j'y descendis.

Je me crus transporté aux temps religieux du Bas-Empire, quand nous fûmes reçus à l'entrée de la ville par le clergé, en grande cérémonie, qui, après nous avoir donné le salut de bonne arrivée, nous conduisit à l'église, où nous rendîmes à Dieu des actions de grâces pour la chute de Tripolitza.

Vitina a quatre mille habitants; elle est située sur le penchant d'une colline qui s'élève au milieu de la plaine, bordée au levant par des montagnes si hautes que le soleil ne l'éclaire que deux heures après son lever.

On me présenta un jeune homme qui s'était sauvé à la nage de l'escadre turque avant l'affaire de Patras.

Les vaisseaux étaient dans le plus misérable état, et une épidémie, causée par leur mau-

vaise tenue, exerçait de grands ravages. J'appris là que le capitan-pacha venait de recevoir l'ordre de rentrer aux Dardanelles.

Je ne partis que le lendemain après midi; le chemin, d'abord assez beau, devint bientôt pire que ceux de la veille. Après avoir marché long-temps sur les cailloux roulés des torrents, nous descendîmes dans une gorge profonde où le soleil ne pénètre jamais. Je me traînais avec peine, la bride de mon cheval au bras; sous moi étaient d'affreux précipices, quelques pins avortés et des ronces qui sortaient des fentes du rocher; le silence le plus profond m'environnait; parfois seulement, et à de longs intervalles, mon cheval hennissant, ou mon sabre frappant une pointe de rocher, faisaient résonner ces tristes échos. Le ciel devenait sombre comme mes idées; des nuages épais commençaient à s'amonceler au-dessus de ma tête: alors ma pensée se reporta sur les tristes événements de ma jeunesse, sujets pour moi de douleur éternelle; j'en rapprochai les cruelles périodes; il me semblait que

je pouvais m'arrêter là. Pourquoi suivre plus long-temps une destinée bizarre, qui m'avait fait quitter ma belle patrie, pour venir dans un pays malheureux, m'isoler au milieu d'un peuple dont les mœurs et les usages étaient si nouveaux à mes yeux, et dont la langue m'était presque inconnue!... Je songeais à la France!... Dans ce lieu sauvage mes rêves mélancoliques avaient quelque chose de solennel!

Je fus réveillé par mes soldats qui entonnèrent leurs chants de liberté : je sentis sous mes pas tressaillir le sol de la Grèce ; chassant d'importuns souvenirs, le cœur plein d'espérance, je continuai ma route. Mes regards tombèrent sur une belle plaine, dans laquelle j'aperçus plusieurs hameaux et les ruines d'un ancien château sur un monticule.

Nous laissâmes vers la droite le village de Dara, bâti au pied de hautes montagnes qui forment au nord un rideau, et nous arrivâmes à Pangradi, petit village d'une cinquantaine de maisons. De ce point militaire, on observerait la route de Calavrita.

Je me remis en route au point du jour; après avoir suivi pendant quelque temps la crête de la montagne, nous descendîmes par des chemins affreux, et nous reconnûmes enfin les paysages de l'Arcadie. Au fond des plus riantes vallées, formées par des montagnes élevées, qui, tantôt rochers arides et bizarrement taillés, tantôt bois épais, offrent à chaque instant les points de vue les plus pittoresques, coule sous un berceau naturel des plus beaux platanes, l'Alphée, qui embellit encore ce pays enchanteur de son doux murmure, de ses cascades et de son nom.

De nombreux troupeaux, conduits par de jeunes filles, venaient se désaltérer dans ses ondes; les chants du laboureur et la flûte des pâtres jetaient l'âme dans une douce rêverie, et la délassaient des horreurs de cette guerre.

Je m'empressai, en arrivant au village de Plagnitéro, d'aller voir une des sources de l'Alphée, appelée Kéfalovrisi. Elle sort avec abondance, et forme une nappe d'eau limpide comme le cristal. Là, d'énormes platanes

entretiennent, au milieu des ardeurs de l'été, la fraîcheur la plus délicieuse. On me dit que cette onde si belle se trouble quand il fait de l'orage. Sans doute, quelque tradition mythologique se rattache à ce phénomène ; personne ici ne peut me l'apprendre, et ma mémoire infidèle cherche en vain le nom de la nymphe dont l'émotion agitait ainsi les eaux de cette source au moment où Jupiter faisait entendre sa voix redoutable.

Je m'éloignai à regret de cet endroit pour gravir un chemin escarpé, qui suit le contour des collines couvertes de chênes verts, d'arbustes sauvages, et conduit à la jolie plaine de Sodiana. Nous laissâmes à gauche le grand village de ce nom, et, traversant les défilés du Mont-Chelmos, nous arrivâmes à Calavrita.

Cette ville, chef-lieu de la province de son nom, a quatre mille habitants. Elle n'avait pas souffert de la guerre ; les Turcs qui l'habitaient avaient été saisis sans résistance. J'allai voir le vayvode et le cadi, auxquels leurs propres maisons servaient de prison. Ils étaient

dans des transes continuelles, à cause des injures et des menaces que leur prodiguaient tous les passants: aussi, loin qu'il fallût les garder, ils ne s'occupaient qu'à bien veiller leurs portes, qu'ils barricadaient avec une attention plus scrupuleuse que ne font les geoliers les plus rigides.

Cette province, formée par le nord de l'Arcadie et une partie de l'Achaïe, renferme une centaine de villages. Ses produits montent à environ 1,500,000 piastres, et consistent principalement en blé, soie, raisins dits de Corinthe, et maïs.

Je ne voulus pas manquer cette occasion de voir le fameux monastère de Méga-Spiléon, distant seulement de deux heures de Calavrita. Nous suivîmes les bords silencieux du Cérynite, qui coule à l'ombre des platanes, dans une vallée étroite et profonde. Nous aperçûmes bientôt le monastère adossé comme un nid d'hirondelle contre le flanc du mont Cyllène; mes soldats, à la vue de ce lieu révéré, firent de nombreux signes de croix,

et saluèrent en déchargeant leurs armes ; tandis que les cloches du monastère et les coups de fusil qu'on nous rendait, résonnaient dans ces cavités comme le roulement du tonnerre.

Les religieux vinrent me recevoir et m'introduisirent dans cette demeure singulière, où je trouvai les familles des principaux habitants du pays, retirées avec leurs objets les plus précieux, comme dans le lieu le plus sûr.

En effet, cette espèce de forteresse peut être regardée comme imprenable. C'est une immense grotte : le rocher forme trois côtés et le toit du couvent, qui n'a, ainsi, qu'un mur de façade, percé d'un grand nombre de fenêtres. L'entrée, à laquelle on parvient avec difficulté, est fermée par une porte épaisse, couverte de lames de fer, et défendue par un tambour garni de meurtrières. Je vis tous les préparatifs nécessaires pour un long siége, que pouvaient soutenir les bons religieux transformés en hommes de guerre. Ce monastère a une bibliothèque qui contient les pères de l'église et les classiques grecs.

Trois chemins conduisent de Calavrita à Patras ; l'un par le mont Olénos, le second par Vostitza, en passant devant Méga-Spiléon, et le troisième par la plaine ; je choisis ce dernier, les deux autres ne sont que des sentiers d'une défense facile. Il suit pendant trois heures le cours du Cérynite, partout guéable, et passe au défilé du Massacre, ainsi nommé de la destruction d'une bande de brigands qui, de ce repaire, portaient le ravage dans tous les environs. C'est le dernier poste militaire de ce côté ; le pays devient ensuite de plus en plus ouvert jusqu'à la plaine de Patras, où nous descendîmes après sept heures de marche.

La garnison de cette ville, renforcée des Turcs de Lâla, échappés à leur défaite, et des Albanais débarqués, avait profité de la terreur causée par la présence de l'escadre, pour faire lever le blocus : elle s'était même emparée, dans une sortie, des quatre canons des assiégeants. Néanmoins, après le départ de l'escadre, les Grecs, ne craignant plus de dé-

barquement, avaient repris courage. Tano, vieillard respectable, jouissant d'une grande influence dans le pays, était venu se mettre à leur tête; ils commençaient à descendre dans la plaine et resserraient la place. Le bon Tano, auquel le patriotisme rendait la vigueur de l'âge mûr, occupait le monastère d'Omblos, d'où il harcelait l'ennemi par des attaques continuelles.

Les Hellènes ont fait une faute incalculable en ne dirigeant pas, dans le principe, leurs efforts sur Patras: ils n'ont pas senti toute l'importance de ce point, dont la possession eût amené la chute immédiate des châteaux, ensuite celle de Lépante, qui ne pouvait être approvisionné que par mer. Maîtres alors du golfe, comme ils l'étaient de Navarins, ils n'avaient plus rien à craindre pour cette partie, le seul point du Péloponèse qui fût réellement faible. Il ne leur restait plus qu'à garder les défilés de l'isthme, à bloquer étroitement Anapli, et rien ne pouvait désormais les inquiéter dans la presqu'île.

ROUTE DE PATRAS A CORINTHE — DÉFILÉS DE SAINTE-YRÈNE, DE MAVRI-LITHARIA. — RUINES DE SICYONE. — RIXE. — VISITE DE L'ISTHME.

La ville de Patras est située à un demi-mille de la mer, sur le penchant d'une petite montagne, au sommet de laquelle est une forteresse tombant en ruine, qui est sa seule défense. La population turque, de quatre mille personnes avant la guerre, était montée à six mille, dont trois mille combattants. A l'aide de la forteresse, la garnison avait, dès le principe, expulsé les Grecs, au nombre de douze mille.

La riche province de Patras a 25,000 habitants. Elle comprend la majeure partie de l'Achaïe. Ses productions consistent en raisin de Corinthe, blé, orge et soie; elles rapportent 2,000,000 de piastres; cette somme pourra s'élever au double. Sa situation la rend de plus l'entrepôt de tout le commerce du Péloponèse et du golfe avec les îles Ioniennes et l'Italie.

Je parcourus les aboutissants de la plaine, ainsi que les croupes du mont Panachaïcos, et me dirigeai ensuite vers Corinthe. Ne pouvant prendre le chemin du bord de la mer, parceque les Turcs occupaient le pays jusqu'au château, distant de cinq milles de Patras, je suivis un sentier tortueux dans le Xérocampos, et repris la véritable route au port Panorme. Elle est assez facile jusqu'au défilé de Tyrèsia, après lequel, quittant les montagnes qui s'éloignent de la mer, elle traverse une plaine coupée de plusieurs ruisseaux. Fatigué de la chaleur, je m'arrêtai près d'une belle fontaine, sous un platane. J'admirais cet arbre d'une grosseur extraordinaire, lorsqu'on me fit remarquer qu'une de ses principales branches avait été abattue par la foudre et qu'il se trouvait ainsi diminué d'un tiers. La tradition populaire de ces lieux veut qu'Alexandre se soit mis, avec son armée, à couvert sous ce géant des forêts. Ce conte, que redisent avec confiance les pâtres de la vallée, porte l'empreinte d'une merveilleuse

exagération. Toutefois, il est vrai de dire que ce platane pourrait couvrir de ses bras étendus environ mille hommes, ce qui suppose à la circonférence de son feuillage cinquante toises. Le diamètre de son tronc est de vingt pieds.

Je montai à Vostitza par un sentier difficile. Cette ville, bâtie sur les ruines d'Œgium, où Agamemnon et les rois du Péloponèse jurèrent la destruction de Troie, est le chef-lieu d'une petite province qui, jointe à celle de Patras, composait l'ancienne Achaïe. Les revenus sont de quinze cent mille piastres, provenants des fruits de son sol et de l'industrie de ses habitants, dont un grand nombre recueille de la soie. Sa population n'est que de sept mille âmes. Cette malheureuse ville se relevait à peine des désastres qu'elle avait éprouvés par un tremblement de terre, en 1817, lorsqu'elle fut brûlée par les Turcs au commencement de la guerre.

Je marchai trois heures dans une plaine peu fertile et couverte de cailloux; je montai

au monastère de Sainte-Irène, au milieu des lauriers-roses et des lentisques. Sa position commande les environs, et ses communications sont sûres avec les montagnes auxquelles il est adossé. Nous laissâmes à droite le défilé du même nom, et, après avoir marché quatre heures dans la plaine qui s'étend le long de la mer, nous nous écartâmes pour aller coucher à Calivia, que nous trouvâmes abandonné. Nous avions quelques provisions, mais rien pour nos chevaux; l'idée nous vint de leur donner du raisin de Corinthe, dont toutes les maisons étaient remplies. Je ne pus m'empêcher de rire en les voyant jusqu'au ventre dans cette litière d'une espèce nouvelle.

Le lendemain de bonne heure nous passâmes le Crathis, sur un pont en pierre, et bientôt après nous franchîmes le défilé de Mavri-Litharia, pour entrer dans la Corinthie.

Cette province, moins désolée que les autres, sous le gouvernement de Kiamil-Bey,

est une des plus riches du Péloponèse ; on y compte cent trente villages ; ses produits s'élèvent à trois millions de piastres, provenants de blé, orge, huile, fromage, raisin et soie. Il est à remarquer qu'elle n'a presque pas de ce petit raisin auquel elle a donné son nom.

Nous parcourûmes une plaine fertile bornée au midi par des montagnes crayeuses qui affectent la forme de plateaux, et tournant à droite nous montâmes à Vasilica. Ce village, d'une cinquantaine de familles albanaises, est situé sur l'emplacement de Sicyone.

Les murs de cette ville célèbre couronnent un vaste plateau très escarpé vers la plaine, et terminé à l'est comme à l'ouest par des ravins profonds, où coulent l'Asope et une autre petite rivière qui fait tourner quelques moulins. Le sol, uni et labouré, est parsemé de fragments de poterie et de briques. Des pans de murs s'élèvent çà et là : le théâtre, le stade et une grande ruine romaine sont les seuls restes de la ville la plus opulente du Péloponèse et le berceau des beaux-arts.

La citadelle était située sur une langue de terre qui s'avance vers Corinthe ; on en voit encore les traces, ainsi que plusieurs soubassements de colonnes doriques qui ont dû, je crois, appartenir au temple de Cérès. On y voit aussi une tour carrée et les restes d'un mur qui a servi à fortifier ce point, dans le moyen âge : auprès est un escalier souterrain qui mène au fond d'un précipice où sont deux chapelles ruinées et une fontaine où les femmes albanaises viennent laver leur linge et remplir des barils qu'elles portent sur le dos ; elles descendent au lavoir par une petite chaussée rapide qui paraît avoir mené à l'entrée de la citadelle.

La muraille qui soutient l'extrémité du stade est de construction cyclopéenne, et, si l'on excepte quelques colonnes de marbre blanc employées à la construction des églises modernes, tous les débris en sont de pierre commune.

Le théâtre est appuyé contre un second plateau sur lequel s'élevait l'acropole des Ro-

mains. Il a trois cents pieds de tour et quatre-vingts gradins; ses deux entrées souterraines, bâties de pierres énormes, servent maintenant d'abris aux bergers et à leurs troupeaux. De ce théâtre, heureusement situé, l'œil embrassait à la fois les monuments de Sicyone, la plaine de Corinthe, sa haute citadelle, les sommets bleuâtres du Parnasse et de l'Hélicon, réfléchis par les eaux paisibles du golfe, et allait s'égarer sur l'isthme et la mer Égée.

Je revenais lentement, goûtant à mon aise un air doux et pur, admirant les belles nuances dont le soleil couchant teignait encore le Cythéron et les montagnes de la Mégaride, quand je fus joint par un officier qui accourait m'avertir qu'il s'était élevé, entre mes soldats et ceux du capitaine Panno (1), une querelle qui menaçait de devenir sérieuse. Quelques coups de fusil avaient été tirés, un des nôtres avait été tué, et ses camarades ir-

(1) Fils aîné de Colocotroni; c'est lui que nous avons vu partir pour l'isthme.

rités avaient forcé les agresseurs à s'enfermer dans une maison, où ils les assiégeaient.

La nuit approchait et devait ajouter au désordre. Je fis emporter le mort, dont la vue augmentait la fureur des assaillants, et parvins à les éloigner en faisant battre la caisse hors du village. Il faut vivre au milieu de semblables troupes pour bien apprécier les avantages de la discipline. Mes soldats n'en avaient encore qu'une légère idée, et sans elle cependant il arrivait de grands malheurs.

Le lendemain tout était oublié; je fis défoncer quelques barriques de vin qui avaient été cause de l'événement. Le mort fut enterré sans trouble, après avoir été baisé sur le front par tous ses camarades. C'est une habitude établie en Grèce que cette cérémonie du baiser donné au front du mort par tous ses amis et ses coréligionnaires; cet usage est touchant.

Une nouvelle rixe marqua le même jour: Panno eut une altercation au sujet des vivres de sa troupe avec Théodoraki-Rendi,

primat de Corinthe ; il le maltraita et lui fit même à la tête une blessure qui le couvrit de sang. Une telle violence de la part d'un chef était pour les soldats d'un fâcheux exemple ; elle les entretenait dans la rudesse de leurs mœurs, et retardait les progrès qu'on s'efforçait de faire faire aux Grecs dans la civilisation qui convient à un peuple libre.

Cette aventure acheva de faire perdre la tête au malheureux Rendi, déjà affecté du dérangement de sa fortune depuis la guerre. Frère de lait et ami de Kiamil-Bey, il avait peu souffert de la tyrannie des Turcs, et voyait avec chagrin un nouvel ordre de choses qui ne lui présageait que des malheurs. L'opposition de ce primat aux idées qui avaient armé les Hellènes justifiait jusqu'à un certain point l'emportement de Panno, mais ne saurait en justifier les conséquences.

Je traversai dans toute sa longueur la plaine de Corinthe, pour me rendre à l'isthme. Si l'on excepte des bouquets d'arbres qui conservent des oasis de verdure autour de quelques

groupes de maisons, et un bois d'oliviers dans l'ouest de la ville de Corinthe, cette plaine est entièrement nue. Son sol blanchâtre et argileux est peu fertile.

Je m'arrêtai pour examiner de loin la forteresse trop vantée dont les habitants des Dervends faisaient le blocus, et j'allai coucher à une belle maison de Kiamil-Bey, dans un petit village nommé Hexamilia, ainsi nommé à cause de la distance qui sépare les deux mers dans cet endroit.

Je parcourus le lendemain l'isthme, plutôt par curiosité que dans un but d'utilité probable. Je savais bien que les défilés du mont Géranien sont une barrière meilleure pour le Péloponèse que toute cette partie que j'allais visiter; néanmoins, en tirant parti de ses monticules et de quelques ravins, on y établirait de bonnes lignes de défense.

L'isthme de Corinthe est traversé, taillé, coupé, par les travaux de tous les peuples qui ont successivement occupé le Péloponèse; et l'on peut suivre, en le parcourant, les pro-

grès de l'art des défenses. On y voit un canal commencé, que la nature et l'élévation du terrain rendaient impraticable; une muraille épaisse avec un fossé, qui vont d'un côté à l'autre; les restes de quelques tours; les ruines d'une petite forteresse; et enfin les redoutes des Vénitiens, qui avaient reculé leurs lignes aux montagnes hautes et escarpées de la Corinthie, et les avaient complétées par un large fossé tiré de la ville au Léché, où ils avaient élevé une grande redoute ouverte du côté de la mer.

Je m'éloignai de ces monuments des discordes qui n'ont cessé de déchirer ces malheureuses contrées, pour parcourir les lieux où se célébraient les jeux isthmiques, qui attiraient jadis de toutes les parties de la Grèce un peuple enthousiaste de tous les genres de gloire. Il restait à peine quelques vestiges du temple de Neptune; le bois de pins où l'on couronnait le vainqueur au milieu des acclamations générales avait disparu; le théâtre, veuf de ses chefs-d'œuvre, tombait en ruines:

un pauvre pâtre faisait brouter ses chèvres dans le Stade; mais il chantait les exploits des Hellènes, la chute du barbare et la liberté naissante.

TOURNÉE DANS LES ÎLES. — ÉTAT DE LA MARINE GRECQUE. — RETOUR DANS LE PÉLOPONÈSE. — MALVOISIE.

J'allais visiter les défilés et les roches scyroniennes, quand je reçus l'invitation du prince Ypsilanti de parcourir l'Archipel, en proie aux plus vives inquiétudes. Je devais reconnaître les îles qui pouvaient résister à une attaque de la flotte ennemie, en pourvoir à leurs besoins, et d'y faire passer les habitants de celles qui ne seraient pas susceptibles de défense.

Je me rendis à Kenkriès (1) le 20 octobre. Pendant qu'on faisait les préparatifs du départ, j'allai voir, sur la pointe qui forme le port, une tour bâtie par les Vénitiens, pour servir à la fois de défense et de phare. Je reconnus qu'elle était en pierres anciennes, et me rappelai que j'étais sur l'emplacement de Cenchrée, l'un des deux ports des Corin-

(1) Poste de douanes avec quelques magasins.

thiens, qui avait conservé son nom peu altéré. Je trouvai quelques débris de colonnes, les traces de plusieurs enceintes, le mur demi-circulaire du port, quelques conduits souterrains qui aboutissent à la mer, et, à peu de distance au nord, des citernes et des tombeaux, dans un rocher qui s'élève verticalement au bord de la mer.

Je me rendis ensuite au bain d'Hélène, désigné encore par ce nom; c'est un bassin creusé dans le roc, rempli par une source d'eau thermale salée et bitumineuse, à laquelle les gens du pays attribuent des effets très salutaires; elle se déverse dans un petit canal qui fait tourner un moulin. Je vis un peu plus loin quelques fragments de marbres, et le torse d'une statue drapée de fort bon goût.

Je jugeai inutile d'aller à Salamine, quoique cette île fût devenue, comme au temps de Xerxès, le refuge des familles d'Athènes; sa situation, au fond du golfe, la mettait hors des atteintes de la flotte turque. Elle

n'offrait d'ailleurs aucun appât à ma curiosité. Je descendis à Égine, pour voir le temple de Jupiter Panhellénien. Le môle qui forme le port est antique. On voit, à peu de distance, quantité de débris, des tombeaux et une grande colonne dorique qui a appartenu au temple de Neptune.

Ce n'est que depuis quelques années que les habitants de l'île s'établissent près du port; ils étaient restés jusque là confinés sur le sommet d'une montagne escarpée, où était l'ancienne ville, dont on voit encore les murs.

Je fus frappé de la différence d'aspect de cette île avec celui du continent, où tant de bons terrains restaient incultes. La terre, naturellement peu fertile, est partout soutenue par de petites murailles de pierres sèches, et cultivée avec le plus grand soin. J'admirai depuis, dans toutes les îles, les mêmes efforts de la liberté industrieuse: aucun Turc ne les habitait. Leur souffle impur dessécherait un nouvel Eden.

Le temple de Jupiter, situé, comme tous

ceux de l'antiquité, sur un des lieux les plus apparents, était demeuré assez bien conservé, grâce à son éloignement du port; il a fallu toute la cupidité anglaise pour aller jusque dans la solitude le dépouiller de ses statues (1). J'ai vu les plâtres de celles qui ornaient le fronton; elles représentent les principaux héros du siége de Troie; les corps, d'un goût exquis, sont l'ouvrage du plus habile ciseau, tandis que toutes les têtes rappellent la roi-

(1) On fait aux Vandales le reproche d'avoir profané des monuments dont ils ignoraient le prix et le mérite: leur brutale folie avait au moins son excuse dans l'ignorance. Que peuvent alléguer les Anglais en faveur de leur vandalisme? L'enlèvement de ces restes précieux, les frises du Parthénon brisées, sont leurs titres à l'estime des amis des arts.

On chercherait à excuser les ravisseurs, s'ils eussent eu pour but de propager le bon goût, qui semble exilé de leur île! Mais non; ce sont des avares qui n'amassent pas des trésors pour en jouir, mais pour les soustraire à ceux qui savent mieux les apprécier, et leur en vendre cher la jouissance.

deur de l'enfance de l'art. Sans doute l'ingénieux sculpteur a voulu conserver religieusement les modèles que lui transmettait l'antiquité, ce qui les rend infiniment précieuses pour la ressemblance et la vérité des coiffures.

Dans plusieurs même, les cheveux sont de plomb et adaptés à chaque tempe ; car ce n'était qu'ainsi que dans les temps reculés on croyait pouvoir représenter la chevelure, que l'on portait en petites boucles uniformes symétriquement rangées autour du front.

Le temple est d'ordre dorique ; vingt-cinq de ses colonnes et leurs architraves sont encore intactes : imposants vestiges de l'un des plus beaux monuments des temps anciens.

Dans l'état d'avilissement où gémissaient les Grecs soumis au joug ottoman, ils se consolaient encore par des souvenirs en portant leurs regards sur les monuments de gloire de leurs aïeux. On leur arracha jusqu'à ces illusions. Des spéculateurs insensibles, voilant leur avidité du prétexte de l'amour des beaux-

arts, au moyen de faibles présents aux pachas, obtenaient, sans peine, de l'ignorance, le droit de dépouiller la Grèce de ses chefs-d'œuvre. Ainsi Athènes avait été dévastée par le lord Elgin, qui avait enlevé jusqu'aux métopes du Parthénon; le temple de Phigalie avait été dépouillé de la frise qui ornait tout son pourtour; et celui d'Égine, de statues du plus haut intérêt.

Je passe sous silence cette foule de marbres, de statues, qu'on allait chercher à l'envi jusque dans les entrailles de la terre, où le temps semblait lès avoir déposées pour les dérober aux barbares et les rendre un jour à la Grèce relevée, dont ils devaient être encore la gloire et l'ornement.

Vous qui, dans les heures fortunées de loisir, parcourez vos musées fiers de tant de chefs-d'œuvre, songez, en les admirant, qu'ils sont les dernières dépouilles d'un peuple auquel nous devons les arts, les sciences, et les bienfaits des lumières. Interrogez votre cœur : n'a-t-on contracté aucune obligation

en les lui enlevant, et devrait-on voir avec indifférence ses efforts généreux?

J'éprouvai, avant de partir de l'île d'Égine, une jouissance bien douce ; je me vis entouré d'une foule de réfugiés, qui me donnaient les témoignages les plus touchants de leur reconnaissance pour les Français qui les avaient sauvés des massacres de Smyrne. « Comment nous acquitterons-nous jamais » de tant de bienfaits ? » s'écriaient ces pauvres gens ; et leurs larmes couvraient mes mains. Et moi aussi, comment exprimerai-je ma reconnaissance à notre digne consul-général ; au contre-amiral Halgan, à nos braves marins, dont la conduite a pu ajouter encore à mon orgueil national ?

M. David avait acquis des droits à la vénération des deux peuples ; la belle contenance de ce digne représentant de la nation la plus généreuse lui avait mérité l'estime de tout le monde. Les Turcs n'invoquaient pas en vain son entremise, et il faut dire qu'il n'usait jamais de son

ascendant sur les Grecs que pour en obtenir des choses justes. Un jour, c'était vers la fin de décembre, un bateau turc fut pris à l'entrée du golfe de Smyrne par un bâtiment ipsariote. Le pacha pria M. David d'intervenir dans cette affaire. Sur la première demande de ce consul, le capteur se dessaisit de sa prise sans vouloir accepter de rançon, « trop heureux, disait-il, de prouver à M. David, par sa condescendance, le respect dont il était pénétré pour celui qui avait arraché à la mort tant de milliers de Grecs, qui brûlaient du désir d'acquitter envers lui la dette de leur reconnaissance. »

Une autre fois, sur une simple lettre d'invitation de M. David, les Spezziotes renvoyèrent intacte la cargaison d'un bâtiment barbaresque qu'ils avaient capturé.

Je ne sais qui cette conduite honorait le plus, des Grecs ou de l'envoyé de France?

J'arrivai le lendemain à Hydra, où je trouvai la consternation plus grande encore qu'à mon premier passage. Ni la prise de

Tripolitza, ni celle de Patras qu'on annonçait faussement, ne pouvaient rassurer les chefs de l'île ; plusieurs même commençaient à faire passer secrètement leur argent à Trieste. Le peuple, de plus en plus exigeant, menaçait les riches, en cas d'apparition de la flotte turque devant l'île, de les livrer pieds et poings liés, s'ils ne l'aidaient dans sa misère.

Dans des circonstances si impérieuses, on n'avait armé que trente-cinq bâtiments, que douze autres seulement devaient aller joindre.

Un débarquement n'était pas à craindre ; mais il était facile, au moyen de brûlots, de détruire tous les bâtimens accolés les uns aux autres, à quatre amarres, dans des criques ouvertes. Cet événement eût porté alors un coup mortel à la cause.

Nous arrêtâmes des mesures pour former des estacades à la première apparence de danger.

Hydra possède six mille marins et cent

bâtiments du port moyen de trois cents tonneaux, armés de deux mille pièces de canon.

Ipsara (1), sentinelle avancée de la Grèce, et Spezzia, réunies, présentent la même force; en y joignant les matelots des autres îles, ceux de Cranidi, de Galaxidi, les forces maritimes des Hellènes s'élèvent à deux cent six bons bâtiments, armés de quatre

(1) Au commencement de la guerre, la flotte turque, sortie des Dardanelles, se dirigea vers Rhodes pour opérer sa jonction avec celle du pacha d'Égypte. Un vaisseau qui, n'étant pas prêt, n'avait pu sortir en même temps, venait la joindre. La présence de quatre bâtiments d'Ipsara, qui croisaient près de Ténédos, l'inquiéta; craignant d'être assailli pendant la nuit, il voulut mouiller dans le golfe Adramite, près de Mytilène, et échoua. Les Grecs, l'apercevant au jour dans cette position, essayèrent de le réduire avec leur faible artillerie; mais, voyant l'inutilité de leurs efforts, ils équipèrent à la hâte un brûlot, qui eut un plein effet. Les Turcs, pour échapper aux flammes qui dévoraient leur vaisseau, se jetèrent dans les embarcations pour se sauver à terre; ils y furent reçus par les Grecs, qui avaient fait un débarquement pour leur ôter tout moyen de salut. Ce fut leur coup d'essai.

quatre mille pièces de canon, et montés par quinze mille excellents marins.

Un peuple tourmenté du besoin d'être peuple est capable de grandes choses, quand l'enthousiasme national est appuyé par des phalanges qui regardent la mort comme un refuge contre l'esclavage, et par une armée navale composée d'hommes habiles et résolus.

Si le rôle de prophète n'était un peu discrédité en Europe, je ne craindrais pas d'avancer qu'avant dix ans cette marine naissante sera de quelque poids dans la balance des puissances qui se disputent le sceptre des mers.

Je parcourus successivement toutes les Cyclades, et me convainquis que la flotte ennemie ne perdrait pas son temps à ravager des îles dont le sort était intimement lié à celui du Péloponèse, et que, dans le cas où elles seraient attaquées par des bâtiments détachés, elles étaient en état de résister à un coup de main (1).

(1) Aucune tentative ne fut faite en effet sur ces îles. A

Toutes, dans le principe, ont arboré avec amour la croix de la liberté; l'île de Syra seule a pu résister à cet élan généreux. Les habitants, du rite catholique, sous la protection du roi de France, avaient moins souffert de la part des Turcs, et ils crurent devoir séparer leur sort de celui de leurs frères. Je ne sais s'ils en sont plus estimables à d'autres yeux; mais sûrement ils sont couverts du mépris de la nation; et quand la Grèce aura conquis son affranchissement, comme ils n'auront pas partagé ses dangers, ils seront indignes de partager son bonheur. Il me fut facile de prévoir que les animosités qui devaient naître de cette scission, seraient une source continuelle de

Myconi seulement, une frégate algérienne débarqua deux cents hommes, qui furent repoussés avec perte.

En cette occasion, la généreuse Madon parcourut l'île, inspirant son enthousiasme à ses compatriotes.

Cette belle Myconienne, dont de nombreux prétendants se disputaient la main, les avait toujours rejetés, en disant: *Jamais je n'appartiendrai qu'à un homme libre.*

tracasseries pour la station française, chargée de l'embarrassant honneur de protéger les catholiques dans le Levant.

J'avais terminé ma tournée militaire le 3 novembre. Je fis voile pour Malvoisie, d'où, en me rendant à Tripolitza, je devais parcourir la Laconie et le reste de l'Arcadie.

Je manquai faire naufrage au port : la nuit était orageuse et obscure, le vent très violent ; nous atterrâmes une lieue au nord de la ville, et fûmes sur le point de nous jeter sur les rochers qui bordent la côte. Un heureux hasard nous avait portés près de l'ancien port de Jupiter Sauveur, où nous pûmes nous réfugier. J'envoyai chercher des chevaux à Malvoisie, et dès qu'ils furent arrivés, je partis de ce port si bien nommé.

Le soleil levant me fit apercevoir, à peu de distance du rivage, les ruines d'Epidaure. Cette ville, qu'il ne faut pas confondre avec celle qui était célèbre par son temple d'Esculape, est appelée maintenant Palèa-Em-

vasia. Assemblage confus de débris de l'antiquité et du moyen âge, ses murs, formés de pierres énormes, ne sont pas par assises régulières; de petites tours carrées les soutiennent de distance en distance. La plage qui sépare maintenant ces ruines de la mer a été formée par les sables que les flots y ont apportés.

Des cadavres desséchés par le soleil, des restes de barraques et des piles de pierres, derrière lesquelles les Héllènes s'embusquent pour garder les postes, m'annoncèrent l'emplacement de leur camp pendant le siége, et le théâtre de leurs combats. J'arrivai peu après au pont qui joint à la terre-ferme la petite île sur laquelle est Malvoisie, et je ne pus me défendre d'étonnement en voyant une telle forteresse tombée entre les mains des Grecs. La ville est située dans le sud-est; elle est entourée de faibles murs, adossée à un rocher très élevé et taillé absolument à pic, sur lequel est la citadelle. On y parvient par une rampe tortueuse, dont chaque

détour peut être battu ; la nature a fait tous les frais de la défense, et l'on n'a bâti de murs qu'aux endroits où l'on a voulu établir des batteries. C'est cette forteresse, je ne dirai pas inexpugnable, mais inattaquable, que l'indolence turque laissait sans approvisionnements. Presque toute la poudre provenait encore des Vénitiens, et je remarquai, dans les magasins, des bombes chargées par eux, ainsi que des arquebuses à rouet.

Elle offre peu d'avantages, il est vrai, comme point militaire ; ne communiquant avec l'intérieur du pays que par des chemins difficiles, au travers des montagnes et des défilés, elle n'est, à proprement parler, qu'un refuge assuré. Son port est médiocre et n'offre point d'abris aux vents d'est et de sud.

Malvoisie, que les Grecs appellent Monemvasia, est chef-lieu d'une petite province peu fertile, dont les produits ne sont que de trois cent mille piastres.

L'excellent vin qui porte ce nom ne pro-

vient pas de là; je n'en ai trouvé que dans l'île de Tino, où l'on me dit que la majeure partie de celui qui se vend en Europe vient de l'Illyrie.

AVENTURE AVEC DES MANIATES. — LES LACONIENNES. — ORIGINE DES SFAKIOTES. — ARRIVÉE A MISTRA.

En partant de Malvoisie, nous suivîmes quelque temps le chemin par lequel nous étions venus, et prîmes sur la gauche dans un vallon fertile. J'aperçus une jolie maison entourée d'arbres, où mes guides me dirent que nous devions attendre le lever de la lune. En approchant, je cherchai, au travers de l'obscurité naissante, la cause d'un mouvement brusque de mon cheval : j'avais passé près d'un cadavre; j'en distinguai ensuite plusieurs autres, bientôt le sol en était jonché. Un des guides, accouru à mon exclamation, me dit que c'étaient les restes de cent cinquante Turcs. Dans une sortie que fit la garnison de Malvoisie, un jeune Maniate, d'une des premières familles, avait été pris et livré à une mort cruelle, en présence de ses soldats; ceux-ci, n'écoutant plus alors que

leur fureur, s'étaient jetés sur les prisonniers et les avaient massacrés.

Je dis à mes guides que je n'avais pas besoin de me reposer, et que nous marcherions lentement en attendant le lever de la lune. Elle vint nous éclairer pour passer un défilé où cent-quatre-vingts Turcs avaient été détruits par une vingtaine de Grecs. C'est à cette distance que, dans le principe, ils avaient établi le blocus de Malvoisie. Nous descendîmes ensuite dans une plaine pierreuse, et à deux heures nous étions au village de Sikia; nous nous reposâmes jusqu'au jour chez le primat, dont on m'avait fait l'éloge. La beauté remarquable de sa femme me fit souvenir que j'étais dans le pays des Laconiennes. Je partis de bonne heure par un temps froid et humide. Après une heure de marche dans une plaine où l'eau de la pluie avait fait des crevasses profondes, j'arrivai à Catavroda, où je fus reçu avec bienveillance par un des parents de notre bon hôte de Sikia, qui m'avait fait accompagner par son frère. Je lui de-

mandai pourquoi ce village ainsi que plusieurs autres que j'apercevais sur le penchant des montagnes, étaient à moitié ruinés : il me dit en soupirant qu'ils étaient beaux et riches avant la guerre où les Albanais ravagèrent la Morée. Je m'éloignai en formant des vœux pour que celle-ci n'amenât pas les mêmes résultats.

La pluie nous força de nous arrêter dans un hameau peu éloigné. Pendant que nous nous réchauffions autour d'un grand feu, au milieu de l'unique chambre qui nous servait d'abri, cinq Maniates entrèrent en nous regardant avec attention, et allèrent s'asseoir dans un coin, d'où ils nous examinaient en s'entretenant à voix basse. Je me rappelai la réputation si bien méritée de la peuplade et sa religieuse observance de certaines lois de Lycurgue. Je ne crus pas inutile avant de partir de leur faire voir que j'étais bien armé, et je visitai soigneusement mes pistolets, mon tromblon et les fusils des trois soldats qui m'accompagnaient.

Les Maniates ne tardèrent pas à nous suivre ; je m'arrêtai. Ils quittèrent brusquement le chemin, et marchèrent parallèlement à nous, se parlant avec chaleur. Je ralentis le pas pour suivre leurs mouvements; deux se détachèrent en courant vers un village, où, sans doute, ils allaient chercher du renfort, tandis que les autres continuaient à nous suivre. Craignant qu'ils ne nous attendissent à quelque passage difficile, je pressai le pas de mon cheval, et bientôt nous les perdîmes de vue.

Une partie des Maniates était devant Modon et Coron, à l'époque de la prise de Tripolitza. Ils sont inconsolables d'avoir manqué une si belle occasion de butiner; aussi ne peuvent-ils en parler sans pousser un profond soupir, et sans que leur figure s'alonge d'une manière fort plaisante. Dans leur chagrin, ils ont résolu de réparer leurs pertes aux dépens des passants. L'influence des bonnes lois sera long-temps impuissante peut-être à changer les mœurs de ces montagnes.

Après deux heures de marche, nous commençâmes à monter, et aperçûmes sur notre gauche le golfe de Colokitia, et Xili, situé sur un rocher semblable à une île. Le chemin devint bientôt presque impraticable, au milieu de montagnes rocailleuses; trois heures d'une fatigue extrême nous firent parvenir à une petite plaine bien cultivée, et peu après au village de Niata, où la pluie, qui n'avait pas cessé de nous accompagner, me décida à passer la nuit.

Quoique j'eusse trouvé à chaque pas l'occasion de me convaincre qu'il n'y a rien d'exagéré dans l'éloge que l'on fait des Laconiennes, je ne pus refuser mon admiration à celles que je vis dans la maison où je m'arrêtai. Sœurs et à peu près du même âge, elles présentaient la beauté sous ses phases les plus touchantes. L'aînée, mariée depuis peu, paraissait sentir toute la dignité de son nouvel état; elle me reçut sans embarras, et sans songer à couvrir un sein blanc comme les cygnes de l'Eurotas, que son joli enfant pressait de ses

petites mains caressantes. L'autre, vierge modeste, dont la longue paupière ne se relevait qu'à la dérobée, semblait vouloir cacher la tendre rougeur qui couvrait son front.

Le mari était à l'armée, tandis que son frère gardait la maison; je m'en étonnai. Il me dit qu'il n'avait pu obtenir la permission de l'accompagner. Le père était mort, l'aîné en avait pris tous les droits. Il arriva inopinément dans la soirée; je reconnus facilement le chef de la famille à son air sévère, à l'empressement de tout le monde, et aux soins qu'on lui prodiguait.

En m'enveloppant de mon manteau, je jetai un regard sur la natte qui servait de couche aux deux sœurs, tandis que mon hôte, étendu de l'autre côté du feu, se disposait à passer une nuit solitaire comme la mienne. Je le lui reprochai en riant. « Dieu » me garde! me dit-il froidement. La guerre » est un temps de deuil et de privations. »

Dans le commencement de la guerre, les Grecs voyaient avec indifférence, même avec

une sorte d'aversion, leurs belles prisonnières. « Les balles les eussent atteints s'ils » se fussent présentés au combat avec une » souillure. »

A la longue, dans la vie des camps, cette chasteté s'altéra ; mais les vrais Hellènes, dans leur indignation, s'écriaient : « Ils méritent » la mort ces indignes chrétiens qui énervent » leur courage ; leur sang n'est plus assez pur » pour être versé sous l'étendard de la croix. »

A la pointe du jour, je quittai ces bonnes gens ; j'entrai dans un chemin très difficile, au milieu de rochers et de collines incultes. Je traversai le ruisseau de Mariorevma, près d'un moulin, deux lieues au-dessous du village qui lui donne son nom. Je montai ensuite sur un plateau couvert de vignes et d'oliviers, où est Alopoukori. Ce village était, avant la guerre, habité par des Turcs qui infestaient le pays de leurs brigandages. « Les » voyageurs évitaient avec soin de passer dans » ces environs, me dit mon guide, parceque » si ces méchants les rencontraient, ils les

» laissaient comme des *iota*. » Cette expression m'a toujours paru ravissante ; elle fait une image si singulière, que je ris encore en me la rappelant, ainsi que le geste significatif dont mon guide l'accompagna.

Sur le sommet d'une montagne escarpée, j'aperçus les ruines d'une ville et d'une forteresse. Je mis pied à terre pour gravir ce rocher, fait plutôt pour la demeure des aigles que pour celle des hommes. Je fus frappé du nombre prodigieux de chapelles que j'y trouvai ; dans l'une d'elles est un de ces monuments tumulaires qui ornent le porche de nos églises gothiques.

Je descendis au village de Jéraki, et demandai aux vieillards qui vinrent me voir s'ils connaissaient les ruines que j'apercevais. Ils me dirent que dans des temps bien reculés, une reine avait une grande ville dans la plaine, qu'après une longue guerre avec le roi de la montagne, elle le força à se renfermer dans ses murs. Le roi, craignant un assaut, s'enfuit avec tout son monde, et, afin

de ne pas être inquiété dans sa retraite, fit jouer de la musique dans la ville. Les troupes de la reine, trompées par cette ruse, ne s'aperçurent de son départ que trois jours après, lorsqu'il était déjà embarqué, et prêt à faire voile pour l'île de Crète. A travers ce conte bleu, peut-être trouverait-on l'origine des Sfakiotes, peuplade indomptée, qui, la première, éleva sur le mont Ida l'étendard national.

Nous traversâmes Zaraphona pour aller coucher à Agrionos, joli village sur une colline couverte de mûriers que l'automne dorait d'un jaune éclatant. Nous partîmes à la pointe du jour; le temps était froid et pluvieux; le vent des montagnes, qui sifflait dans les branches desséchées de quelques pins, s'engouffrait avec violence dans nos manteaux, et menaçait de nous renverser dans d'affreux précipices.

Près de Tzinzana, un homme courut après moi, et me pria de m'arrêter dans un endroit écarté; il me montra, en regardant de tous

côtés d'un air inquiet, plusieurs bijoux qu'il avait enlevés à Tripolitza, et m'en demanda la valeur, en m'offrant de les acheter. Il souhaitait s'en débarrasser, parceque depuis qu'il les possédait, il ne voyait plus que voleurs.

Le désir d'arriver à Mistra me fit passer le village de Crisafa, où l'on m'engageait à m'arrêter. Il pleuvait presque sans interruption depuis trois jours; les chemins, sans être absolument mauvais, tracés dans un terrain argileux, étaient glissants et difficiles; le pays était d'une solitude affreuse; la pluie tombait à torrents; un tonnerre épouvantable, répété par tous les échos des montagnes, roulait sur nos têtes. Il fallait à chaque pas traverser des ruisseaux; nous pressions nos chevaux, parceque les eaux grossissant allaient nous arrêter. Heureusement nous commençâmes à descendre des monts Ménélaïons, et bientôt nous arrivâmes au bord de l'Eurotas, que dans notre empressement nous passâmes sans aller chercher le pont. J'étais dans la plaine de Sparte; mais, mouillé et pénétré par un froid

très vif, je me contentai en passant de saluer les ruines célèbres, et poussai mon cheval de toute sa vitesse vers Mistra, que j'apercevais au pied du Taygète. Qu'il me tardait d'arriver!... j'étais exténué de froid, de fatigue et de faim.

Je reconnus bientôt le peu de dispositions du primat Crévata à me faire des offres, non pas seulement polies, mais nécessaires dans ma situation. Je souriais de pitié en voyant cet homme chercher avec peine de mauvaises excuses, et s'efforcer de se répandre en plaintes prolixes sur les inquiétudes que lui donnait l'esprit turbulent du peuple. Il saisit l'occasion de quelques réclamations qu'on vint lui faire, pour s'écrier : « Voyez quel désordre ! La belle » chose que cette guerre ! Maudit soit qui l'a » commencée ! » En parlant ainsi, il allait et venait au milieu de l'assemblée, les coudes écartés du corps, la tête tantôt sur une épaule tantôt sur l'autre, affectant les manières les plus grotesquement vaines, grossier imitateur du Turc dont il avait baisé le seuil de

la porte. Je le mis bientôt à son aise. On m'avait trouvé un logement chez un bon vieillard, où s'arrêtaient ordinairement les voyageurs; je m'y transportai. Mon hôte me parla de plusieurs Français; mais leurs noms devenaient méconnaissables dans sa bouche; je pus deviner seulement celui de M. de Châteaubriand.

Je parcourus Mistra le lendemain, remettant à un beau jour ma visite aux ruines de Sparte, distantes d'une lieue.

La ville de Mistra est bâtie en amphithéâtre, au pied du sourcilleux Taygète; les maisons sont jolies; de grands arbres, quelques cyprès, plusieurs ruisseaux, lui donnent un aspect pittoresque. Je remarquai deux fontaines formées d'anciens sarcophages: l'un est orné d'une bacchanale d'un travail parfait, l'autre de trois figures d'enfants qui soutiennent une guirlande de fruits.

Je vis de belles colonnes dans les églises, dont les murs offraient toutes sortes de débris d'édifices anciens; des chapiteaux, des volutes,

des marbres couverts d'inscriptions, et des fragments de statues.

De la forteresse abandonnée qui domine la ville, on jouit du plus beau coup d'œil. J'embrassais toute la plaine où serpente l'Eurotas; au milieu des vignes, des mûriers, des orangers, je voyais s'élever les collines de Sparte.

La province de Mistra, une des plus étendues du Péloponèse, en est aussi la plus riche; elle renferme la plus belle moitié de la Laconie, dont la partie montagneuse forme la province de Malvoisie. Les produits principaux en soie, huile et grains, s'élèvent à trois millions de piastres. Ils quadrupleront aussitôt que les habitants, certains de recueillir le fruit de leurs travaux, s'adonneront avec ardeur à l'agriculture. De belles terres, incultes sous la verge des Turcs, seront défrichées; les nombreux oléastres seront greffés; les mûriers seront mieux soignés; et l'industrie, fille de la liberté, donnera une meilleure méthode pour le dévidage de la soie, qui, redevenant ce

qu'elle fut jadis, un produit important, rapportera elle seule le double des revenus actuels du pays.

RUINES DE SPARTE. — ANECDOTES. — RETOUR A TRIPOLITZA.

Le 8 novembre, le premier rayon du soleil au sommet du Ménélaïon fut le signal de mon départ pour Sparte. Dans ce climat fortuné, un ciel pur ramène au milieu de l'hiver les plus beaux jours du printemps. Je traversai un petit ruisseau dont les bords étaient couverts de longs roseaux : les malheureux Laconiens n'en font plus de couronnes comme aux jours de leur gloire; ils en composent l'humble natte sur laquelle ils oublient un moment tous leurs maux. Un aqueduc ruiné me mena à la colline contre laquelle est appuyé le théâtre, seul monument que l'on puisse bien reconnaître, L'hippodrôme est effacé, les temples sont détruits, les murs de la citadelle ont presque disparu, et la campagne est couverte au loin de monceaux de ruines. Je courais de l'un à l'autre en cherchant, devant le théâtre, le tombeau de Léonidas, plus loin celui de Pausanias, de l'autre côté le portique des

Persans et le palais d'Hélène ; mais je ne voyais que des restes informes, auxquels de systématiques savants ont imposé des noms. Rejetant alors toutes ces vaines recherches, je m'assis sur les débris d'un de ces monuments simples et sévères, comme les hommes qui les élevaient, et mon souvenir parcourait les fastes de l'antiquité, quand une réflexion subite enchaîna mes idées : Je suis sur les ruines de Sparte, et je combats pour leur liberté ! Je me représentai alors cette foule de braves dont le cœur palpite à la gloire de leurs ancêtres ; à peine dégagés des entraves de l'esclavage, s'efforçant de marcher sur leurs traces ; et je m'écriai : J'en jure par ces ruines, la Grèce aura encore ses Léonidas !

Un ruisseau qui se jette dans l'Eurotas est le seul indice de l'emplacement du Plataniste, dépouillé des arbres qui en faisaient l'ornement. Un pont traverse le fleuve sur les restes du pont Babix.

Deux paysans qui battaient du maïs, près de l'hippodrome, m'offrirent quelques mé-

dailles; et je trouvai une inscription intacte, sur un marbre, que son peu de volume me permit d'emporter (1).

A mon retour à Mistra, mon hôte me présenta un jeune Turc pour soigner mes chevaux. Son air me plut; je lui dis que si j'étais content, je le renverrais par la suite en Asie: il se jetta à mes pieds plein de joie, et jura qu'il me serait dévoué.

Quand il fut sorti, le bon vieillard s'approcha de moi, et me dit: « Maintenant, mon» sieur, que j'ai exécuté votre ordre, me » permettez-vous de vous donner un avis? » Gardez-vous bien de mettre auprès de vous » une pareille vipère. Je connais plusieurs » personnes charitables qui ont donné asile à » ces misérables, dans leurs propres maisons, » et toutes ont été cruellement récompensées » de leur pitié pour cette race féroce et vindi» cative. Entre mille exemples qui feraient

(1) Je le déposai chez M. Fauvel, à Athènes, pour être remis à M. le contre-amiral Halgan, pour le cabinet du Roi.

» frémir, je ne veux vous en citer qu'un seul.
» Un papas (1), mon voisin et mon ami,
» s'était trouvé à la prise de Malvoisie, et avait
» arraché à la mort un petit Turc de douze
» ans. Il le conduisit chez lui, et le confon-
» dit avec ses enfants. Il voulait lui inspirer
» peu à peu l'amour de notre sainte religion,
» et, dans l'espoir de cette bonne œuvre, il
» le traitait en tendre père. Plusieurs mois
» s'écoulèrent ainsi : l'enfant paraissait l'ai-
» mer. Un matin, mon ami, suivant sa
» coutume, était sorti de bonne heure pour
» la messe : quel spectacle s'offre à lui à
» son retour ! sa femme et ses deux enfants
» nageaient dans leur sang. Nous accourons
» aux cris que lui arrache le désespoir, et
» nous trouvons dans un endroit reculé le
» jeune Turc, tenant encore le couteau
» avec lequel il avait fait passer ses victi-
» mes du sommeil à la mort ! Nous le saisis-
» sons : il avoue son crime sans hésiter ; et,

(1) Prêtre grec. On sait qu'ils peuvent se marier, mais ils ne parviennent plus alors aux dignités de l'église.

» menacé de périr, il s'écrie : Je savais bien » que je ne pouvais échapper ; mais du moins » j'ai tué quelques uns de ces chiens de chré- » tiens qui nous ont fait tant de mal.

» Moi-même, ajouta Dimitraki, je ne dois » mon salut qu'au plus grand des hasards. » Mon frère entendant une nuit du bruit dans » la galerie, se leva, et vit un Turc, à notre » service, qui cherchait à ouvrir la porte de » ma chambre : celui-ci, surpris de sa pré- » sence inattendue, ne put trouver d'excuse ; » nous nous empressâmes de le chasser. »

Je fus frappé de ces exemples, mais je pensai que les mêmes motifs d'aversion ne pouvaient exister à mon égard comme à celui des Grecs, et je gardai mon palefrenier. Content de lui, et me félicitant chaque jour d'avoir acquis un serviteur zélé, je songeais au moyen de me l'attacher davantage, lorsqu'il s'échappa et passa à l'ennemi avec mon meilleur cheval.

Au moment de partir de Mistra, je reçus la visite de mon hôte et de sa femme, qui venaient me souhaiter bon voyage et bonheur.

Ils me prièrent ensuite d'entrer dans l'appartement de leur fille, âgée de dix-huit ans, aussi belle que modeste. Ils lui dirent quelques mots; elle vint à moi en rougissant, et, avant que je fusse revenu de ma surprise, prit ma main et la baisa. Je ne chercherai pas à dire ce que me fit éprouver un usage si nouveau; j'étais embarrassé et presque honteux. Je partis agité d'un mélange de plaisir et de peine; je sentais toujours cette douce peau, je voyais encore ce joli cou qui me dérobait imparfaitement un sein agité par la pudeur (1).

Je fus bientôt arraché à ces pensées par la vue des cadavres d'hommes, de femmes, d'enfants qui bordaient la route; nous en rencontrions à chaque pas; l'air en était infecté!... Quel pays !... quel temps !... pour

(1) Une beauté vraiment nationale chez les Grecques, c'est la grâce de leur cou, la noblesse avec laquelle il se meut, et cette pose si remarquable dans les statues antiques. Aux agréments qui attirent et séduisent, elles joignent beaucoup de dignité.

passer sans interruption d'une émotion à une autre!.. J'étais saisi d'horreur, et j'avançais en silence, jetant à peine un regard distrait sur la plaine magnifique que nous découvrions mieux à mesure que nous nous élevions pour en sortir. Nous laissâmes à gauche le village de Niata, pour nous arrêter, une lieue plus loin, à Vourlia, où je vis une religieuse qui me conta, avec naïveté, qu'au commencement des troubles elle s'était réfugiée, avec deux deses compagnes, dans un monastère d'hommes, où elles avaient trouvé toutes sortes de consolations. Je quittai cette ingénue caloyra, et, après avoir passé une vallée traversée par un bel aqueduc romain, nous arrivâmes à un grand village, dont le nom m'est échappé; la pluie me décida à y passer la nuit (1).

(1) J'y fus témoin d'un plaisant spectacle. Les maisons de ces villageois n'ont qu'une seule salle, où mari, femme, enfants, voyageurs, couchent chacun dans son coin, étendu sur des nattes ou des tapis. Près du feu était le fils de la maison, grand garçon de dix-huit à vingt ans, qui,

Je descendis avant le jour, et suivis sans interruption le lit d'une petite rivière, qui se rend à Aracova et en prend le nom. Je rencontrai plusieurs troupes de prisonniers, hommes et femmes, qui allaient de Tripolitza à Mistra, sous l'escorte des Spartiates.

Après une marche pénible par des chemins difficiles, je passai le long défilé qui mène

depuis deux jours, était tourmenté de coliques. Fatigué de me tourner et retourner à cause des insectes, hôtes fidèles de ces habitations, je pris le parti de m'envelopper de mon manteau, et de venir m'asseoir près du feu.

On préparait une petite outre; j'y vis ajuster un bout de roseau. Je pensais que ces bonnes gens se disposaient à la remplir de vin pour notre provision de voyage. Quelle scène pour moi, lorsque je vois emplir l'outre d'eau chaude, le grand niais de malade se disposer, la mère présenter cet énorme roseau, presser et tordre l'outre, tandis que son fils poussait de profonds soupirs, accompagnés des plaintes les plus grotesquement douloureuses, au milieu des conseils et des encouragements de toute la famille assemblée!

à la plaine de Tripolitza et arrivai le soir dans cette ville, où je descendis chez le prince Ypsilanti.

ÉTAT DES AFFAIRES. —KIAMIL-BEY. — ÉPIDÉMIE.—DÉPART D'YPSILANTI POUR ARGOS.—ARRIVÉE DE PLUSIEURS OFFICIERS ÉTRANGERS.—TENTATIVE MALHEUREUSE CONTRE ANAPLI.

Après plus d'un mois d'absence, je trouvai les choses aussi peu avancées qu'à mon départ. On n'avait pris aucune mesure organisatrice, et la plupart des chefs influents du Péloponèse, de plus en plus opposés à Ypsilanti, soit par défiance, soit par jalousie, soit enfin qu'ils ne crussent pas reconnaître en lui les qualités nécessaires pour tenir le timon des affaires, suivaient avec constance le plan qu'ils avaient adopté; sentant qu'ils devaient soigneusement éviter de le heurter de front, ils remettaient encore au temps et à leur persévérance à lui faire perdre son influence sur des gens simples, lents à se défendre des suites d'une première impression.

Toutefois Colocotroni, moins délié ou plus

hardi, venait de lui porter une première atteinte, en se plaignant hautement de ce que le gouverneur de Tripolitza avait été nommé sans son assentiment : il s'était même emporté jusqu'à dire que, si son fils Panno n'occupait pas cette place, il s'en irait; qu'il avait de quoi vivre, et l'assurance d'être bien reçu ailleurs. On était parvenu pourtant à l'apaiser ; il avait consenti à laisser le gouverneur nommé, à condition qu'on publierait qu'il donnait son adhésion.

Des députés d'Hydra et de Spezzia étaient venus demander la prompte convocation d'une assemblée nationale, pour mettre un terme à l'anarchie toujours croissante, et ils étaient partis avec un mécontentement marqué.

Cependant la révolution s'avançait, sans plan, sans but fixe: *Mort aux Turcs* était le cri général ; chacun s'armait spontanément et portait ses coups sur l'ennemi le plus proche.

Des insurrections partielles éclataient à la fois, dans l'Acarnanie, en Étolie, au mont Olympe, à Cassandre, dans la Macédoine,

et menaçaient d'embraser toute la Romélie.

Des envoyés arrivaient de toutes parts, ne demandant que des chefs et de la poudre.

Dans l'île de Crète, les vaillants Sfakiotes avaient commencé avec huit cents fusils, en présence de vingt mille ennemis, réputés les plus braves de l'empire, et avaient trouvé dans leurs succès les moyens d'armer trois mille hommes; ils osaient déjà braver les Turcs jusque devant leurs villes de guerre.

Les habitants de l'Attique et de l'Eubée, maîtres de tout le pays, bloquaient Athènes, Négrepont et Caristo.

Ce n'était, en un mot, partout qu'enthousiasme et succès; et, je ne crains pas de le répéter, aujourd'hui qu'une si belle occasion paraît échappée, les espérances des Grecs n'étaient bornées que par l'Hellespont, si un homme digne de si grandes choses avait su réunir ces éléments épars, et en faire un ensemble redoutable. Mais où était-il?... La Grèce, en brisant ses chaînes, avait retrouvé ses guerriers, mais aucun de ces heureux génies for-

més pour maîtriser les événements et commander aux hommes.

Ypsilanti envoyait partout des chefs, mais faisait de mauvais choix. Tous ses efforts pour secourir les habitants du mont Olympe se bornèrent à l'envoi de deux canons. Mieux secondés dans leur courageuse entreprise, ils pouvaient donner la main aux insurgés du Pinde, et former une barrière avantageuse.

Dans le Péloponèse, tous les esprits étaient tournés vers Corinthe, que l'on espérait voir bientôt se rendre par l'entremise de Kiamil-Bey, pris à Tripolitza, où il s'était renfermé au commencement de la guerre, se trouvant hors de son gouvernement lorsque l'insurrection éclata. On comptait trouver dans les trésors de ce riche seigneur les moyens de former une caisse. Dans ces idées, on parlait encore, comme à Tripolitza, d'ajourner la formation d'un gouvernement provisoire à la prise de cette forteresse.

L'adroit Kiamil-Bey, tour à tour flatté et menacé, amusait ses ennemis par des pro-

messes, et se moquait intérieurement de la fausse croyance où il les entretenait qu'il chercherait à mettre entre leurs mains une forteresse si sûre, dans laquelle étaient enfermés sa femme, ses enfants, et surtout ses richesses, qui lui garantissaient de bons traitements en lui assurant l'appui de quelques chefs aveuglés par l'amour de l'or.

Ce Turc avait de l'esprit et supportait son malheur avec résignation. Il dînait souvent chez le prince; et je le voyais toujours, avec un nouveau plaisir, enjoué, presque aimable, portant des toasts au bonheur des Grecs et à leur amitié.

Sa famille avait gouverné de père en fils la Corinthie et la Sicyonie, et y avait accumulé des richesses immenses. Il avait su encore les augmenter sans trop fouler le peuple, qui, plein de reconnaissance, vantait sa bonté. Kiamil-Bey réprimait avec sévérité les injustices de ses subalternes, se contentant, pour lui-même, d'accaparer toutes les productions de la province dans les années d'abondance,

pour les vendre dans les années difficiles, au prix qu'il voulait bien déterminer. Quand l'occasion favorable de s'en défaire se faisait trop attendre, de peur qu'elles ne s'altérassent en magasin, il les échangeait à quantité égale contre celles de l'année; de cette manière, tout l'argent était entré peu à peu dans ses coffres. Les habitants, hors d'état de fournir aux dépenses de la culture, lui vendaient leurs terres à vil prix, et il était devenu propriétaire de tout son gouvernement.

Tel était le meilleur Turc de la Morée, celui dont on vante encore la douceur et la bonté.

L'épidémie qui avait fait de si grands ravages dans Tripolitza pendant le siége, augmentée encore après la prise de cette ville par le grand nombre de morts qui infectaient l'air, se répandait d'une manière effrayante chez les vainqueurs. Ces hommes imprudents, au milieu de l'ivresse de leurs succès, puisèrent le germe de la contagion dans les tapis brillants, les coussins de luxe et les somptueux habits qui ornèrent leur triomphe; ils le

portèrent au sein de leur propre famille, avec ces trophées. Bientôt tout le Péloponèse et les îles furent atteints de ce fléau plus redoutable que le fer de l'ennemi. Que de braves j'ai vus succomber au milieu d'affreuses souffrances, avant que l'on eût reconnu que des saignées abondantes pouvaient seules les arracher à la mort! Ceux qui survivaient gardaient des impressions funestes, trop heureux quand leurs têtes n'en étaient que long-temps affaiblies. Ce fut à cette époque que les Hellènes eurent la douleur de perdre, entre autres citoyens distingués, l'éloquent évêque d'Hélos, de qui la voix portait au cœur des Grecs le courage et la persuasion. Ce respectable prélat descendit dans la tombe, accompagné des regrets de toute l'armée, dont il affermissait la volonté en lui inspirant le zèle des croyances saintes et l'ardeur de la liberté, cette foi des grandes âmes.

Le prince Ypsilanti, pensant que la crainte de cette maladie était une des causes qui empêchaient la réunion qu'il souhaitait à Tripo-

litza, partit le 13 novembre pour Argos, avec les principaux capitaines et plusieurs députés des provinces. Les autres ne pouvaient tarder davantage à se rendre au vœu général.

Après deux heures de chemin, nous arrivâmes dans un endroit où la plaine commence à se resserrer entre une petite rivière et le pied de la montagne. C'est là que les Hellènes ont cueilli leur premier laurier. A Doliana, Nikitas *le Turcophage*, comme on l'a surnommé, arrêta, pendant cinq heures, avec quatre-vingt-dix Grecs, Kiaïa-Bey, qui escortait cent charges de vivres avec trois mille hommes, dont cinq cents cavaliers. Des paysans, au nombre d'environ deux cents, qui, des hauteurs voisines, avaient été spectateurs de la lutte, voyant l'affaire décidée, descendirent et vinrent se joindre à lui: « C'est à présent que vous venez, *Kératadès;* » n'importe, tombons sur eux. » Et, en disant ces mots, Nikitas, suivi de sa petite phalange, se jeta, le sabre à la main, sur l'ennemi. Dans cette mêlée, le frère de Kiaïa fut blessé

mortellement; Ali-Bey fut tué, et Kiaïa ne dut qu'à la bonté de son cheval d'échapper au carnage. Ces deux derniers, pour charger, se couvraient les yeux de la main gauche. Ce mouvement est assez singulier pour être remarqué. Il est passé en coutume chez les Turcs, qui, par une étrange combinaison de courage, détournent ainsi le regard, de peur que la mort, s'ils l'apercevaient, leur parût trop affreuse, et pour que l'humanité ne faillisse en sa présence.

Nous traversâmes une chaîne de montagnes par un des deux sentiers étroits et difficiles nommés Kaki-Skala, qui sont taillés sur les bords d'un précipice; il n'y a pas d'autre passage. Nous descendîmes ensuite dans une petite plaine cultivée, et, laissant à gauche le village d'Acladocambo, distant de cinq lieues de Tripolitza, nous gagnâmes d'autres montagnes élevées, du sommet desquelles nous aperçûmes bientôt la belle plaine d'Argos, les îles d'Hydra et de Spezzia couvertes de nuages, la ville d'Anapli et le brick anglais

qui venait de la ravitailler au moment où elle allait se rendre.

Je n'oublierai de ma vie la joie et l'enthousiasme de la population de l'Argolide, qui accourait en foule au-devant de nous. Les femmes, prosternées contre terre, faisaient de nombreux signes de croix, nous regardant comme des anges envoyés du ciel pour les sauver : les hommes armés, et rangés en haie, nous saluaient des décharges de leurs fusils et de bruyantes acclamations.

La ville d'Argos avait été brûlée dès le commencement de la guerre ; nous prîmes logement dans quelques maisons turques qui s'élevaient encore au milieu des ruines. Ypsilanti recut une lettre du colonel sicilien prince de Staraba qui lui annonçait son arrivée à Calamata avec quarante officiers de nations différentes et de tous grades. Un bâtiment fut aussitôt expédié pour les transporter à Argos.

Le colonel piémontais Tarella et le chef d'escadron français Dania se présentèrent à Ypsilanti ; ils étaient arrivés depuis quelques

jours ; mais, ayant appris sa venue prochaine, ils étaient restés, en l'attendant, au blocus d'Anapli. Le dernier lui demanda un entretien particulier, et proposa un plan d'attaque contre cette ville.

Je partis, en conséquence, pour m'assurer de sa possibilité. Après avoir tout examiné et pris les renseignements nécessaires, je revins convaincu que nous étions hors d'état, avec des troupes mal armées, peu aguerries et sans discipline, de nous emparer de vive force de cette place qui avait une bonne garnison. Le temps seul pouvait la faire tomber entre nos mains ; cependant, Dania, écoutant moins la prudence que son courage et une ardeur immodérée de se distinguer, parvint à faire adopter son projet en profitant habilement de l'élan des troupes exaltées par la prise de Tripolitza.

Il fut décidé qu'Anapli serait attaquée à la fois par terre et par mer. Les ordres furent envoyés à Hydra et à Spezzia pour construire des échelles, armer douze bâtiments,

quarante chaloupes canonnières, le tout monté de deux mille hommes.

Cependant le brick anglais débarquait ses vivres en notre présence, et nous n'avions aucun moyen de l'en empêcher. Mouillé sous les batteries turques, il insultait à la fois à l'armée qui faisait le blocus d'Anapli, et aux bâtiments qui croisaient dans le golfe ; je crus qu'il n'était pas impossible de l'en faire repentir et d'empêcher son entier déchargement.

J'avais remarqué que la garnison du petit fort qui défend l'entrée du port passait à la ville tous les matins, ne laissant que huit à dix hommes. Ceux-ci, accroupis devant la porte, se chauffaient au soleil sans paraître faire attention aux matelots du brick, qui allaient et venaient pour le transport des vivres. Je jugeai par là que nous pouvions nous rendre maîtres de ce fort, et faire partir ce bâtiment funeste. Sentant toute l'importance de ce coup de main, qui pouvait amener la chute d'Anapli, je voulus m'en charger moi-même.

Je pris deux chaloupes armées, montées de soixante hommes d'élite, et une petite embarcation de deux rameurs pour porter directement à bord du brick un officier parlant anglais. Celui-ci ne pouvait manquer d'être reçu, et devait dire: Vous êtes entourés, mais il ne vous sera pas fait de mal si vous ne poussez aucun cri; nous ne voulons qu'attendre le jour, cachés à votre bord.

La nuit était calme et obscure; nous voguâmes en silence, et entrâmes dans le port sans être aperçus. Il fallut s'arrêter alors pour écouter si tout était tranquille, et attendre le signal de la petite embarcation. Nous entendions les sentinelles parler au-dessus de nos têtes; nous distinguions le feu de leurs pipes; le danger était grand: entourés de batteries formidables, notre perte était assurée si nous n'obtenions une complète réussite. Ce moment d'attente et la fraîcheur de la nuit firent succéder de sinistres réflexions à l'ardeur que j'avais su inspirer à ma petite troupe. Un capitaine spezziote, qui commandait l'au-

tre chaloupe, s'éloigna en ramant avec bruit, malgré les vives représentations du brave capitaine Justin, et il ne me resta d'autre parti à prendre que de le suivre.

L'Anglais, craignant une nouvelle tentative, partit la nuit suivante et fut pris par nos croiseurs. Amené devant Ypsilanti, il montra par sa confusion qu'il sentait toute l'étendue de sa faute, et ne répondit que par des pleurs aux reproches sanglants qui lui furent adressés. Il nous avoua que trois autres bâtiments étaient armés par la même maison anglaise à Constantinople pour ravitailler les ports turcs bloqués.

Telle était la position des malheureux Grecs, qu'ils durent relâcher ce coupable marchand en se contentant de tirer de lui des renseignements sur l'état de la place.

Nous exercions chaque jour nos troupes; de fréquentes escarmouches les aguerrissaient; mais nous avions un grand nombre de malades; malgré de nombreuses recrues de réfugiés, faute d'argent, Baleste ne pouvait

compléter son régiment. Les mesures étaient si mal prises, que souvent le manque de vivres causait des désordres fâcheux ; et quels vivres ! nos soldats s'estimaient heureux quand il savaient une demi-livre de mauvais pain par jour.

La flottille arriva ; les échelles furent bénites en grande cérémonie, et l'attaque fut arrêtée pour le 16 décembre avant le jour.

La soirée se passa en chants et en danses. Un neveu de Bouboulina se présenta chez le prince avec plusieurs musiciens, et nous fit entendre les chants du Tyrthée thessalien, bien propres à enflammer l'ardente imagination d'un peuple toujours avide de renommée. Sa musique a je ne sais quoi d'étrange qui plaît au milieu d'hommes armés. Je demandai à l'amphitryon la cause de ce concert ; il me dit, avec une sorte de naïveté : « Nous vivons aujourd'hui, savons-nous ce que nous deviendrons » demain ; jouissons du dernier moment qui » nous reste peut-être. »

La ville d'Anapli est bâtie sur une langue

de terre, où l'on n'arrive que par une chaussée resserrée entre la mer et un rocher élevé sur lequel est située la forteresse de Palamide, dont les Ottomans ne sont parvenus à s'emparer qu'après avoir laissé 15,000 hommes au pied de ses murs. La ville elle-même est bien fortifiée, excepté du côté de la douane, où il n'y a qu'une simple muraille; mais un fort, bâti sur un rocher à l'entrée du port, défend cette partie (1).

Colocotroni devait faire une fausse attaque du côté de Palamide, tandis qu'on tenterait l'escalade auprès de la porte de la ville. Le corps qui formait le blocus depuis le commencement de la guerre, sous le commandement de Nikitas, ne voulut céder à aucun autre l'honneur de monter le premier, et

(1) C'est cependant devant cette ville que Colocotroni disait à ses soldats: Mes enfants, je jetterai mon bâton par-dessus ces hautes murailles, et vous irez l'y chercher. — J'ai été frappé de cette expression, qui rappelle celle d'un grand général, dont Colocotroni n'avait sûrement jamais entendu parler.

les troupes régulières furent désignées pour soutenir l'attaque. Nous sortîmes du camp à deux heures du matin ; l'obscurité de la nuit nous permit de nous approcher sans être aperçus des assiégés ; nous prîmes poste en silence, et les échelles furent portées en avant.

Tous les yeux étaient tournés vers le mont Saint-Elie ; un feu allumé à son sommet devait être le signal. Il parut enfin ; Colocotroni commença l'attaque, qui bientôt devint générale. Les assiégés, avertis par les mouvements qu'ils avaient remarqués depuis plusieurs jours, se tenaient sur leurs gardes, et ripostèrent vigoureusement. Les Hellènes étonnés s'arrêtèrent, et le moment fut manqué. Cependant nous entretînmes la fusillade plus d'une heure après le jour fait, afin de favoriser, par cette diversion, la flottille qui devait attaquer près de la douane : mais le calme arrêta les bâtiments qui devaient protéger le débarquement des chaloupes, et nous dûmes songer à nous retirer. Nous n'a-

vions d'autre passage que la chaussée, enfilée par sept pièces de canon de la ville et sous le feu de Palamide.

Je n'exagère pas, en comparant à la grêle tombant dans l'eau l'effet des balles qui faisaient voler la poussière à nos pieds. Au milieu d'un danger si imminent, j'ai vu des soldats s'arrêter pour charger sur leurs épaules leurs camarades blessés; plusieurs même, par principe religieux, les emporter quoiqu'ils fussent morts (1).

Les assiégés, encouragés par ce succès, firent dès ce moment des sorties plus fréquentes, et osèrent nous attaquer à leur tour. Ce malheureux résultat servit du moins

(1) Dans un conseil de guerre assemblé sous ma présidence à Tripolitza, un coupable contumace avait été condamné à mort. Changeant de nom et de conduite, il s'était attaché depuis à moi, et m'avait suivi avec le plus grand dévouement. En plusieurs occasions, j'avais remarqué sa bravoure. Dans cette affaire, il eut la tête emportée à mon côté, et ce ne fut qu'aux regrets que j'en témoignais qu'on me découvrit que c'était le même homme.

à nous convaincre de l'inutilité d'une nouvelle tentative de vive force contre Anapli, et l'on n'y laissa que les troupes nécessaires au blocus.

Alex.dre Mavrocordato.

Dessiné d'après nature par Voutier — Normand fils sc

MAVROCORDATO. — ASSEMBLÉE NATIONALE A EPIDAURE. — MYCÈNE. — SIÉGE DE CORINTHE. — CONDUITE ARTIFICIEUSE DE KIAMIL-BEY. — DISCOURS DU CAPITAINE PANOURIA. — CAPITULATION DE CORINTHE.

Mavrocordato arriva sur ces entrefaites à Argos ; après avoir mis un peu d'ordre dans l'Etolie et l'Acarnanie, il était revenu dans le Péloponèse, pour l'assemblée nationale. Ypsilanti le reçut très froidement : il pressentait en lui son émule ; c'était en effet sur lui que le parti opposé avait jeté les yeux.

Mavrocordato a reçu une éducation distinguée, et fort jeune encore a fait preuve de talents dans l'administration de la Valachie, que le vieux prince Karadja lui abandonnait entièrement. Il suivit sa fortune : un séjour de plusieurs années en Suisse, en France et en Italie avait achevé de le développer, quand l'insurrection des Grecs éclata. Il accourut aussitôt en Morée, après avoir employé tout ce qu'il possédait à acheter

des armes. Son esprit conciliant et ses manières affables lui eurent bientôt attiré l'amitié de tout le monde.

Son arrivée à Argos fut comme le signal du changement qui devait avoir lieu. La plupart des députés, ne se rendant que pour la forme aux conférences chez Ypsilanti, qui venait d'être nommé président du Sénat du Péloponèse, cessèrent d'aller à de vaines réunions où l'on ne décidait rien.

Le prince, ennuyé de l'inutilité de ses efforts, et désespérant de pouvoir établir un gouvernement, tourna toutes ses idées vers la guerre. Il partit pour Corinthe avec Kiamil-Bey, laissant le champ libre à ses adversaires. A peine fut-il parti que les réunions recommencèrent chez l'archevêque de Patras. On décida, d'un commun accord, de transporter le lieu de l'assemblée à Epidaure, afin d'être plus tranquillement qu'à Argos, où l'on était inquiété par les fréquentes sorties des Turcs d'Anapli.

Je partis alors pour le siége de Corinthe, n'espérant pas de grands résultats de cette assemblée, à cause du nombre incroyable d'intérêts opposés, qui en faisaient une véritable hydre de Lerne.

La route passe près d'une petite muraille qui sert à garantir les champs voisins d'Argos des débordements de l'Inachus et des cailloux que ses eaux charrient pendant l'hiver. Nous traversâmes le lit large et desséché de ce fleuve, et, laissant sur la droite une petite chapelle qui occupe l'emplacement d'un temple de Cérès-Mysiène, dont les débris ont servi à la construction de cette petite basilique chrétienne, nous marchâmes deux heures dans une plaine entièrement nue. Je fis faire halte au petit village de Crévati, et montai aux ruines de Mycène. Je côtoyai un ravin au fond duquel des femmes lavaient à une fontaine qui est sans doute la fontaine Eleuthérie, et j'arrivai bientôt au tombeau d'Agamemnon.

Ce monument, que le temps a rendu sou-

terrain, rappelle la simplicité gigantesque des constructions égyptiennes. Ses assises énormes avancent les unes sur les autres, à partir du tiers de sa hauteur, et une grande pierre circulaire forme la clef de cette voûte. La porte est remarquable en ce qu'elle est plus large par le haut que par le bas: on voit les traces de la grille qui la fermait. La pierre qui en forme l'architrave a vingt-deux pieds de long sur vingt de large: au-dessus est une ouverture triangulaire.

On voit, à droite en entrant, une petite porte avec un évent semblable au premier; elle mène dans un caveau taillé dans le roc: c'était le lieu de la sépulture. Un Argien, qui me servait de guide, m'assura que plusieurs marbres y avaient été trouvés et transportés à Tripolitza. Il me dit aussi que la première salle était jadis revêtue de plaques de cuivre; je trouvai en effet quelques clous qui avaient servi à les fixer. Je m'amusais, en faisant ces recherches, à lire les noms écrits sur les murs, avec une curiosité qui semble justifier la ma-

nie qu'ont la plupart des voyageurs de couvrir de leurs noms les monuments anciens : J'éprouvai un mouvement de joie en trouvant celui d'un ancien frère d'armes, et ces mots : « Mission hydrographique de la corvette du » Roi la Chevrette. » France ! m'écriai-je, France !

O mon pays ! je rencontre donc de tes titres de gloire jusque dans l'ombre des tombeaux ! las d'étonner le monde par tes exploits, tu fais servir aux progrès des sciences les loisirs de la paix ; ton flambeau bienfaisant éclairera désormais le navigateur, qui ne parcourra plus une mer tant de fois sillonnée d'une proue incertaine sans te payer le tribut de sa reconnaissance.

Je suivis, en sortant de ce monument, la crête d'une colline pour aller à la citadelle, dont j'apercevais les ruines sur un rocher séparé du mont Tricorfa par un précipice profond. Je vis là d'anciens tombeaux turcs et un autre monument funéraire semblable à celui que j'ai décrit. J'arrivai peu après à la porte

aux Lions; elle est ainsi nommée vulgairement à cause d'une grande pierre placée au-dessus du linteau; dessus sont sculptés deux lions debout, se regardant, séparés par une colonne renversée: c'était la véritable entrée de l'Acropole, qui avait, de même que toutes les forteresses antiques, une petite porte par laquelle on descendait au pied du rocher. En quelques endroits, surtout près de la porte aux Lions, les murs sont presque entièrement conservés; ils étaient d'une grande épaisseur et fort élevés, avec une double enceinte.

Il ne reste dans l'intérieur aucun vestige reconnaissable de monument; seulement quelques citernes taillées dans le roc, où les habitants du village de Crévati cachaient leurs objets les plus précieux. Je jouis quelque temps de la vue magnifique qui s'offrait à moi du côté d'Argos, et nous nous remîmes en marche. Nous entrâmes bientôt dans le défilé du Tréte, au fond duquel coule le ruisseau de Rito au milieu des myrtes et des lauriers-roses. Je ne prévoyais pas alors que dans ces

lieux sauvages les Hellènes retrouveraient la gloire des Thermopyles.

La nuit qui approchait m'empêcha d'aller à Némée, et je m'arrêtai à Saint-Bazile. Au-dessus de ce village, sur un rocher escarpé, on voit les ruines d'une forteresse, où, parmi des restaurations du moyen âge, je reconnus des vestiges d'une antiquité assez reculée pour avoir appartenu à Cléones.

Le soleil commençait à dorer le sommet de l'Acrocorinthe quand je me remis en chemin. Tout entier aux réflexions que m'inspirait la vue de ces orgueilleuses murailles, que j'espérais voir bientôt s'abaisser devant nous, je jetai à peine un regard sur des ruines et quelques colonnes qu'on trouve dans une petite plaine. Nous suivîmes deux heures un ravin où coule la petite rivière de Clègna, qui fait tourner plusieurs moulins, et nous retrouvâmes le sol crayeux de la Corinthie.

Nous fûmes salués à notre entrée dans la ville de Corinthe par l'Acropole; mais son artillerie plongeante est si peu dangereuse,

que je ne balançai pas à m'y établir. Nous étions dans les derniers jours de décembre, et, malgré toute la beauté du climat, les nuits devenaient assez fraîches pour être désagréables au bivouac.

La citadelle occupe le vaste sommet d'un rocher escarpé, au pied duquel s'étend la ville. On n'y parvient que par une rampe difficile. La porte en est défendue par un triple rang d'ouvrages élevés par les Vénitiens et garnis d'une nombreuse artillerie.

Dans toutes les autres parties, croyant pouvoir compter sur les défenses naturelles, ils n'ont construit qu'une simple chemise. L'accès en est, à la vérité, difficile; mais une si grande enceinte exige une garnison nombreuse, et les Turcs n'avaient pas six cents combattants.

On fit venir d'Hydra deux canons de douze, qui furent établis sur une montagne appelée Pentescouphi, aussi élevée que la forteresse, et d'où, avec plus de moyens, nous eussions pu la battre avec avantage. Ils interdirent toute sortie aux assiégés, qui venaient encore cou-

per du bois et ramasser des herbes, et les inquiétèrent jusque dans leurs maisons, situées en amphithéâtre du côté de la porte.

Kiamil-Bey, fidèle à son plan, quoique sur les lieux, avait encore l'adresse d'éluder les sommations qui lui étaient faites chaque jour de tenir sa parole. Colocotroni, impatienté, trancha enfin toute difficulté par des menaces terribles, et le contraignit de lui donner sur-le-champ une lettre pour sa mère et sa femme; enfermées dans la forteresse; elles y avaient toute autorité, et les pourparlers commencèrent aussitôt. Mais Kiamil-Bey avait prévu qu'il serait forcé d'en venir là, et avait trouvé le moyen de leur faire parvenir un de ses gens pour les prévenir de ce qu'elles devaient faire pour seconder ses desseins; les choses n'en étaient pas plus avancées. Il avait même choisi pour cette mission un artilleur habile qui nous fit du mal.

Jusque là les canonniers ignorants avaient fait beaucoup de bruit sans nous inquiéter; nous nous aperçûmes avec surprise du chan-

gement. Ypsilanti fut obligé de changer de logement, parceque les bombes étaient toutes dirigées sur sa maison avec la plus grande justesse ; une d'elles avait défoncé le toit d'un corps de logis attenant à celui qu'il occupait, plusieurs étaient tombées dans le jardin.

J'eus lieu de remarquer combien les Grecs s'aguerrissaient; eux qui, peu de mois auparavant, se jetaient à terre au bruit du canon, semblaient alors ne plus s'en occuper, et remplissaient les marchés vers lesquels les assiégés dirigeaient principalement leurs coups. Si quelques soldats étaient tués, leurs camarades assistaient religieusement aux honneurs funèbres qui leur étaient rendus sur le lieu même, et continuaient tranquillement à vaquer à leurs affaires.

Des envoyés de l'île de Crète pressaient depuis long-temps le brave Baleste de venir diriger leurs opérations; il céda enfin à ces sollicitations, et remit au colonel Tarella le commandement du régiment qu'il formait (1).

(1) Véritable type de la bravoure chevaleresque, de la

Le 1er janvier 1822, on amena devant le prince un derviche qui était sorti de la forteresse pendant la nuit; il dit qu'il y avait été

loyauté, et des qualités brillantes qui distinguent l'officier français, Baleste, de Marseille, est le militaire le plus distingué qui soit venu offrir son bras à la Grèce.

Après avoir servi avec honneur sa patrie, il s'était retiré, à la paix, à la Canée (Crète), pour aider, dans ses travaux, son père, négociant respectable. Un séjour de six ans l'avait familiarisé avec la langue du pays, lorsque l'insurrection éclata dans le Péloponèse; il avait trop souvent gémi sur le sort des Grecs pour ne pas voler où son ardente philanthropie l'appelait.

Le premier il instruisit les Hellènes à la tactique européenne; autant admiré que chéri de ses soldats, partout il les conduisit à la victoire, et sut sans effort, par son seul exemple, amener ces guerriers encore novices à braver les plus grands dangers.

Appelé, au mois de janvier 1822, à prendre la direction des affaires dans l'île de Crète, son arrivée fut marquée par des succès; bientôt les Turcs, battus en plusieurs rencontres, furent forcés d'abandonner aux Hellènes une grande partie des récoltes d'huile, qui leur donnèrent les moyens de fournir aux dépenses de la guerre, et Baleste entreprit de bloquer les deux places de Candie et de la

contraint par la faim, mais il ne paraissait pas en avoir souffert. On le visita soigneusement sans rien trouver sur lui de suspect. Le soir un petit nègre fut pris; il avoua que le derviche avait des lettres dans la semelle de ses babouches. A cet avis tardif, on s'aperçut qu'il portait une vieille chaussure grecque, qu'il avait sans doute troquée pour la sienne avec quelque paysan dévoué; néanmoins, pour tirer de lui des renseignements utiles, on le menaça: il garda le silence; on le bâtonna : il ne paraissait pas ému; on leva

Canée, et d'attaquer Rhétimos. Une lettre de lui m'apprit ses succès; il m'écrivait de la tente d'un pacha, dont il avait emporté les positions, après lui avoir fait éprouver des pertes considérables. Le lendemain, il devait avoir une affaire décisive.... Le lendemain, il n'existait plus. Sur le point de tomber entre les mains d'ennemis féroces, il se cassa la tête.

Ainsi je perdis mon frère d'armes, mon ami; ainsi j'ai vu tomber autour de moi mes braves compagnons, et n'ai pas même la faible consolation de leur rendre un dernier hommage digne d'une conduite héroïque.

le sabre sur sa tête, et il ne répondit aux demandes qu'on lui réitérait que ces mots : « Je suis martyr. » Ce fanatique lassa enfin la patience, et on cessa de le maltraiter. Il demanda alors une pipe, et, s'accroupissant au lieu même, il se mit à fumer avec calme.

Le nègre nous avait aussi appris que les vivres devenaient rares dans la forteresse, et que les Albanais commençaient à murmurer; des propositions d'accommodements leur furent faites; ils ne tardèrent pas à y prêter l'oreille. Excellents soldats, mais faisant de la guerre un métier, on ne peut compter sur eux dans les revers, et ils sont toujours prêts à prodiguer leur sang pour le parti qui les paie le plus cher. Leurs chefs descendirent de la forteresse, et nous entrâmes en conférence; nous étions disposés à leur accorder des conditions avantageuses, certains que leur sortie nous rendrait maîtres de la place, mais ces négociations étaient traversées par Kiamil-Bey et par sa mère.

Cependant les circonstances devenaient

pressantes : la presqu'île de Cassandre avait succombé ; l'ennemi, par de nombreux rassemblements à Larisse, menaçait la Livadie et l'Attique ; des envoyés de ces provinces accouraient pour demander des secours, et les Péloponésiens paraissaient peu disposés à sortir de leur territoire, malgré les efforts d'Ypsilanti, qui voulait marcher à leur tête.

Le capitaine Panouria, de Salona (1), arriva sur ces entrefaites à Corinthe. Ce vieux soldat qui, depuis tant d'années, défendait sa

(1) Laboureur, jusqu'à l'âge de trente-cinq ans il avait souffert la tyrannie. Sa femme, enlevée et déshonorée, le porte au désespoir ; il se jette dans la montagne avec trois de ses parents, réunit quelques mécontents, délivre sa femme, et lave son affront dans le sang du ravisseur, aga d'un village qu'il livre aux flammes.

Cette expédition range bientôt sous ses ordres une troupe nombreuse d'Armatolis.

Au commencement de la guerre il bloquait Salona, et proposait aux Turcs, qui manquaient de vivres, de se soumettre. « A condition que nous sortirons avec nos armes, répondent ceux-ci. — Eh ! infidèles, dit le capitaine ; c'est pour ces misérables ferrailles que je me bats. »

liberté sur les sommets du Parnasse, se présenta à l'assemblée des chefs avec toute la fierté et la rudesse des montagnards, et leur reprochant vivement la lenteur et l'indifférence qu'ils montraient en cette occasion: « Que faites-vous, s'écria-t-il, vous que je vois » parés des dépouilles des Turcs, et qui imitez » lâchement vos maîtres? Ces beaux schalls, » ces armes d'or, ces vêtements brillants, » conviennent-ils au deuil de notre patrie? » reprenez vos habits de laine grossière, votre » fer, et volez au secours de vos frères. Le » péril lointain vous aveugle maintenant, » mais si vous restez plus long-temps dans ce » honteux repos, vous serez accablés à votre » tour..... Si vous restez insensibles à l'appel » que nous vous faisons, si vous ne venez pas » nous aider au milieu du danger, nous péri- » rons tous, mais nous périrons en hommes » libres, en combattant; et le sang de nos » femmes, et celui de nos enfants, que nous » sauverons, par leur mort, de la rage des bar » bares, retombera sur vos têtes. »

Tandis qu'il réchauffait leur patriotisme engourdi par le succès, il rendait un autre service non moins important. Par ses liaisons avec les chefs albanais de l'Acrocorinthe, ils les décida à capituler; ils sortirent le 22 janvier, au nombre de cent soixante-seize, emportant leurs armes et mille piastres chacun. Ils furent dirigés de suite sur le Léché, où des barques les attendaient pour les transporter dans leur pays.

Les Turcs, instruits par l'exemple de Tripolitza, demandèrent alors à traiter de leur capitulation, et furent obligés de passer par les conditions qu'on voulut leur imposer. Le 26, leurs chefs allèrent recevoir à la porte les capitaines grecs qui venaient prendre possession de la forteresse, et dirent, en jetant leurs armes à leurs pieds : « Nous » vous rendons ces armes que nous sommes » indignes de porter. » Je conserve scrupuleusement les paroles de ces vaincus comme j'ai rapporté avec fidélité celles de l'éloquent montagnard de Salona. Si on les compare,

on voit d'un côté l'expression lâche de l'esclave qui implore le maître que lui a fait la victoire ; là, l'énergie d'un cœur pur que n'a corrompu ni la mollesse des harems, ni le luxe des villes.

L'oraison de Panouria est un modèle de cette éloquence inspirée qui réveille dans le cœur tous les sentiments qu'un instant de faiblesse a pu faire oublier ; la formule de reddition des chefs turcs est révoltante.

Malheureusement un si beau triomphe ne fut pas sans tache ; le désordre causé par l'état fâcheux des affaires avait empêché de prendre des mesures pour faire venir d'autres bâtiments destinés à transporter les prisonniers en Asie. Ypsilanti employa en vain son autorité pour empêcher qu'ils ne se trouvassent au milieu d'ennemis irrités ; il ne laissa d'abord entrer dans la forteresse que peu de troupes d'élite, mais il fallut enfin l'occuper et les bâtiments n'étaient pas encore arrivés. Ce retard fournit à la haine l'occasion d'exercer des vengeances particulières,

et bientôt la populace, qui ne connaît plus de frein quand elle est livrée à son impulsion, se porta à des excès honteux. Tous les prisonniers furent dépouillés ; la plupart des femmes furent enlevées et déjà transportées dans les villages éloignés avant qu'on pût arrêter ces désordres.

Le prince Ypsilanti, qui voyait son nom compromis dans cette capitulation, éprouva un vif chagrin et tomba dangereusement malade.

DESCRIPTION DE CORINTHE. — ORGANISATION D'UN GOUVERNEMENT. — FORMATION DU CORPS DES PHILHELLÈNES. — EXPÉDITION POUR SECOURIR LES SULIOTES.

Qu'il me soit permis d'interrompre encore mon récit pour parler de Corinthe, assez peu connue des voyageurs, qui, au temps des Turcs, ne pouvaient jeter qu'à la hâte un coup d'œil sur ses campagnes désolées.

Que de fois, abandonné à mes seuls souvenirs, errant sans guide au milieu de ces ruines célèbres, ai-je regretté de n'avoir pas pour compagnon de mes courses un de ces hommes dont l'érudition sait lire à travers la poussière des âges! Le bruit des armes les éloigne de cette terre classique quand il ferait leur sécurité. Que de précieuses découvertes attendent les premiers qui mépriseront des dangers apparents! ils trouveront partout asile, protection, et seront fêtés à la table des Hellènes comme les anciens amis de la famille. Revenus bientôt de fatales préven-

tions, ils apprendront à les estimer, et auront la double satisfaction de retrouver au milieu de leurs débris, et la nation et ses monuments de gloire.

Quel beau jour que celui où nous fîmes flotter l'étendard de la liberté sur l'Acrocorinthe ! Le ciel pur de cet heureux climat s'était revêtu d'un plus bel azur; le soleil peignait de couleurs plus brillantes l'Hélicon, le Parnasse, le Cythéron et les sommets de l'Attique, dont la pompe ajoutait encore à ce spectacle. Du haut des remparts, je ne pouvais me lasser de contempler la vue magnifique qui se déployait autour de moi; j'éprouvais à la fois tout le charme des souvenirs et de l'espérance en voyant, parmi les colonnes qui s'élevaient encore au-dessus des ruines de Corinthe antique et moderne, une population entière, armée pour sa délivrance, exprimant son allégresse par des chants tour à tour patriotiques et religieux.

Une description détaillée de la forteresse

de Corinthe ne sera pas sans intérêt. Après avoir passé les premiers ouvrages des Vénitiens, on continue à monter rapidement pour arriver à une troisième porte entre deux grosses tours ; c'est celle de l'antique acropole, dont les murs pélasgiques servent de fondement à la nouvelle enceinte, qui est crénelée, et flanquée de quelques tours. Deux petits forts intérieurs complètent sa défense, et empêcheraient de s'y maintenir si l'on parvenait à la forcer.

On aperçoit, en entrant, une mosquée bâtie sur l'emplacement d'un temple de Vénus armée, dont les colonnes sont employées dans sa construction : de quelque côté qu'on tourne les regards sur les maisons qui, comme je l'ai dit, sont réunies en cet endroit, on aperçoit des fragments de chapiteaux, de colonnes et d'ornements de toute espèce, en marbre blanc, mais généralement d'un goût médiocre ; les plus beaux restes ont été transportés dans la ville pour le sérail de Kiamil-Bey. Continuant à monter, on laisse à droite un marbre

avec une inscription qui rappelle les vainqueurs aux jeux isthmiques, et on arrive près d'une mosquée, où beaucoup de débris de marbre amoncelés sur un plateau qui était soutenu par des voûtes marquent la place du temple du Soleil. On trouve à chaque pas des puits antiques, d'une eau excellente. Je ne m'amusai pas à compter s'il y en avait en effet 365, comme on me l'assurait.

En marchant dans la même direction, on arrive à une esplanade située dans le sud-est, et l'on voit la source du Dragon.

Si la fameuse fontaine Pirène, dépouillée de ses ornements, ne répond pas à l'idée qu'on s'en était faite, elle passe tout ce qu'il est possible de s'imaginer pour la bonté et l'abondance de ses eaux. Les plus grandes ardeurs de l'été ne diminuent ni leur fraîcheur ni leur quantité; elle alimente tous les puits de la forteresse, et se déverse ensuite dans la ville par de nombreux canaux souterrains. Tel est en somme ce qu'il y a de plus remarquable dans ce lieu, où la curiosité, piquée par les

obstacles, se plaisait à supposer tant de vestiges intéressants.

On voit, en sortant, à peu de distance de la dernière porte, une petite élévation sur laquelle était le temple de Vénus Mélanie, et à côté les restes du bois Cranaé, que nous avons sauvés de la hache des assiégés, en établissant les deux canons dont j'ai parlé. On descend ensuite pendant une demi-heure pour arriver à la ville.

Sans me perdre dans de vains détails sur les fragments de marbre qui couvrent partout le sol, ou soutiennent les mosquées et quelques maisons, je vais, ainsi que je l'ai fait pour la forteresse, parler des principaux restes. Les yeux sont d'abord attirés par les sept colonnes doriques du temple du Soleil; on peut juger de leur grande antiquité par leur peu de hauteur, qui les rend lourdes, et par la nature de la pierre commune dont elles sont faites. Elles sont d'une seule pièce, et revêtues de stuc. Il existe encore une partie de la Cella, et quelques recherches feraient connaître ce

temple. A peu de distance sont deux salles taillées dans le rocher. Un peu plus bas il y a une petite chapelle bâtie de pierres antiques, provenantes du temple de Vénus. Marchant ensuite à l'ouest, près des dernières maisons on trouve les restes de l'immense temple de Minerve Chalinitis; ses colonnes de pierre commune avaient six pieds de diamètre. Tout près et dans le même alignement sont les bases de trois colonnes d'un diamètre moindre. Continuant dans la même direction, et laissant à droite une redoute vénitienne, on descend à la fontaine Glaucé; si l'on revient vers l'isthme, en suivant le pied de l'escarpement du plateau, on trouve un grand nombre de conduits taillés dans le rocher, une grande voûte et beaucoup de salles funéraires d'une construction particulière: on y descendait par des puits.

On arrive à la charmante fontaine Lerne, qui coule dans une grotte tapissée de mousse; de là un escalier mène au sérail de Kiamil-Bey. Dans le commencement de la guerre il

a été incendié. Des marbres brisés, quelques restes de fresques et de dorures sur des débris épars, ne rappellent sa splendeur première que pour mieux faire sentir la désolation qui lui a succédé. Ses jolies fontaines, ses bassins, ses jets d'eau, sont taris; ses jardins d'orangers, de citronniers, de rosiers, sont brûlés; toutes ces belles colonnes, ces chapiteaux élégants qui avaient survécu à tant de siècles, échappé à tant de ravages, sont détruits.

Prenant de là le chemin de Cenchrée, à peu de distance d'une dervicherie, on remarque un bassin elliptique entouré de gradins. On l'a pris pour le Stade, mais il n'a pu être destiné qu'aux assemblées du peuple, soit pour délibérer des affaires de l'état, soit pour assister aux combats de musique, ou à ceux des athlètes (1).

(1) Je me promenais souvent de ce côté pour échapper aux spectacles de vengeance que m'offrait trop souvent Corinthe. Un vieillard, qui gardait son troupeau près du théâtre, me demanda quand Békir-Aga sortirait de la forteresse.» Pourquoi? lui dis-je avec un triste pressentiment.

On descend ensuite un ravin, où l'on aperçoit les restes de la muraille de Corinthe, et, après avoir passé la petite rivière d'Hexamilia, on se trouve au lieu où Alexandre visita le tonneau de Diogène. Au milieu d'une grande quantité de débris de poteries et de marbres, seuls indices de ce faubourg populeux, s'élèvent deux tombeaux: l'un était de maçonnerie réticulaire, avec des portes obstruées; la face qui regardait le nord formait un escalier qui menait à un autel placé à la partie supérieure, terminée en terrasse. Ces

— Pour l'attendre au passage, dit le pâtre. — Malheureux! — Ah! mon frère, me dit-il, vous êtes heureux de ne pas connaître les Turcs; il faut purger la terre de cette *souillure*. Ils offensent Dieu et la nature. Ce Békir-Aga demanda un jour à mon fils du lait pour se désaltérer; ce n'était pas de soif qu'il brûlait, c'était de luxure. Mon fils était beau, pour son malheur; il résiste; Békir saisit son jatagan, et ses vêtements sont déchirés.... Le malheureux enfant, exaspéré, lui jette une pierre. Békir le tue. Tout cela ici, sous mes yeux, au milieu de mes brebis.» Le vieillard gratta alors la terre du bout de son bâton, et me dit: « Voilà ses ossements. »

monuments sépulcraux étaient entourés d'enceintes dont il reste des vestiges.

L'opulente et malheureuse Corinthe, malgré le sac des Romains et des barbares, les nombreuses recherches des Vénitiens, et les fouilles ébauchées dans ces temps modernes, serait encore une mine inépuisable d'antiquités précieuses.

Dans le temps que cette place importante tombait entre nos mains, l'assemblée nationale terminait ses travaux à Epidaure, décrétait l'organisation d'un gouvernement provisoire ; et une colonne élevée en grande pompe était destinée à perpétuer cet heureux événement (1).

Le pouvoir était conféré à deux assemblées : l'une législative, composée des députés de toutes les provinces; l'autre exécutive, de quatre membres et un président. Cette dernière avait les principales attributions, et rien ne pouvait être fait sans son assentiment.

(1) Voyez à la fin, pièce I.

On a reproché avec raison plusieurs défauts à cette constitution (1); mais je crois qu'on pourrait dire d'elle, comme Solon des lois des Athéniens : elle était loin d'être la meilleure, mais c'était celle qui convenait le mieux à l'état présent des Grecs.

Corinthe, qui semblait veiller à la fois sur les deux mers et toute la Grèce, fut choisie pour siége du gouvernement. Il se formait sous les plus heureux auspices; les espérances et les vœux de la nation l'accompagnaient, et la prise de l'Acrocorinthe lui donnait les moyens de fournir de suite aux premiers besoins. Il eut dès lors une preuve de la confiance publique dans la conduite d'une partie des troupes qui avaient fait le blocus. Elles refusèrent leur part du butin en disant : « Nous perdrions un temps précieux à le par- » tager entre nous, marchons à l'ennemi ; » vous nous dédommagerez dans des temps » plus heureux. »

Cependant le prince Ypsilanti ne dissimu-

(1) Voyez à la fin, pièce II.

lait pas son mécontentement de se voir nommé président du corps législatif ; la présidence du pouvoir exécutif lui semblait acquise. Il hâta son départ pour Zeitouni, semblant, par là, refuser son adhésion. Sa conduite était facile à comprendre ; cependant on le vit avec plaisir s'éloigner, quoiqu'il commençât à témoigner son opposition au gouvernement, n'employant même pas dans ses relations le titre qui lui avait été conféré. Il avait remplacé celui de chargé des pleins pouvoirs de son frère Alexandre, par la qualification simple de patriote.

Mavrocordato, président du pouvoir exécutif, arriva d'Hydra, où il avait eu besoin de toute son habileté et de son esprit conciliateur pour mettre un terme aux dissensions qui n'y avaient pas cessé jusqu'alors. Il était parvenu à faire partir trente bâtiments d'Hydra, vingt de Spezzia et dix d'Ipsara, pour observer la flotte turque qui allait sortir des Dardanelles.

On commença dès lors à sentir tous les avan-

tages du nouvel ordre établi, et les opérations prirent de l'ensemble.

Jusqu'alors le premier qui voulait lever une troupe plantait devant sa maison un drapeau, et le nombre de soldats qui s'enrôlaient sous ses ordres ne dépendait que du degré de confiance qu'ils avaient dans son habileté, dans son courage ou dans sa fortune; qu'il eût cinq hommes ou qu'il en eût cinq mille, il prenait le titre de capitaine et allait faire la guerre où bon lui semblait, ne recevant plus d'ordre de personne. L'ennemi menaçait-il un point, tous les capitaines le plus à portée y couraient, le harcelaient séparément, ou se réunissaient pour convenir d'un plan d'attaque. Si quelque opiniâtre ne voulait pas se rendre à l'avis commun, il partait avec son monde et allait ailleurs.

Un inconvénient bien plus grave existait encore : un capitaine gardait un défilé, un poste important, où il pouvait être attaqué à chaque instant; s'il venait à donner un mécontentement à ses soldats soit par ses manières,

soit par le défaut de vivres ou le manque de chaussures, ils le quittaient pour servir sous un autre drapeau.

Vouloir passer brusquement de cet état à une organisation militaire modelée sur celle des armées européennes, c'eût été s'égarer en de vains systèmes opposés au genre de guerre qui nous convenait; on se contenta pour le moment de former des corps de mille hommes, de cinq cents, de cent, de cinquante, de vingt-cinq, de dix et de cinq, dont le commandement fût donné aux capitaines, suivant leur mérite, leur influence ou le nombre actuel de leurs soldats. De cette manière, ces petites troupes pouvaient toujours agir séparément; et lorsqu'elles se réunissaient, la hiérarchie se trouvait naturellement formée.

Un grand nombre d'officiers de toutes nations étaient arrivés, mais le défaut de connaissance de la langue les rendait de peu d'utilité, à l'exception de ceux qui provenaient du génie ou de l'artillerie.

On en employa néanmoins quelques uns

pour compléter le cadre du premier régiment de ligne, et tous les autres furent réunis en un corps qui prit le nom de bataillon des Philhellènes. Un traitement leur fut assuré d'après leurs grades bien constatés ; il devait être acquitté un tiers en espèces, les deux autres en bons payables sous deux ans, ou en un nombre déterminé d'arpents de terre (1).

Ce corps était une pépinière d'où l'on comptait tirer tous les cadres des nouveaux régiments que l'on devait former à mesure que l'on aurait les moyens de subvenir à de plus grandes dépenses ; on avait composé aussi le noyau d'un corps d'artillerie.

Le général wurtembergeois Normann prit le commandement de ces troupes régulières ; il avait trouvé dès son arrivée l'occasion de se signaler : voici en quelle circonstance. Il venait de débarquer à Navarins avec trente-six officiers, lorsque l'escadre turque qui avait ravitaillé Coron et Modon parut de-

(1) Voyez à la fin, pièce III.

vant cette place, et fit des démonstrations hostiles ; mais elles n'avaient pas eu de suite par la bonne contenance de la petite troupe qui y était enfermée.

Le gouvernement s'occupa aussi de l'organisation civile (1), mais avec moins de succès ; il était entravé à chaque pas par les petites administrations locales qui s'étaient formées dans chaque ville, dans chaque canton. Toutes voulaient, à la vérité, le bien de l'état ; mais elles cherchaient à s'en rejeter les charges les unes aux autres ; et, jusqu'à ce qu'on pût les détruire, il fallut renoncer à établir un impôt régulier ; on fit face aux dépenses au moyen de bons nationaux que l'on faisait acquitter de gré ou de force par ceux en qui l'on reconnaissait des moyens suffisants.

Ainsi, tant bien que mal, la machine commençait à aller, et il en était temps.

Le rebelle Ali venait de succomber, et son vainqueur Curchid pouvait enfin employer contre nous ses troupes si long-temps para-

(1) Voyez à la fin, pièce IV.

lysées. Les trésors du satrape lui avaient servi à faire déclarer un grand nombre d'Albanais, qui jusque là étaient demeurés spectateurs indifférents de la lutte engagée sous leurs yeux.

Les braves Suliotes, seule barrière qui arrêtât leur débordement, étaient étroitement bloqués dans leurs rochers ; ils ne craignaient pas d'être vaincus, mais le manque de vivres leur rendait des secours nécessaires. Quoiqu'ils fussent peu nombreux, leur sort était d'une grande influence sur la destinée de la Grèce. On sentait que, s'ils succombaient, les Albanais, ne craignant plus de laisser derrière eux cette peuplade redoutable qui menaçait leurs propres foyers, se lèveraient en masse, et, inondant toute l'Acarnanie et l'Étolie, passeraient à Patras.

Qui ne connaît les Suliotes, leurs exploits, leur constance et leurs malheurs ?

Je dirai la réponse de Dimos-Zervas aux offres de la corruption : « Visir, la somme » que tu me proposes est si forte que je ne sau-

» rais la compter, mais je ne te donnerais pas » en retour une seule pierre de mon pays. »

Écrasés à la longue plutôt que vaincus par le tyran de l'Épire, ils s'étaient vus contraints d'abandonner leur patrie. Après avoir passé successivement au service des puissances qui occupèrent les îles Ioniennes, ainsi que du royaume de Naples, à la première nouvelle de l'orage qui se formait contre Ali-Pacha, ils accoururent dans l'espoir de racheter la patrie au prix de leur sang. Le jeune Marcos Bozzaris, à leur tête, acquit, dans une suite continuelle de combats, l'expérience qui en a fait le capitaine le plus solide et le plus habile de la Grèce. Compagnons d'efforts et de dangers, j'ai eu mille occasions de juger ses rares qualités, et ne crains pas d'avancer qu'il ne lui manque qu'un plus grand théâtre pour en faire un général distingué (1).

(1) Les événements qui ont suivi ceux que je raconte ici ont prouvé la vérité de ma prédiction. Des exploits éclatants et de belles combinaisons ont signalé la carrière

La taille des Suliotes est moyenne ; ils sont maigres et nerveux, ont la jambe sèche, la cheville du pied forte, et le genou petit; ils sont excellents marcheurs.

Ils regardent la bravoure comme un don si naturel, qu'ils ne font pas de différence entre abattre son ennemi sans danger dans une embuscade, ou en triompher corps à corps. Entre les qualités du guerrier, la persévérance et la ruse sont celles dont ils font le plus de cas.

qu'a parcourue Bozzaris depuis que la campagne s'est rouverte. Au moment où j'imprime ces pages, Bozzaris succombe au milieu de sa gloire, et emporte les regrets de la Grèce entière. Le souvenir de ce brave sera toujours cher au cœur des Hellènes; ce ne sera pas par d'impuissantes larmes que ses frères d'armes honoreront sa mémoire : ils ont fait serment sur sa tombe d'imiter son exemple, de mourir ou d'être affranchis. Pour des chrétiens, pour des hommes qui ont le sentiment de la liberté, le serment est chose sacrée; les Grecs tiendront parole.

Missolongi, nouvelles Thermopyles, un jour tu te glorifieras de posséder les mânes du héros suliote, du général Normann, et du Spartiate Kiriakouli.

Un homme ne leur paraît pas propre à la guerre s'il n'est infatigable à la marche, s'il ne peut se contenter de la plus mince nourriture, supporter la faim et la soif, et s'il n'a l'œil très perçant et propre à distinguer les objets dans l'obscurité.

Ils ont accordé certaines prérogatives aux femmes qui ont donné des marques de courage. Lorsqu'elles viennent puiser de l'eau, les autres doivent leur faire place, et aucune ne pourrait mener avant elles son bétail à l'abreuvoir.

Celle au contraire dont le mari viendrait à témoigner quelque faiblesse serait accablée d'injures et obligée de se tenir à l'écart.

La belle Chaïdo, se jetant dans la mêlée, ne rappelle-t-elle pas les temps antiques? Son pied était ferme, ses coups toujours sûrs; elle portait aux doigts trois anneaux enlevés à des Turcs qui avaient succombé sous son bras. Son époux vainqueur tombe à ses côtés. Sa chute apporte un mouvement d'hésitation chez les compagnons qui l'entourent : Chaïdo,

toujours elle-même, fait un signe imposant aux Palicaris, jette son tablier sur le corps du guerrier, s'élance en avant, et la victoire est achevée. Le sang du dernier musulman est offert en holocauste aux mânes du brave.

Une expédition fut envoyée par mer pour faire diversion sur les côtes de l'Albanie ; mais, trop faible, elle ne put que dégager momentanément les Suliotes, et leur donner la facilité de ramasser des provisions pour prolonger leur résistance. Après des prodiges de valeur, obligés de céder au nombre, les Spartiates qui la composaient se rembarquèrent, emportant le corps de leur chef Kiriakouli, frère de Mavromichale. Celui-ci avait aussi perdu peu auparavant son fils Élie, aimable jeune homme de la plus grande espérance, qui, ayant échoué dans une tentative sur Caristo en Eubée, honteux de fuir, quoique devant un ennemi bien supérieur en nombre, s'était enfermé dans un moulin ; après avoir vu succomber presque tous les siens, et manquant de munitions, il était

sorti, le sabre à la main, pour se faire jour au travers de la foule des ennemis, ou trouver une mort glorieuse.

Nous étions à la fois menacés par des forces très supérieures sur tous les points, depuis Arta et Prévèsa jusqu'à Zeitouni; l'ennemi avait remporté plusieurs avantages sur les habitants du mont Olympe, et nous apprenions qu'on armait à Constantinople une flotte considérable, à laquelle devaient se joindre les forces maritimes des états barbaresques et du pacha d'Égypte. Rien ne peindra mieux l'état déplorable où nous nous trouvions que la proclamation répandue par ordre du gouvernement dans toutes les parties de la Grèce. Je vais la rapporter en entier:

« Hellènes, vous avez pris les armes pour » purger le sol de vos pères de la présence » impure des féroces musulmans; pour vous » arracher à la misère dont ces monstres dé- » vorateurs vous accablaient; pour vous sous- » traire aux vexations et aux infamies sans » nombre dont vous étiez l'objet; pour cul-

» tiver librement la sainte religion de Jésus-
» Christ ; pour vivre sous l'égide des lois et
» vous ranger parmi les nations, en vous ar-
» rachant au joug odieux de tyrans barbares,
» sanguinaires et impies, qui vous traitaient
» comme des bêtes de somme.

» Jamais le soleil n'éclaira une guerre plus
» juste que la nôtre ; aussi demeurâtes-vous
» victorieux dans presque tous les combats,
» et vous auriez déjà acquis votre liberté, si
» votre sainte ardeur ne s'était refroidie dans
» les succès. Vous avez donné à votre en-
» nemi le temps de se préparer à de plus
» grands efforts ; et, nous vous le déclarons,
» un grand danger vous menace. L'heure est
» venue de montrer au monde si vous êtes
» dignes de la liberté, ou nés pour mourir
» esclaves.

» Hellènes, la vie et la mort sont des cir-
» constances communes aux hommes et aux
» animaux les plus vils ; mais une vie hono-
» rable ou une mort glorieuse n'appartiennent
» qu'à l'homme libre. Montrez que vous êtes

» issus de ces antiques Hellènes qui ne con-
» naissaient nul bien préférable à la liberté ;
» c'est en combattant pour elle qu'ils ont
» vaincu toutes les forces de l'Asie. Vous avez
» encore des exemples vivants à imiter ; vos
» prélats, vos sénateurs, vos primats, voyant
» le grand danger de la patrie, vont marcher
» à votre tête. Ce n'est pas pour une nation
» étrangère que nous combattons : nous com-
» battons pour nous-mêmes, pour notre vie,
» notre honneur, notre religion ; courons
» tous aux armes, et supportons encore quel-
» ques mois de maux et de souffrances pour
» reconquérir et consolider à jamais notre
» indépendance.

» Que les villes et les villages demeurent
» déserts, que les plaines et les montagnes
» offrent partout l'aspect d'un camp !

» Péloponésiens, c'est vous qui fîtes flot-
» ter les premiers l'étendard de la liberté, c'est
» vous qui répandîtes les premiers le sang des
» barbares, c'est à vous qu'il appartient de
» combattre au premier rang et d'être les

» remparts de la Grèce. Point de repos » à vos bras redoutables, jusqu'à ce que » le tigre ait succombé. Spartiates! ne bor- » nez pas votre liberté à vos âpres rochers, » à vos humbles cabanes, quand vous pou- » vez descendre dans les villes et dans les » fertiles plaines. Braves Suliotes, vous à qui » la Grèce a confié, depuis tant d'années, le » dépôt sacré de sa liberté, ne laissez pas » ébranler votre constance : vos concitoyens » et les Européens philhellènes volent à » votre délivrance. Et vous aussi, habitants » de l'Attique et de la Livadie, prenez cou- » rage, vous allez recevoir des secours.

» Hellènes, n'ayez plus qu'une même âme, » que toute passion cesse, qu'aucun intérêt » particulier n'occupe votre esprit : votre » seul intérêt véritable est de vaincre ; votre » seule passion juste et salutaire est la haine » de vos oppresseurs.

» Marins, que sont devenues cette noble » ardeur et cette bravoure qui vous ont dis- » tingués dès le commencement de la guerre?

» Votre enthousiasme serait-il refroidi? at-
» tendez-vous que les îles soient anéanties,
» pour montrer une valeur trop tardive? C'est
» maintenant qu'il faut prouver que vous re-
» connaissez les avantages attachés à une
» existence nationale; montrez que vous êtes
» patriotes et bons chrétiens.

» Craignez-vous les vaisseaux turcs? Ils ne
» sont pas montés par des Hydriotes, des
» Spezziotes, des Ipsariotes, mais par des
» Juifs, des Arméniens, des Asiatiques. Vous
» avez anéanti l'un des plus redoutables; ceux
» d'aujourd'hui seront-ils de pierre ou de fer?
» Faites voir que ce ne sont pas ces gros vais-
» seaux qui remportent les victoires, mais la
» valeur des Hydriotes et des Ipsariotes.

» Hellènes, le temps presse, tout est perdu
» si vous vous laissez aller à la négligence;
» armez-vous, embrassez-vous, et jurez de
» détruire votre ennemi, ou de mourir pour
» la religion et la patrie. »

Telle était notre situation, quand le gou-
vernement tourna ses regards du côté de

l'Attique. On avait fait jusqu'alors très peu pour sa conquête ; on y pensa sérieusement enfin, et je fus désigné pour commander l'expédition qui devait achever sa soumission. Je sentis tout ce que ce choix avait de flatteur pour moi ; mais, plus j'en trouvais l'honneur éclatant, plus je pensais devoir m'y soustraire ; je résistai, alléguant les convenances qui me semblaient vouloir qu'un étranger n'occupât pas un poste qui devait être un objet d'envie pour tous les Grecs. Mes raisons furent combattues, et je dus céder aux instances des députés de l'Attique, qui vinrent me solliciter d'accepter la mission que le gouvernement me confiait.

Pourquoi n'avouerai-je pas que cette démarche des Athéniens me flatta ? Qui pourra dire qu'un tel souvenir ne ferait pas palpiter son cœur ? Qu'il me soit permis de rendre ici un hommage de reconnaissance à ces citoyens qui récompensèrent le zèle d'un étranger par ce témoignage d'estime et de confiance.

ÉVÉNEMENTS DE L'ATTIQUE. — SIÉGE D'ATHÈNES. — CAPITULATION.

Au signal de l'insurrection, les Turcs de l'Attique, trop peu nombreux pour tenir la campagne, s'enfermèrent dans Athènes, d'où ils faisaient des courses continuelles dans le pays. Les Grecs se voyaient hors d'état de les en empêcher, par le manque d'armes et de munitions.

Ils ne laissaient cependant jamais échapper l'occasion de les inquiéter dans ces sorties, et employaient toutes sortes de stratagèmes pour les attirer dans des endroits difficiles, où ils leur avaient tendu des embuscades; ils hasardaient de petites attaques où ils faisaient toujours succomber quelques ennemis, et leurs dépouilles servaient à armer de nouveaux combattants. Ainsi, peu à peu, ils s'étaient mis en état de tenter une entreprise plus sérieuse.

La ville d'Athènes n'est entourée que de simples murailles, flanquées de tours sans ca-

nons; mais elle est bien défendue par celui de la forteresse, au pied de laquelle elle est bâtie.

Cette acropole, orgueilleuse encore des restes du Parthénon, semble étendre son égide sur les autres monuments qui l'entourent. Sa vue était pour les Athéniens retranchés sur les montagnes un objet de honte et de douleur. Expulsés de leurs propres murs, après lesquels ils soupiraient, ils appelaient de tous leurs vœux le moment d'en chasser à leur tour les barbares. Instruits du peu de vigilance des Turcs, ils concertèrent une attaque.

Dans une nuit obscure, ils escaladèrent les murailles de la ville, surprirent quelques soldats qui, au lieu de faire bonne garde, s'étaient endormis après la débauche (1), les

(1) La plume se refuse à tracer ce hideux spectacle. Nos guerriers frappèrent en tournant la tête avec mépris. Ces misérables, enivrés de vin et de plaisirs, moururent entre les bras de leurs esclaves, ivres comme eux, et comme eux repoussantes de toute la laideur du vice.

massacrèrent, et ouvrirent une des portes au reste de la troupe, qui se répandit dans tous les postes. Ils coururent du côté de la forteresse, espérant aussi en surprendre l'entrée; mais il n'était déjà plus temps. L'ennemi, sans songer à résister en bas, s'était précipité de ce côté au premier bruit, et s'y était enfermé. Ainsi, une heureuse réussite n'amena qu'un demi-succès, parcequ'au lieu de faire l'escalade au pied de la forteresse, dans laquelle on n'aurait pas manqué d'entrer avec les fuyards, la crainte puérile de passer si près des batteries fit changer de résolution au moment de l'affaire, et diriger l'attaque du côté opposé.

On se maintint dans la ville, et les Turcs furent étroitement bloqués. Suivant leur insouciance et leur apathie ordinaire, n'imaginant pas d'ailleurs que les Grecs osassent en venir là, ils ne s'étaient pas munis des approvisionnements nécessaires. Du haut de leurs murs, ils voyaient les campagnes couvertes de riches moissons, et ils manquaient

de tout. Poussés par la faim, ils firent des sorties; pendant qu'ils combattaient, leurs esclaves remplissaient à la hâte quelques sacs de grains, et ainsi, au prix de leur sang, ils prolongeaient de quelques jours leur résistance. Cette faible ressource fut enlevée, et ils allaient succomber, lorsque Omer-Vrioni, qu'ils avaient instruit de leur cruelle extrémité, partit de Négrepont avec quinze cents hommes de cavalerie d'élite, et s'avança rapidement sur Athènes.

La renommée grossissait sa troupe, et les Grecs, qui n'étaient pas encore revenus de la terreur du nom turc, n'osèrent l'attendre: ils levèrent le siége le 30 juillet 1821, et se retirèrent à Salamine.

Omer-Vrioni ne s'arrêta que le temps nécessaire pour que les assiégés renfermassent dans la forteresse les récoltes qu'on leur avait abandonnées, et partit après avoir exigé d'eux une contribution. Il traversa la Livadie avec sa faible troupe, et une marche habile au milieu d'un pays insurgé le fit arriver à Janina,

où, par son influence sur les Albanais, ses compatriotes, il contribua puissamment à la perte d'Ali-Pacha.

Après son départ, les Turcs d'Athènes, instruits par l'expérience, ne songèrent plus à défendre la ville ; ils y vaquaient pendant le jour à leurs affaires, et se renfermaient à la nuit dans la forteresse.

Les Hellènes craignaient de nouvelles attaques du côté de Négrepont, et balançaient à reprendre le blocus. A la fin, cependant, assurés de cette circonstance, ils imaginèrent d'escalader en silence les murs de la ville, de s'avancer le plus près possible de l'acropole, sans être entendus, et de se cacher dans les maisons voisines pour attendre le jour. Quand les Turcs auraient ouvert la porte pour descendre comme à leur ordinaire, ils devaient s'y précipiter aussitôt, et s'en emparer.

Ce plan était bien conçu, et il aurait sans doute réussi sans les aboiements des chiens errants en grand nombre comme dans toutes les villes du Levant. Les Turcs entendant

ce bruit inaccoutumé, conçurent des soupçons, et, au lieu de descendre avec sécurité comme ils faisaient tous les jours après avoir bien examiné au loin dans la plaine si aucun ennemi ne paraissait, ils envoyèrent en bas une négresse, sous quelque prétexte ; elle fut arrêtée. Ils en envoyèrent une seconde, et ne la voyant pas revenir non plus, se tinrent sur leur garde.

Les Grecs, certains alors que leur coup était manqué, se montrèrent, et le premier décembre le blocus fut repris. Mais les Turcs, bien fournis de vivres, attendaient patiemment, à l'abri de leurs murailles, qu'il plût à leur sultan, *toujours victorieux*, de les délivrer.

Un canon apporté d'Egine fut établi au Pnyx, et l'on échangea quelques boulets qui faisaient rarement du mal. On cessa comme d'un commun accord de perdre une poudre rare, et l'on se borna de part et d'autre à fusiller sans relâche.

Malgré les inquiétudes que les assiégeants avaient toujours du côté de Négrepont, la

basse classe du peuple, qui ne pouvait trouver à Salamine à employer l'industrie qui la faisait subsister, revint peu à peu s'établir à Athènes. Quelques boutiques furent ouvertes, les marchés se remplirent, et bientôt la plus grande partie de la population rentra dans ses foyers.

La récolte d'huile avait été abondante cette année, plusieurs bâtiments vinrent charger au Pirée, et les affaires se traitaient sous le canon de la forteresse comme en pleine paix.

L'acropole est située sur un rocher escarpé et fort élevé (1); cette position au milieu

(1) Les anciens, qui rattachaient leur mythologie à tout, avaient supposé que Minerve, mécontente du rapport indiscret d'une corneille, avait défendu à ces oiseaux, aussi nombreux qu'aujourd'hui à Athènes, de s'approcher de la citadelle où est son temple. Elle est en effet si haute que rarement ils s'élèvent jusque-là.

On peut dire sans exagération qu'avant que le canon du siége en eût fait émigrer une partie, leur troupe, si bruyante lorsque le temps était orageux, obscurcissait les rayons du soleil.

Ainsi de misérables oiseaux ont continué à jouir de l'air

d'une plaine rend les approches impossibles de trois côtés; mais dans l'ouest, les collines du Musée, du Pnyx et de l'Aréopage, permettent de la battre. Aussi de ce côté les Vénitiens et les Français ont établi trois rangs de batteries, et les Turcs en ont ajouté une quatrième, ainsi qu'un mur dans la direction du théâtre d'Hérode-Atticus, pour renfermer un puits qui est au pied du rocher.

Les assiégés, comptant sur cette eau, avaient négligé de nettoyer et de remplir les citernes de la forteresse, et on résolut de leur enlever cette ressource. L'enceinte fut escaladée; ceux qui la défendaient, ne s'attendant pas à ce coup hardi, n'offrirent qu'une faible résistance et s'enfuirent; les assaillants furent en un instant maîtres des deux premières portes, d'une batterie, et ils étaient dans la forteresse sans une mesure que leur avait inspirée la prudence et qui tourna à leur désavantage. Pendant l'obscurité de la nuit, ils étaient con-

pur et du beau ciel d'Athènes, et ont vu disparaître sous eux des peuples et tant de monuments de gloire!

venus d'un mot d'ordre pour se reconnaître dans la mêlée: « *Qui es-tu?—Soldat d'Ulysse*, répondait-on. Deux Turcs qu'on avait pris se firent lâcher en hasardant les mêmes paroles qu'ils entendaient prononcer de tous côtés, et coururent aussitôt à la troisième porte en criant : *A nous! voilà les Grecs.* Ils poussèrent les battants et roulèrent quelques pierres qui, à cause de la pente du terrain, suffirent pour résister aux efforts des premiers arrivants.

Pendant ce temps, la garnison, qui, à cause de la fréquence des fusillades nocturnes, n'avait pas bougé, malgré le bruit qu'elle entendait en bas, avertie par leurs cris, accourut; et en un moment la porte fut barricadée et comblée de pierres et de sable. Les Grecs la brûlèrent, mais ce nouvel obstacle les arrêta encore, et ils commençaient à la déblayer quand le jour vint. Les assiégés, du haut des murailles, pouvaient déjà distinguer les assaillants, il fallut songer à la retraite et chercher un abri. On se retira dans le corps-de-garde, dans une mosquée et dans un café attenant à

la porte. Postés ainsi au pied des remparts, les Grecs n'avaient rien à craindre du canon, et ils s'occupèrent aussitôt à bien étançonner les voûtes pour les mettre en état de résister aux grosses pierres et aux grenades qu'on y lançait, ainsi qu'aux bombes qu'on pourrait faire rouler. Le puits était désormais perdu pour les assiégés, ainsi qu'une batterie de cinq canons, placée sur la première porte.

Nous avions remporté un autre avantage que nous ne connaissions pas encore. A l'exception des deux Turcs dont j'ai parlé, tous ceux qui défendaient l'enceinte extérieure de la forteresse s'étaient trouvés, par notre position, dans l'impossibilité de rentrer. On les aperçut, au nombre de quatre-vingts, cachés dans un fossé près du puits; mais comment y aller, à portée de pistolet du rempart? on pouvait espérer qu'en se jetant parmi eux, le sabre à la main, les assiégés n'oseraient tirer de peur de tuer les leurs dans la mêlée. Cependant le danger était si grand, qu'on vou-

lut attendre la nuit pour ce coup de main, dans la conviction qu'ils ne pouvaient échapper. Quel exemple qu'en guerre on doit saisir le moindre avantage, sans différer, dans l'espoir de l'augmenter ... Vers midi, une caisse formée de planches épaisses, doublée de matelas, fut descendue de la muraille, et servit à les monter un à un protégés par un feu terrible de toute la garnison : ainsi les Grecs se virent enlever leur proie en leur présence sans pouvoir faire autre chose que cribler cette caisse que peut-être les balles ne traversaient pas.

Nous n'avions eu que quelques blessés, mais deux des nôtres se trouvaient encore dans une position aussi dangereuse et plus singulière que celle dont ces Turcs venaient de se tirer par ce stratagème.

L'un des deux est un des hommes les plus courageux que j'aie connus; il se nomme Nicoli; il a fait la campagne d'Égypte avec l'armée française, ainsi que toutes celles d'Allemagne, comme maréchal-des-logis des Ma-

meluks de la garde; à la paix, il est revenu dans sa patrie avec l'étoile des braves.

Entraînés par leur ardeur, pendant qu'ils travaillaient à la porte brûlée, ils ne s'étaient pas aperçus que le jour commençait et que l'on se retirait; ne pouvant plus le faire ensuite, ils se blottirent dans le trou qu'ils avaient déjà commencé sous la porte et attendirent la nuit. Ils ne risquaient rien, cachés ainsi sous la propre muraille de l'ennemi; mais les assiégés, craignant une nouvelle attaque, entretinrent du feu toute la nuit, et il ne leur fut pas possible de sortir de leur retraite. Le jour arrivant sans que leur position fût changée, il ne leur restait plus qu'à opter entre mourir de faim ou courir la chance d'être tués dans le court espace qu'il fallait traverser.

Nicoli prit son parti et se lança à l'improviste. Il fut assez heureux pour n'être pas même atteint; mais le danger de son compagnon, qui n'avait pas été si résolu, avait augmenté: les Turcs, soupçonnant que celui qui

venait d'échapper n'était pas seul, se tinrent plus sur leurs gardes. Il eut l'imprudence de sortir un peu la tête pour voir s'il était temps de partir, et fut tué.

Cet événement me donna l'occasion de réfléchir sur le genre d'esprit qui animait les Hellènes. Craignant que la vue continuelle de ce cadavre n'affectât d'une manière fâcheuse des hommes encore peu accoutumés à la guerre, j'examinais de quelle manière on pourrait le retirer, pour lui rendre les honneurs funèbres, lorsque je vis quelques soldats arriver successivement: après des signes de croix et des prières pour le défunt, ils paraissaient animés d'une ardeur toute nouvelle, et prononçaient avec chaleur le serment de le venger.

La position des assiégés était désormais très fâcheuse; ils étaient réduits au peu d'eau qui se trouvait par hasard dans les citernes. L'hiver touchait à sa fin, et il n'avait pas encore plu; jamais le ciel de l'Attique n'avait été si pur. Les Hellènes ne doutaient pas qu'un

temps aussi propice ne fût une marque de la protection divine, et les Turcs consternés faisaient de fréquentes prières pour apaiser le courroux du ciel, que la vision de Chéid-Achmet, répandue déjà dans l'Orient, leur avait annoncé.

Pendant que cet homme pieux, regardé comme un saint, faisait sa prière auprès du tombeau de Mahomet, il entendit la voix du prophète qui se plaignait des péchés et des vices des musulmans : « Je n'ose plus paraître »devant le Seigneur, disait-il ; je suis traité »avec mépris par les autres prophètes ; les »musulmans ne sont plus dignes des saintes »lois que je leur ai transmises. J'ai tourné »mes regards vers toi, Chéid-Achmet ; va re»tremper la foi des croyants ; cours pour les »sauver, les arracher à leurs désordres ! »

Un firman du grand-seigneur, lu dans toutes les mosquées, confirma l'authenticité de cet événement.

Les Athéniens avaient fait tout ce qu'il était possible avec leurs moyens, plus même.

qu'on était en droit d'espérer; mais la forteresse pouvait encore tenir un mois. S'il venait à pleuvoir, sa défense était indéfiniment prolongée, et la possession en était cependant nécessaire pour assurer le pays dans les événements que nous avons vus se préparer.

Je fis venir de Corinthe deux mortiers, espérant beaucoup de l'effet des bombes jetées au milieu d'une population nombreuse enfermée dans un petit espace (1). J'éprouvai de la peine, je l'avoue, à employer ce moyen extrême. Je sentais mon cœur se serrer à la pensée des maux qui allaient affliger la partie

(1) Je me plais à rappeler un passage de la dépêche que je reçus en cette occasion du gouvernement.

« . . . . . La soumission d'Athènes assure votre »gloire.... Mais n'oubliez pas que dans la forteresse sont »renfermés ces restes précieux de l'antiquité, restes que le »temps destructeur n'a pu anéantir; nous recommandons à »votre amour du beau les chefs-d'œuvre de nos ancêtres. »Que l'égide de Minerve garantisse son temple! »

Amour du beau dans la langue des Hellènes est composé comme philantropie, philosophie, théologie, etc.

Voir à la fin, pièce V.

désarmée d'un peuple contre lequel je ne pouvais avoir l'animosité des Grecs. Je craignais aussi de ruiner les monuments antiques; mais ma répugnance fut vaincue : « N'avons-» nous pas aussi des femmes, des enfants, des » pères? me disaient les Athéniens; ils lan-» guissent dans l'exil et la misère, tandis que » la mort les menace de tous côtés!... Quant à » ces monuments de nos ancêtres, s'il le faut, » sacrifions-en les restes pour obtenir la li-» berté, qui nous rendra nos Métagène et nos » Callicrate. »

Je voyais d'ailleurs chaque jour les Turcs abattre les marbres de la Cella du Parthénon, pour prendre le plomb qui les scellait, et en faire des balles.

La batterie fut établie au Pnyx, distant de trois cents toises de la forteresse, que nous prenions d'écharpe. Tout était prêt le 11 mars au matin. Avant de commencer le bombardement, je voulus tenter encore les voies d'accommodement. D'après les instructions qui m'avaient été données par le gouverne-

ment (1), je proposai aux assiégés de remettre la forteresse aux conditions suivantes : « Que leur vie et leur honneur seraient respectés, et qu'on les transporterait en Asie » avec un tiers de leurs biens. »

Le lendemain ils n'avaient répondu que par des menaces et des insultes, et le feu commença.

Comment peindre la terreur des assiégés fuyant de tous côtés par troupeaux en nous accablant d'imprécations, et vomissant mille cris de rage, tandis que les Hellènes, réunis autour des batteries, comme pour assister à un spectacle, faisaient éclater leur joie par de bruyants transports? Quelques femmes exaltées osèrent même y entrer pour balbutier des bénédictions, en baisant mes mains, qu'elles couvraient de larmes.

Le soir, après la prière que les assiégés réunis près de la mosquée avaient faite en grande solennité, un feu roulant de mousqueterie dura plusieurs minutes tout autour

(1) Voyez à la fin, pièce VI.

de leurs murailles. A la faveur de ce bruit, trois Turcs, descendus au moyen de cordes, échappèrent à la surveillance de nos postes, et se dirigèrent vers Négrepont, où ils devaient demander du secours, à quelque prix que ce fût.

Le 15, je renouvelai mes propositions, et trouvai plus de disposition à les écouter. On entra en pourparlers; mais ces conférences étaient sans cesse troublées par les soldats, qui s'insultaient de part et d'autre, sans que ni conseils, ni menaces, ni punitions, pussent les engager à dissimuler leur haine.

Cette conduite maladroite des nôtres irritait davantage les Turcs, naturellement si défiants; ils ne savaient dans leur désespoir quel parti leur offrait une perte moins assurée, et les négociations n'avançaient pas; elles étaient d'ailleurs sourdement entravées par plusieurs éphores, qui voyaient avec regret qu'on accordât des conditions, à leurs yeux, trop avantageuses. Je les rompis enfin, rebuté par cette indécision, après avoir em-

ployé toutes sortes de promesses et d'assurances, et le bombardement recommença. Je ne fis plus tirer que de loin à loin, parceque j'avais peu de projectiles, et que j'espérais fatiguer à la longue les assiégés, en les tenant dans un état d'appréhension continuelle. Ils se réfugièrent alors dans des magasins situés sous les Propylées. Bientôt la maladie fit d'affreux ravages parmi cette foule entassée dans des lieux humides et malsains, tandis que les bombes brisaient les jarres qui contenaient le peu d'eau qui leur restait, et incendiaient les maisons où étaient les approvisionnements.

Réduits à la dernière extrémité, ils ne parlaient cependant pas de se rendre; les circonstances devenaient plus pressantes, et, malgré les difficultés presque insurmontables d'un assaut, nous voulûmes le tenter.

Une cérémonie religieuse vint, comme dans toutes les occasions importantes, augmenter l'enthousiasme de nos soldats. L'évêque d'Athènes, entouré du clergé, officia au milieu

de toutes les troupes réunies. C'était un spectacle si touchant, que je ne pouvais me défendre d'une émotion extraordinaire, en voyant ces hommes armés prosternés devant l'humble autel que l'on avait élevé au pied de ces murs, où, dans quelques heures, la moitié peut-être devaient trouver la mort.

L'évêque prononça un discours propre à exalter encore leur courage. Ils se séparèrent après avoir baisé les reliques et orné leur chevelure de feuillages bénits. Cet usage s'est conservé des temps les plus reculés. Quand les Hellènes se préparent au combat, ils se font raser avec soin, mettent du linge blanc, arrangent leur longue chevelure. Qui arriverait dans leur camp avant une bataille croirait voir les Spartiates la veille du combat des Thermopyles.

Au moyen d'une mine que j'avais fait conduire sous la seconde batterie, à partir de la voûte que nous occupions sous la première, qui n'était au pouvoir ni de l'un ni de l'autre, nous obtînmes une brèche suffi-

sante ; mais il restait encore à escalader une autre batterie et celle des Propylées : nous échouâmes.

J'avais espéré qu'à la faveur de la nuit et du désordre que causerait l'explosion, nous n'aurions à vaincre que l'obstacle de la hauteur des murs ; mais les Turcs, AVERTIS (1), montrèrent en cette occasion un sang-froid et une habileté admirables.

Au premier signal, la forteresse fut éclairée

(1) Qu'il me soit permis de laisser un voile sur un trait si odieux, les remords seuls peuvent en faire justice.

Des signaux n'ont cessé d'être échangés durant tout le siége ; j'ai pu m'en convaincre par mes propres yeux. Les malheureux Athéniens, obligés de souffrir des ennemis au milieu d'eux, par respect pour la nation à laquelle ils appartenaient et le caractère dont ils étaient revêtus, se contentaient de répondre aux injures grossières dont ils étaient chaque jour abreuvés ; avouez au moins que l'ordre est déjà plus grand, la sûreté des citoyens et des commerçants mieux établie, au milieu de nos troubles, de nos combats, sous le canon même de la forteresse, qu'au temps où les Turcs étaient paisibles possesseurs de la triste Athènes.

extérieurement, comme par enchantement, dans le plus profond silence ; de longues planches, creusées en rigoles, furent présentées aux endroits menacés pour rouler des bombes sur les assaillants, tandis que les grenades et les pierres pleuvaient de toutes parts, sans qu'un seul ennemi se présentât à nos coups. Ce ne fut qu'au jour, quand ils purent bien nous distinguer, qu'ils firent usage de la mousqueterie. Nous eûmes le chagrin de perdre plusieurs braves soldats et le lieutenant Stralendorf.

Je résolus de ne plus risquer de nouvelles pertes avec un ennemi si opiniâtre ; et certain, par le rapport d'un Grec esclave échappé de la forteresse (1), qu'elle ne pouvait plus

(1) Cet homme, ne pouvant plus résister aux mauvais traitements dont l'accablaient les Turcs, qui ne lui avaient laissé la vie que parcequ'il leur était nécessaire pour faire de la poudre, résolut pour s'y soustraire de risquer la mort, qui devait mettre du moins un terme à ses maux. Il s'associa dans ce projet un autre Grec esclave comme lui, et ces deux malheureux parvinrent à se procurer une corde

tenir quinze jours, je ne laissai que les troupes strictement nécessaires au blocus, et marchai à Marathon, pour m'opposer aux Turcs de l'Eubée, qui, par des incursions continuelles, semblaient se préparer à une plus grande tentative.

Cette démonstration leur en imposa malgré

qu'ils cachèrent en l'enveloppant autour de leurs corps. Trompant une nuit la vigilance des gardes, ils attachèrent à un canon les deux morceaux réunis et descendirent sans accident. Mais les Turcs avaient entendu du bruit; le jour commençait à poindre, et les fugitifs n'osèrent traverser l'espace découvert qui se trouve entre le pied du mur et les postes que nous occupions. Ils se cachèrent pour attendre la nuit dans une grotte voisine de celle de Pan. Dès que nous les aperçûmes, persuadés, d'après ce qui était déjà arrivé, que le retard ne faisait qu'augmenter leur danger, nous cherchâmes à les encourager par nos signes pour venir à nous. L'un d'eux en courut la chance, et en fut quitte pour une balle dans le bras; mais rien ne put résoudre l'autre, et la mort qu'il n'osait affronter vint le frapper au fond de sa retraite. Un Turc fut descendu dans la caisse dont j'ai déjà parlé, et sans en sortir le tua d'un coup de pistolet en notre présence.

leur nombre, et ils se bornèrent à de petites attaques sans résultat.

Enfin l'étendard de la croix flotta sur le Parthénon, et l'Attique fut libre.

ÉVÉNEMENTS DE CHIO. — INCENDIE DU VAISSEAU AMIRAL TURC. — EXPÉDITION D'ÉPIRE. — PORTRAIT DE COLOCOTRONI.

Faut-il que cette mémorable époque ait été souillée par les scènes à jamais déplorables dont la belle et trop malheureuse Chio fut le théâtre !

Je l'avais vue naguère riche et florissante ; j'avais joui de son ciel si pur, de ses beaux jardins, de ses riantes campagnes ; j'avais respiré l'air embaumé de ses bosquets d'orangers ; j'aimais à vanter les grâces naïves de ses jeunes filles, dont la gaieté ingénue montrait toute l'innocence : oserai-je entreprendre maintenant de décrire ce tombeau saturé de sang !

Ses habitants nombreux, mais peu guerriers, avaient conservé une année entière une neutralité dont le voisinage de l'Asie semblait leur faire une loi, lorsque les Samiens parvinrent à leur faire partager un enthousiasme imprudent, cause d'un mouvement intempestif, auquel les gens les plus sages se laissèrent

entraîner par faiblesse. On prit les armes, et en peu de jours les Turcs furent contraints de se réfugier dans la forteresse, où ils furent assiégés.

Ce fut le terme de succès éphémères : des hordes innombrables, que l'avidité du butin attirait de toutes les parties de l'Asie mineure, débarquèrent sous la protection de la flotte turque, et Chio fut anéantie.

De cent mille âmes qui composaient sa population, il en resta à peine mille, et l'épidémie causée par cette horrible quantité de victimes que l'on avait renoncé à enterrer, diminuait chaque jour ce nombre.

Voilà le dénouement... Je jette le voile sur des détails révoltants, trop éloignés de nos idées les plus exagérées de la férocité turque.

Que n'étaient-ils là ces publicistes qui dans leur balance machiavélique pèsent si froidement de chimériques intérêts !... Le sang versé à Chio a imprimé sur les mahométans le sceau de la réprobation européenne.

S'il est encore des hommes assez passion-

nés pour hasarder un rapprochement sacrilége entre l'autorité du grand seigneur et nos gouvernements paternels, ils ne songent pas, sans doute, que le moindre de ces actes constate la justice et la légitimité de l'entreprise des Grecs.

Chio se révolte, si toutefois on veut qualifier de ce nom l'insurrection de cette île; les rebelles ne peuvent offrir qu'une faible résistance aux immenses forces de terre et de mer envoyées contre eux; ils sont vaincus, le plus beau pays est dévasté, les maisons sont brûlées, la population entière est massacrée, les enfants sont écrasés contre les pierres, les églises sont souillées, les os des morts jetés dans les rues, et mille horreurs dont l'histoire n'offre pas d'exemple sont commises (1): c'est le crime d'une soldatesque effrénée et fana-

(1) Un voyageur témoin des désastres de Chio m'a dit que rien n'avait produit sur son âme une impression plus douloureuse que la vue du cadavre d'une jeune femme, dont un enfant pressait de ses mains avides les mamelles flétries.

tique, que la présence des principaux officiers de l'empire ne peut arrêter... Mais vient après le crime du gouvernement: la beauté a fait trouver grâce à quelques victimes; elles sont emmenées en esclavage et vendues dans les principaux marchés de l'Asie, à Smyrne, sous les yeux d'une population européenne, à Constantinople, en présence des ambassadeurs chrétiens. Le chef de l'état n'arrête pas cet horrible commerce, et voit son déplorable et honteux harem accru des vierges de Chio.

Il reconnaît à la face de l'univers que les Grecs subissent légalement les dures conditions de l'esclavage imposées aux vaincus par le code oriental.

Malgré ma répugnance à retracer ces tristes événements, je cède au désir de faire partager la pitié que m'a inspirée le sort d'une famille intéressante.

Un jeune médecin chiote, apprenant que ses deux sœurs avaient été conduites à Smyrne, et vendues esclaves, faisait des recherches

pour les racheter. « Vous savez, me dit-il, » que j'étais à Corinthe pendant notre mal- » heur ; mon père et ma mère ont été massa- » crés, mes sœurs ont été emmenées en Asie, » et ma femme, âgée de seize ans, a pu seule » se sauver ; après avoir erré plusieurs jours » dans les rochers les plus déserts, succom- » bant d'inanition, elle s'étendit dans une » grotte sur le bord de la mer, en attendant » la mort. Elle fut tirée de son assoupissement » par les douleurs de l'enfantement, et la na- » ture put triompher. Mais cet effort acheva » de l'accabler, et elle resta sans connais- » sance. C'est dans cette situation qu'un des » bateaux que j'envoyais chaque jour en re- » cherche, abordant par hasard dans cet en- » droit, la trouva et la sauva par miracle. » Elle a quelques diamants qui suffiront, j'es- » père, à racheter mes sœurs. »

Je fus assez heureux pour pouvoir y contribuer.

Je revis quelque temps après ce médecin, et m'empressai de lui demander quels résul-

tats avaient eus ses démarches. « J'ai retrouvé » une de mes sœurs, me dit-il; venez la voir; » ne vous refusez pas au témoignage de notre » reconnaissance.» Je fus frappé de la beauté de cette jeune personne, et regardais avec intérêt sa tête penchée par le malheur; elle me fit voir qu'il lui manquait une main, qui avait été abattue par un monstre, aux violences duquel elle avait voulu se soustraire.

« Ma sœur a été plus malheureuse, me dit- » elle en soupirant; la nature l'avait douée » d'une figure charmante, et le musulman à » qui elle échut en partage, appréciant trop » le trésor dont il était devenu possesseur » pour vouloir s'en séparer, emmena l'infor- » tunée Marie à Smyrne. Là, triste et pensive, » elle tournait souvent ses yeux baignés de » larmes vers les bords qui furent son ber- » ceau; et, environnée de l'appareil du luxe, » elle ne cessait de soupirer après les jours » de son heureuse médiocrité. Le sort qui » l'avait accablée lui réservait encore de plus » rudes épreuves.

» Autant qu'elle était belle, elle avait une » âme forte et élevée.

» Sa volonté demeure inflexible devant un » maître qui, pour devenir son époux, veut » l'obliger à embrasser l'islamisme. Elle dé- » clare qu'elle renoncera à la vie plutôt qu'à » la religion de ses pères. Comment supposer » dans un enfant, dans une créature faible, » isolée, sans défense, une persévérance » inébranlable. Ali crut devoir employer » les ménagements pour ce qu'il suppo- » sait l'effet d'un entêtement passager; mais » enfin, lassé de tant de résistance, il signifie » à son esclave que le lendemain elle ne re- » connaîtra d'autre loi sainte que celle du » prophète.

» Le soleil avait terminé son cours; Marie » quitte le jardin, et, suivie de sa compagne, » rentre dans la maison avec un visage tran- » quille, un front serein. Fatmé se réjouit de » ce changement, et, la regardant avec ten- » dresse : Je suis contente, lui dit-elle, » vous n'êtes plus triste ; demain vous serez

» ma maîtresse ; que je serai heureuse avec » vous ! Marie lui sourit pour toute réponse, » et rentre dans son appartement.

» Un profond silence règne jusqu'aux pre- » miers rayons du jour ; mais de quels cris » lamentables l'air retentit alors ! que de » pleurs ! quelle confusion horrible ! Ali ac- » court.... Marie est étendue sur son lit, les » regards attachés au ciel, la pâleur de la » mort sur le visage : dans son sein est le poi- » gnard qu'elle a enfoncé de sa propre main. » En vain les femmes qui l'entourent l'ap- » pellent par leurs cris, en vain lui prodi- » guent-elles tous les secours : la malheureuse » n'existait plus. »

Un Arabe avait vendu à un Turc, pour trois cents piastres, une des parentes de ces intéressantes victimes. Elle était d'une rare beauté. Peu de jours après il apprit qu'on offrait trois mille piastres pour la racheter. Il courut au Turc, et voulut le forcer à reprendre son argent ; celui-ci s'y refusa. L'Arabe, perdant espoir de ravoir sa proie, s'écria alors : « Tu

» ne l'auras pas non plus. » Elle tombe morte à ses pieds.

Dans le même temps, par un rapprochement bien digne de remarque, le gouvernement naissant de Corinthe proclamait la liberté des esclaves, et déclarait que les Turcs seraient désormais traités comme les prisonniers de guerre chez les puissances civilisées. Partout, avec sollicitude, il envoyait des agents demander à ceux qui étaient chez les particuliers s'ils étaient bien traités, et s'ils ne préféraient pas être réunis à leurs frères, entretenus aux frais de l'état. Il donna même un grand exemple de sévérité en condamnant à mort, le 28 mai, un Grec qui, par suite d'une querelle, tua un prisonnier.

Les Ipsariotes, malgré la présence de la flotte turque, parcouraient sans relâche la côte occidentale de l'île de Chio, dans l'espoir de sauver quelques malheureux; méditant, dans leur indignation, une vengeance terrible, ils équipèrent deux brûlots, et en donnèrent le commandement au capitaine

Georges. Cet homme courageux ne se dissimulait pas que le succès même n'assurait pas son salut; il fit arranger aussi en brûlots les chaloupes dans lesquelles il devait se retirer avec son monde, afin de faire périr en même temps que lui les ennemis qui voudraient le poursuivre. Il se prépara à la mort, embrassa ses enfants, ses amis, et sortit du port.

Il parut le 7 juin devant le canal de Chio ; la flotte turque, mouillée avec sécurité, ne conçut aucun soupçon à la vue de deux bâtiments qui venaient à elle en plein jour. Le vent était contraire ; Georges manœuvra de manière à louvoyer jusqu'à la nuit pour l'atteindre, et les Turcs, bien convaincus que ces deux navires venaient de Constantinople, ne firent plus attention à eux. Leur réveil fut affreux. Le brûlot monté par Georges accrocha le vaisseau amiral de quatre-vingts canons, qui sauta bientôt, et l'autre aborda la capitane-bey, qui parvint avec peine à se dégager.

Le capitan-pacha, les principaux officiers, et deux mille deux cent quatre-vingt-six hommes

Dessiné d'après nature par Voulter — Normand fils sc.

Le Capitaine Georges.

périrent dans cet incendie ; l'immense butin entassé à bord du vaisseau commandant fut englouti.

Le gouvernement provisoire publia à cette occasion le manifeste suivant, que je me suis attaché à traduire dans toute son intégrité.

« La persévérance est l'apanage des hom-
» mes à caractère. Vous avez enfin prouvé
» que vous êtes les dignes descendants de ces
» héros qui, pendant dix années, persistèrent
» au siége de la fameuse Troie, et la firent
» succomber.

» Hellènes, réjouissez-vous, mais que la
» modestie accompagne votre allégresse ;
» n'oubliez pas que vous devez moins vos
» succès à votre bravoure qu'au Tout-Puis-
» sant, protecteur du juste ; recourez tou-
» jours à sa miséricorde ; reconnaissez en lui
» notre libérateur ; c'est lui qui fortifie nos
» bras et nous soutient dans la pénible car-
» rière que nous avons entreprise.

» Le 7 du mois de juin, quarante-trois ci-
» toyens d'Ipsara et d'Hydra, résolus à mou-

» rir pour la patrie, se sont précipités au » milieu des vaisseaux ennemis; ils ont réussi » à brûler les deux plus grands, et le capitan- » pacha a été anéanti; l'autre vaisseau était » celui du pacha Guémici. La bonté divine a » conservé sains et saufs nos généreux frères.

» Le même jour, la citadelle d'Athènes s'est » soumise; et l'étendard d'azur et la croix flot- » tent sur ces murs, antique berceau des scien- » ces et foyer de la gloire de nos ancêtres.

» Parmi les Turcs qui ont capitulé, il en » est qui ont demandé et obtenu la permis- » sion de demeurer en Grèce; les autres, pré- » férant se retirer en Asie, y seront envoyés » aux frais de l'état.

» Le 17 du même mois, la garnison d'A- » napli a signé (1) les conventions de la red- » dition de cette grande forteresse du Pélo- » ponèse; vos vaisseaux sont déjà prêts pour » reporter ces Turcs en Asie.

» Tandis que dans les champs élysées les

(1) On verra bientôt comment les Turcs tinrent cette capitulation.

» mânes de nos illustres ancêtres se réjouiront en voyant que sous la cendre s'était conservée une pure étincelle de leur vertu et de leur valeur, au sein d'Abraham se rempliront de joie les âmes bienheureuses de nos pères et de nos frères, innocentes victimes du sanguinaire sultan. Ces martyrs, ces élus, notre saint patriarche et tous ces évêques morts du supplice de la corde, adresseront à la divine Trinité de ferventes prières pour bénir nos travaux, et faire prospérer nos armes sous l'ombre de la sainte croix.

» Hellènes, souvenez-vous, en toutes circonstances, que ce glorieux signe est accompagné de la justice, et que notre Jésus-Christ, qui nous a rachetés par lui, recommande la concorde.

» Le vrai courage doit être joint à la modestie, la charité et l'union. L'obéissance aux lois est le port du calme. Frères, soyez doux et cléments pour les vaincus; fuyez l'injustice, et soyez bienveillants pour votre

» prochain. Ainsi Dieu continuera à bénir nos » armes, et nos victoires seront marquées du » sceau de la gloire et de l'indépendance.

» Fait à Argos, le 18 juin 1822. »

ATH. KANAKARÈS,
Vice-président du pouvoir exécutif.

Cependant une nouvelle expédition s'organisait dans l'Acarnanie pour aller dégager les Suliotes. Le président Mavrocordato, pour la commander en personne, venait de partir pour Missolongi avec les corps réguliers, et devait être dans peu suivi de deux mille Péloponésiens. On portait à dix mille hommes les troupes dont il pourrait disposer sur ce point.

Quoique l'on fût convaincu de l'utilité de sa présence au centre du gouvernement, et des graves inconvénients qui pourraient résulter de son éloignement, on ne crut devoir confier qu'à lui seul cette opération importante; on espérait d'ailleurs qu'en

se mettant à la tête des troupes, il achèverait de prendre toute l'autorité qui lui était nécessaire dans de semblables conjonctures. On était alors généralement persuadé que l'état des choses réclamait un pouvoir dictatorial.

Il m'appela près de lui.

Plein de joie d'être enfin débarrassé de la longueur des siéges, et de voir commencer un genre de guerre qu'on aurait dû adopter dès le principe, je m'empressai d'aller le joindre, avec la certitude que la campagne qui allait s'ouvrir devait décider du sort de la Grèce.

Colocotroni commandait la petite armée qui faisait le blocus de Patras. Avant de m'embarquer je le vis avec un intérêt qui avait augmenté à mesure que j'avais mieux connu les hommes et les choses. Je n'avais vu en lui, à mon arrivée dans le Péloponèse, que le capitaine redouté de la bande la plus nombreuse ; il n'avait guère dans le principe d'autre but que d'amasser des richesses, et la prise de Tripolitza les lui avait procurées. En avançant,

ses idées s'étaient agrandies comme les scènes dans lesquelles il était un des principaux acteurs : après les richesses il désira les honneurs, et brigua le titre de généralissime du Péloponèse, que Mavromichale ambitionnait aussi. Le gouvernement, embarrassé entre ces deux concurrents également à ménager, balançait ; Colocotroni témoigna hautement son mécontentement de voir ses services mal récompensés, et se montra dès ce moment opposé au système établi.

Je fus frappé, dans les relations que j'eus avec ce général, de la faute qu'on commettait en négligeant de s'assurer un homme qui d'ailleurs avait du mérite, était utile, et pouvait devenir dangereux. « Que sont ces hommes » nouveaux, me disait-il, qui, arrivés hier dans » la Grèce, ont accaparé le pouvoir et veu- » lent nous donner des lois? Quels sont leurs » droits pour nous commander? Est-ce par- » cequ'ils ont puisé en Europe des connais- » sances refusées à ces contrées malheureuses? » Ce n'est pas avec un langage plus choisi et

Théodore Cotocotroni.

Dessiné d'après nature par Vauthier. Normand fils sc

» des manières plus douces que nous nous » affranchirons ; c'est avec le fer ; c'est grâce » au rude apprentissage que nous faisions sur » nos montagnes dans le temps qu'ils jouis- » saient des douceurs des pays civilisés. »

Colocotroni, fameux chef de Keftis, a conservé à cinquante-six ans toute la vigueur et l'activité nécessaire au genre de vie qu'il a embrassé. Un visage maigre et hâlé, des yeux caves, le regard fixe et dur, une énorme moustache noire, surmontée d'un grand nez arqué, des cheveux flottants, avec une petite calotte rouge inclinée sur le côté, lui composent une tête d'un caractère frappant, qu'on chercherait en vain dans nos pays.

Héritier d'un nom célèbre et redouté, il avait su le soutenir ; et, comme son père, il avait souvent osé quitter ses montagnes et porter le ravage au milieu des villes des musulmans.

Forcé un moment de plier sous la nécessité, il avait quitté sa patrie et pris du service dans les troupes grecques employées par

le gouvernement des îles Ioniennes. C'est de là que, tournant souvent son regard farouche vers les sommets bleuâtres du Ménale, il s'écriait : « Ne reviendront-ils plus les jours des » combats? le gros fusil de Colocotroni ne fera- » t-il plus retentir les gorges du Péloponèse ? » De retour avec les nouvelles connaissances militaires qu'il avait acquises, il était devenu plus redoutable que jamais, et semblait ainsi destiné par la fortune à jouer le principal rôle dans les événements qui se préparaient (1).

Je le quittai, en tremblant que des conseils pernicieux ne vinssent éclairer son ambition.

(1) J'ai rapporté quelques unes des brusques paroles de Colocotroni, je dirai encore celle-ci. Une femme lui demandait un service. Seigneur, lui disait-elle, accordez-moi cette grâce, et je serai votre esclave. — Esclave ! s'écria-t-il en se levant; imbécile ! c'est pour la liberté que nous combattons, et tu veux être mon esclave.

ETAT DE LA ROMÉLIE. — AFFAIRE DE COMBOTI. — TRAHISON DU CAPITAINE GOGO. — DÉFAITE DE PÉTA. — TRAITS DE BRAVOURE DES PHILHELLÈNES.

Je trouvai le président à Missolongi, où il épuisait en vain sa patience admirable pour réunir tous les hommes armés de la province, et étouffer la discorde qui régnait entre les principaux chefs. Délianopulo et un fils de Colocotroni ne lui amenèrent que cinq cents Péloponésiens, et il fut obligé d'entrer en campagne avec moins de deux mille hommes.

Le Pinde, qui sépare l'Épire de la Macédoine et de la Thessalie, se partage au mont Agrapha en deux branches qui vont s'abaisser, l'une au golfe d'Ambracie, et l'autre aux Thermopyles. Cette barrière arrêtait encore l'ennemi, très supérieur en forces. Il dirigeait à la fois ses efforts sur les trois principaux passages : à Zeitouni, où Ypsilanti et Ulysse l'arrêtaient; à Carpenitze, où il avait été déjà

repoussé deux fois; et enfin du côté d'Arta, pour ouvrir l'entrée aux Albanais.

Ces trois points étaient abandonnés aux ressources locales, et nous ne pûmes disposer que des forces de l'Acarnanie et d'une partie des Étoliens qui n'étaient pas employés au blocus de Lépante et du château de Romélie.

Notre petite troupe était à la vérité composée de ces braves Armatolis, endurcis aux fatigues, accoutumés à toutes les privations, méprisant le danger, et qui apportaient de leurs montagnes l'énergie et la fierté qui leur avaient fait repousser tous les efforts de l'oppression.

Avec de pareils soldats nous pouvions suppléer au nombre, si des traîtres n'eussent été parmi leurs chefs.

La position du président était cruelle : il les soupçonnait, et se voyait obligé de les ménager, à cause de leur grande influence, même aussi de les employer comme s'il avait eu en eux une confiance entière.

Nous passâmes l'Achéloüs (1) au-dessous du village de Stamna, et nous avançâmes rapidement par Loutraki, pour aller prendre position en avant des défilés de Macrinoros. De ce point nous observions le golfe Ambracique, sur lequel nous avions deux chaloupes canonnières, commandées par le Corse Bassano ; et nous étions en mesure d'attaquer Arta, ou de pousser des détachements sur Janina aussitôt que nous aurions plus de forces.

Les Turcs avaient profité des retards apportés à la réunion des troupes ; de nouveaux renforts leur arrivaient à chaque instant, et ils nous étaient supérieurs.

Le 2 juillet au matin, l'extrême gauche, occupée par une compagnie du 1^er^ régiment, fut attaquée. Nos jeunes soldats, sans s'éton-

(1) L'Achéloüs, *le roi de l'Acarnanie* par sa largeur et son impétuosité, présente un spectacle imposant. Son lit a, en quelques endroits, près d'un mille. Son eau écumeuse et blanchâtre lui a fait donner le nom d'Aspro-Potamos (*fleuve blanc*) qu'il porte aujourd'hui.

ner de la masse de leurs ennemis, mirent à exécution, pour la première fois, la nouvelle tactique, et purent juger de la supériorité de leurs feux. Je m'aperçus bientôt que ce n'était qu'une forte reconnaissance de cavalerie qui voulait prolonger notre ligne pour nous forcer à nous montrer.

Aussitôt que le mouvement fut bien imprimé, je ne balançai pas à dégarnir le front de la plus grande partie des troupes irrégulières, pour les faire filer sur la droite, par une chaîne de collines, vers un point où l'ennemi devait repasser ; c'était un terrain coupé par un ruisseau et des broussailles. Pendant ce temps, le corps des Philhellènes et le régiment descendaient dans la plaine, occupant l'ennemi de démonstrations. Il s'aperçut de cette manœuvre, et se mit immédiatement en retraite sans ordre, mais en échelons.

Je pensai que l'occasion était précieuse de prouver à nos Hellènes combien ils avaient tort de redouter ces cavaliers armés de longs

fusils et de pesantes carabines. Je la saisis avec empressement, et, seul, je m'élançai à toute bride au milieu d'eux; ce que je n'eusse certainement pas entrepris si j'avais eu affaire à des fantassins albanais. Ils s'éloignaient au grand galop, en poussant des cris féroces. Un seul s'arrêta et me menaça de son sabre. Je remarquai que mon adversaire était couvert de riches vêtements, et que son cheval portait une selle étincelante d'argent et de broderies. Ce cavalier devait être un des principaux officiers; si même les rapports qu'on m'en avait faits n'étaient pas trompeurs, ce devait être Cassim-Bey, chef renommé pour sa vaillance.

Dirai-je tout ce qui se passait en moi au moment où je lançai mon cheval vers l'ennemi? Comment exprimer cette foule de sentiments divers qui se partageaient mon âme et l'assiégeaient avec impétuosité? La Grèce, par ses représentants armés, assistait à cette lutte; notre champ de bataille, en amphithéâtre semi-circulaire, était occupé

sur les hauteurs par une foule de braves dont l'estime peut être d'un si haut prix, qu'il n'est rien qu'on ne doive faire pour la mériter. Les Philhellènes, ces députés volontaires de l'Europe chrétienne, allaient me juger... Que de motifs d'exaltation ! Rien n'était capable de m'empêcher de vaincre dans ce tournoi dont j'allais donner aux Grecs le singulier spectacle. Je l'éprouvai. Le sort seconda mon bras ; Cassim-Bey venait de tomber à mes pieds.

Au moment où j'allais prendre possession du superbe cheval du vaincu, je mis pied à terre, et l'on me crut blessé. Cette opinion pouvait être fondée : la fusillade était en effet d'une vivacité extrême ; j'avais déjà reçu deux balles dans mes vêtements, et une troisième venait de frapper la selle de mon nouveau coursier.

Nos troupes prirent de la confiance, et, pour la première fois, se hasardèrent en plaine contre la cavalerie ennemie. Nous la ramenâmes jusqu'à Arta.

Je fus accueilli à mon retour par des saluts et des acclamations dont je pus apprécier toute la sincérité : c'étaient ceux des Philhellènes. J'y fus d'autant plus sensible, que, le matin même, leur commandant avait cru pouvoir discuter un de mes ordres.

Je devrais peut-être épargner au lecteur des détails qui semblent n'intéresser que moi seul; je devrais ne pas rappeler les témoignages flatteurs que je reçus d'hommes simples et francs, pour lesquels la bravoure est le plus beau des mérites : mais pourquoi me taire sur des faits qui sont vrais, par cela seul qu'ils me sont personnels? Je ne les raconte pas pour quêter des éloges, ou pour jeter dans mes récits des épisodes romantiques. Je n'aspire pas à la gloire des faiseurs de fables épiques. Je dis vrai; et quand je rappelle tous mes souvenirs, qui pourrait trouver mauvais que j'inscrive sur ces tablettes ceux qui ont quelque charme pour moi, et qui me transportent, par l'imagination, dans tel lieu, dans telle situation, où

j'éprouvai cette satisfaction intérieure si douce et si étrangère aux joies du fol amour-propre?

Le lendemain de cette petite affaire, un envoyé arriva d'Arta, porteur de propositions pour le rachat du cheval que j'avais pris, et qui appartenait à un pacha, nommé, je crois, Baboun. On sait quel attachement les Turcs ont pour ces animaux. Pendant que je faisais répondre au pacha que je trouvais son cheval trop beau pour m'en défaire, et que j'espérais bien, avec son secours, en prendre d'autres à ses délhis, on demandait à l'envoyé ce qu'on pensait dans Arta. « On pense, répondit celui-ci, qu'il faut que les Grecs soient animés d'une ardeur bien grande, puisque même les *papas* se battent de cette façon. » Mon costume tout noir et mes larges favoris les avaient trompés; ils m'avaient pris pour un prêtre. Quelques jours après, j'entendis mes soldats répéter le *chant du papa;* et ce ne fut pas sans étonnement que je reconnus mon combat. Ce fait me confirma

dans l'opinion qu'on m'avait donnée des Albanais, qui, par un trait bizarre de leur caractère, ont l'habitude d'honorer le courage du vainqueur par des éloges même exagérés.

Peu de jours se passaient sans que nous eussions quelque engagement; ils tournaient ordinairement à notre avantage, malgré le soin que l'ennemi, instruit par son premier échec, prenait de faire soutenir sa cavalerie par des Albanais. Ils se cachaient pendant la nuit en embuscade dans les fossés et les broussailles, et les cavaliers tâchaient de nous attirer; mais, nos Hellènes, du haut des rochers, portaient leur vue perçante sur toute la plaine avant de s'y engager, et découvraient toujours les embûches.

Ces premiers succès aveuglèrent; ne se bornant plus à une prudente défensive, on voulut, sans attendre l'arrivée des troupes qui devaient nous renforcer, envoyer des secours aux Suliotes. Marcos Bozzaris, n'écoutant que son courage et l'envie de délivrer

ses frères, répondait de pénétrer jusqu'à eux. Il partit avec six cents hommes ; et, pour le soutenir, nous prîmes position au village de Péta, laissant un petit corps à la garde des défilés.

Le capitaine Gogo, ancien Armatolis, qui connaissait parfaitement le pays, avait beaucoup contribué à faire adopter ce plan. On ne tarda pas à se repentir de l'imprudente confiance accordée à ce perfide vieillard. L'ennemi, informé par lui, attaqua Bozzaris à Placa, et, après l'avoir rejeté dans les montagnes, tourna tous ses efforts sur Péta.

Ce village est situé dans une très forte position ; on y arrive par une gorge formée de deux branches du plateau sur lequel il est bâti. Celle de droite, la plus avancée, était occupée par les troupes régulières ; le bataillon des Philhellènes avait réclamé le poste d'honneur, qui lui était dû, et on l'avait placé à l'extrémité, où devaient se diriger les premières attaques. Il avait deux pièces de canon

de montagnes; à sa gauche était le régiment de Tarellà et un corps de Céphaloniens, commandé par Spiro Panno. Le capitaine Alexiaki gardait l'autre position avancée; et Gogo, avec le reste des troupes, occupait le village et une hauteur qui le domine en arrière.

Nous reçûmes avis des préparatifs de l'ennemi pour une attaque décisive; mais, avec seize cents hommes, nous nous sentions en état de braver des forces sextuples.

Le 16 juillet, à la pointe du jour, nous vîmes les colonnes ennemies sortir d'Arta et s'avancer dans la plaine: Elles étaient composées de huit à neuf cents cavaliers, et de cinq mille fantassins.

La cavalerie se partagea dans plusieurs positions sur notre gauche, pour intercepter tout secours et couper la retraite; les Albanais, vêtus de blanc comme aux jours de fête, accoururent à nous en chantant et agitant leurs nombreux drapeaux. Ils furent accueillis par un feu bien nourri, et en un instant

le pied des retranchements fut couvert de leurs morts.

Quel avantage ne devions-nous pas avoir sur de pareils soldats, qui attaquent en masse et sans ordre ! Dès que le signal est donné, les porte-drapeaux, qui sont toujours les plus braves, vont en avant; ceux qui osent les suivent, et chacun dirige ses coups comme il le croit le plus utile. S'ils aperçoivent des arbres voisins, un fossé, une inégalité de terrain, ils se baissent, et y vont en courant, plantent l'étendard; et le feu recommence de ce point. Ainsi, d'abris en abris, ils approchent de leur ennemi, se mettant souvent à plat ventre pour se dérober à ses coups.

Avec du sang-froid, nous ne devions pas craindre leur nombre, et nous n'avions pas encore perdu un seul homme, quand ils pouvaient déjà trouver un abri derrière leurs morts. Une vive fusillade durait depuis deux heures sur tous les points, et nous nous riions de tant de bruit, quand tout-à-coup le cri fatal se fait entendre : *Gogo s'enfuit; nous sommes*

tournés! Ce traître abandonnant le village, l'ennemi venait de passer le col de la langue de terre que nous occupions; en un moment, les Céphaloniens furent culbutés sur le régiment, et les Philhellènes, ne pouvant plus tenir tête au torrent d'ennemis qui entraient de toutes parts, la position fut enlevée.

Comment retracer tant d'efforts dignes d'un meilleur sort; la mort glorieuse du brave commandant Dania; celle du capitaine Mignac, qui renverse à ses pieds sept de ses ennemis, et ne succombe que quand son sabre se brise dans sa main robuste!

Le lieutenant Chauvassaigne (1) sauve la vie de son ami, s'élance sur un porte-drapeau, le combat corps à corps, le terrasse et lui arrache son étendard; mais il a reçu un coup de sabre sur le front, le sang lui couvre les yeux; au lieu de se retirer de notre côté, il va tomber avec son trophée au milieu des ennemis.

Le colonel Tarella, blessé, sentant ses forces

(1) Ex-garde de MONSIEUR.

défaillir, dit à quelques officiers qui ne voulaient pas l'abandonner : « Mes amis, au nom » de Dieu, sauvez-vous, je ne puis aller plus » loin ; faites connaître ma mort à ma fa» mille. »

Mais il faudrait nommer tous les Philhellènes pour faire connaître tous les braves qui se sont couverts de gloire dans cette occasion. Ce sera un devoir pour moi de célébrer ceux qui y ont trouvé une mort digne d'envie.

On se fit jour à travers la foule des Albanais, qui déjà se disputaient le pillage ; en abandonnant les deux pièces de canon, on parvint à gagner les montagnes par une chaîne inaccessible à la cavalerie ennemie.

Le président me donna l'ordre douloureux de rassembler nos débris ; je pris, avec les premiers que je pus réunir, la position de Langada, vers laquelle je jugeais que se dirigeraient les autres, et j'envoyai quelques détachements pour protéger leur rentrée, et les guider. Le soir j'eus la consolation de voir que nos pertes étaient loin de ce que nous

devions craindre : nous avions à pleurer cent cinquante-neuf hommes, dont quarante-huit officiers ; mais l'ennemi avait acheté chèrement cette victoire, et nous sentîmes moins vivement notre malheur en songeant que, par la manière dont nous avions été enveloppés, il ne devait pas échapper un seul homme.

Dans un danger aussi imminent, aucun de nos soldats ne jeta ses armes, et aucun drapeau ne tomba au pouvoir de l'ennemi.

Cependant nous craignions, avec raison, d'être attaqués de nouveau, et les soldats, accablés de fatigue et découragés, étaient peu en état de combattre. Ils disaient, en murmurant, que c'était vouloir les sacrifier que de rester plus long-temps dans une telle position : j'apprenais même que quelques uns s'étaient mis en route. Je fis aussitôt assembler tous les officiers, et, après leur avoir rappelé que l'ennemi avait aussi besoin de repos à la suite d'une journée si rude, je fis un appel à leur générosité, en leur demandant si nous pouvions avec honneur abandonner sans res-

source ceux de nos compagnons qui n'avaient pas encore rejoint leurs drapeaux, en nous retirant pour éviter un danger peut-être chimérique.

Ces braves partagèrent mes sentimens et persuadèrent à leurs soldats que nous devions attendre, à tous risques, jusqu'au lendemain.

Nous partîmes alors pour Vracori, laissant à la garde des défilés de Macrinoros et de Langada les seuls Armatolis du pays. Ils étaient suffisants pour défendre ces passages difficiles, dans lesquels l'ennemi ne pensait plus à s'engager, depuis qu'il avait détruit la petite flottille de Bassano; maître du golfe, il se préparait à passer à Vonitza.

ARRIVÉE D'UNE FLOTTE TURQUE DANS LE GOLFE DE PATRAS. — SITUATION DÉSESPÉRÉE DE L'ARMÉE. — INVASION DU PÉLOPONÈSE. — TRAHISON DU GÉNÉRAL VARNAKIOTI. — PASSAGE DE L'ACHÉLOUS. — CAPITULATION DES SULIOTES. — GRANDEUR D'AME DE MAVROCORDATO.

L'expédition par Vonitza sur le golfe Ambracique devait être commandée par Ruschid-Pacha, qui avait à cœur de soumettre seul l'Acarnanie. Omer-Vrioni le voyait avec jalousie, et leurs divisions nous permirent un moment de respirer. Tout en nous faisant connaître sous main les préparatifs de Ruschid, il empêchait les Albanais de le seconder. Ces auxiliaires, qui, par leurs rapports de mœurs et leurs liaisons avec les Grecs, sont d'une foi équivoque, voyaient d'ailleurs leur intérêt à faire traîner les choses en longueur : il ne nous manquait même que de l'argent pour les gagner ; car il n'y avait pas lieu de douter

que si ces provinces retombaient sous l'autorité du grand-seigneur, il n'employât tous les moyens en son pouvoir pour soumettre à ses volontés les peuplades albanaises, en remplaçant leurs chefs par ses créatures. Leur indépendance de fait est trop dangereuse pour la Porte, par l'entière influence qu'elles ont sur la Turquie d'Europe.

Les Albanais se divisent en quatre familles: les Guègues, les Japouriotes, les Toscariotes et les Chamouriotes. Ils sont grands et agiles, leur taille est svelte, leur démarche aisée, leurs traits sont réguliers, et leur front rasé ajoute encore à la fierté de leur regard. Ils aiment à étaler du faste dans leurs vêtements nobles et guerriers; mais leur principal luxe est dans leurs armes, ordinairement d'argent et même d'or, qu'ils ne quittent jamais.

Vindicatifs, inconstants et sans foi dans les traités, ces montagnards sont ennemis de l'ordre et de la dépendance; cependant ils se mettent à la solde des différents pachas, mais

toujours sous la conduite de leurs chefs. Prêts à changer de maître, ils ne suivent jamais que leur intérêt : chrétiens ou musulmans, ils n'ont aucun attachement pour leur religion. Sur l'ordre d'Ali-Pacha, qui, ayant trouvé des difficultés administratives à ce que les deux religions fussent mélangées dans quelques cantons, voulait que chaque village se décidât à être mahométan ou chrétien, les habitants, sans aucune représentation, se réunirent pour voter, et au jour prescrit optèrent à la majorité.

D'autres, ne pouvant plus supporter les vexations qu'ils enduraient, eurent recours aux jeûnes les plus rigoureux, aux prières et à tous les actes religieux, se promettant que si, à une époque fixée, Dieu n'avait pas paru sensible à leurs maux, ils embrasseraient le culte de Mahomet. Au jour dit, leur sort n'étant pas changé, ils apostasièrent d'un commun accord.

Après avoir soutenu avec constance la révolte d'Ali Pacha, ces peuplades s'étaient attachées au parti qui avait hérité de ses trésors.

Notre situation était cruelle. L'échec que nous venions de recevoir, sans être matériellement d'un grand résultat, avait des effets fâcheux dans l'opinion. Les meilleures troupes avaient été battues, la terreur s'était répandue dans la population, qui se voyait déjà tout espoir de salut enlevé par la présence de la flotte turque devant Missolongi, et courait chercher un asile dans l'île de Calamo.

Dans ce premier moment, si Curchid eût osé frapper un coup hardi, il traversait le pays presque sans coup férir, et allait donner la main à la flotte à Crio-Néro.

Les bruits les plus sinistres commençaient dans le même temps à s'accréditer. Le gouvernement était renversé, la plus complète anarchie bouleversait le Péloponèse, qu'une armée formidable venait d'envahir. Bientôt nous en eûmes l'affreuse certitude. Le visir Curchid, à la tête de trente-deux mille hommes, avait renversé tous les petits corps qui avaient voulu s'opposer à son passage, et était arrivé à Thèbes aussitôt que la nouvelle de sa

marche. Ulysse, qui gardait les défilés de l'isthme ; craignant, s'il l'arrêtait quelques jours, de causer inutilement la ruine de l'Attique, les avait abandonnés à son approche pour se replier sur Athènes. L'armée turque, se précipitant alors comme un torrent, s'était emparée de la forteresse de Corinthe, et était arrivée à Argos sans tirer un coup de fusil. Les membres du gouvernement s'étaient réfugiés à bord des bâtiments qui se trouvaient au blocus d'Anapli.

Cet acte de faiblesse lui avait fait un tort irréparable dans l'esprit public, et le prince Ypsilanti, ainsi que Colocotroni en avaient avidement profité pour ruiner son crédit naissant. Ypsilanti, égaré par de perfides conseillers, plutôt que par une ambition peu louable, que les apparences pourraient lui faire supposer, avait vu avec joie Colocotroni se joindre à lui, tandis que celui-ci ne voulait que se servir du nom du prince pour arriver à son but : ses yeux venaient d'être dessillés.

Curchid, enivré de ces succès, ne douta

plus d'une prompte réussite, et crut pouvoir annoncer à la Porte l'entière soumission du Péloponèse. Cette nouvelle fut aussitôt communiquée officiellement aux ambassadeurs des diverses puissances à Constantinople.

Nous n'avions, de notre côté, dans un danger si pressant, que six cents hommes à opposer à quatre mille qui étaient déjà passés à Vonitza ; nous prîmes position à Catouna, pour garder les passages qui mènent à la plaine de l'Achéloüs.

Le gouvernement des Sept-Iles fit en ce moment un acte d'autorité dont je ne chercherai pas à qualifier les motifs, mais qui nous fut du moins utile. Un colonel fut envoyé à Calamo pour faire repasser sur le continent tous les réfugiés, et ces malheureux furent obligés de retourner dans leur pays, qu'ils croyaient déjà occupé par les Turcs.

Ce fut alors une nécessité de se défendre ; quand les familles étaient en sûreté, les hommes de guerre étaient trop prompts à gagner les montagnes. Ils sentirent qu'il fallait désor-

mais s'occuper sérieusement d'arrêter l'ennemi. Ils accoururent en foule sous nos drapeaux, et en peu de jours nous avions deux mille hommes.

Après plusieurs tentatives infructueuses, Ruschid se décida à attendre de nouveaux renforts.

Mavrocordato, plus tranquille, donna le commandement de cette petite armée au général Varnakioti. Il retourna à Vracori pour prendre les mesures nécessaires en des conjonctures si difficiles, et être plus à portée de connaître les mouvements de la flotte, ainsi que ce qui se passait dans le Péloponèse.

Nous continuions à avoir de fréquents engagements qui tournaient souvent à notre avantage, et nous osions faire quelques démonstrations d'attaque; mais les soldats accusaient Varnakioti d'une prudence excessive qui les empêchait de recueillir tout le fruit de leurs succès. Quelques uns croyaient trouver dans sa conduite des motifs de défiance. Il était ami d'enfance d'Omer-Vrioni, et ils étaient restés

unis par des services réciproques. Le général grec n'avait d'ailleurs jamais témoigné d'animosité contre les Turcs, traitant, au contraire, avec les plus grands égards tous ceux que le sort des armes avait fait tomber entre ses mains. Il n'en fallait pas tant pour faire penser qu'il se ménageait des voies d'accommodement en cas de revers. Malgré ces impressions défavorables, l'influence qu'il exerçait dans la province par ses richesses et le crédit de sa famille l'avait placé forcément à la tête des affaires.

Le 17 août, on surprit, dans les vignes, quelques Turcs porteurs de lettres adressées à Varnakioti par Ruschid. Il demandait l'échange des prisonniers, et terminait par des promesses de pardon, si nous voulions nous soumettre. Les capitaines grecs indignés coururent chez le général, jurèrent et lui firent répéter le serment de mettre à mort quiconque oserait parler d'accommodement. La levée en masse fut arrêtée, avec les mesures les plus rigoureuses.

La flotte ennemie était venue à Patras prendre le nouveau capitan-pacha qui nous avait, de son côté, accordé huit jours pour nous soumettre, avec de bonnes conditions ; mais il était parti sans attendre ce terme, à l'arrivée d'un brick anglais, et avait fait voile vers le golfe d'Anapli pour seconder les opérations de l'armée de terre dans le Péloponèse.

Presque sans ressources, et n'ayant de secours à attendre d'aucun côté, nous n'envisagions plus que maux et destruction. C'est dans cette situation désespérée que l'infâme Varnakioti passa à l'ennemi. Les proclamations qu'il répandit aussitôt dans la province causèrent la défection des cantons de Valtos, et de Xéro-Méros : nous ne pûmes plus tenir les positions de Catouna.

Après quelques engagements près du lac Ozéros, à Papadatès et à Machala, nous fûmes forcés d'abandonner la rive droite de l'Achéloüs, pays de plaines, et il ne nous resta d'espoir que dans la défense du passage de ce

fleuve, qui n'est plus guéable en dessous d'Angélo-Castro.

Le capitaine Macri s'établit dans cette position avec huit cents hommes; et Mavrocordato, avec trois cents, fit mine de vouloir défendre le gué de Lépénou, village situé près des ruines de Stratos, afin d'arrêter la cavalerie ennemie et de donner le temps aux habitants de la plaine de Vracori de se réfugier avec leurs troupeaux dans les montagnes.

Les eaux du fleuve étaient trop basses pour que nous songeassions à y faire une résistance sérieuse. Après avoir brûlé Vracori, tous les villages et les moulins du Vlocos, nous passâmes le lac Soudi, qui sépare ce canton de ceux d'Apokouro et de Zigos, et se verse dans l'Achéloüs, près d'Angélo-Castro (1).

(1) Je n'ai pas cru devoir entrer dans plus de détails sur la topographie d'un pays si bien décrit par Polybe, dans l'expédition de Philippe contre les Étoliens. Nous étions réduits à la défense de leur territoire, et l'armée turque avait suivi le même itinéraire que les Macédoniens.

Je saisis cette occasion de donner à l'excellent ouvrage

Un corps de Crévariotes qui vint nous joindre fut placé à Dougri, près de l'ancienne Thermus, et devait garder le passage entre le lac et les montagnes escarpées d'Apokouro. De cette manière nous étions en position d'arrêter l'ennemi.

Cependant les Suliotes, n'espérant plus d'être secourus, prêtaient l'oreille aux propositions qui leur étaient faites par l'entremise de M. Mayer, consul anglais à Prévéza. Ils pouvaient encore tenir plus d'un mois; mais, voyant les affaires désespérées, et séduits par les conditions honorables qui leur étaient offertes, ils capitulèrent le 3 septembre; des bâtiments anglais les transportèrent à Céphalonie, au nombre de trois mille.

Omer-Vrioni, libre de toute inquiétude de ce côté, put aussi tourner ses forces contre nous, et bientôt nous eûmes en tête dix mille hommes; mais nous n'avions à défendre que

de M. Pouqueville, sur la Grèce, les éloges qu'il mérite. Il est vrai de dire qu'il renferme des détails importants, et qui nous ont été utiles en plusieurs occasions.

trois points, et les efforts des deux pachas furent inutiles. Nous restâmes dans cette situation jusqu'à la fin d'octobre.

Nous avions l'espoir, en tenant plus longtemps, que les pluies, commençant en cette saison, et la difficulté de se procurer des vivres, obligeraient l'ennemi de rétrograder, quand le capitaine Macri abandonna inopinément sa position pour se jeter dans les montagnes de Zigos, sur la fausse nouvelle que la cavalerie turque avait passé le fleuve sous Stamna. Si l'ennemi se fût aperçu de suite de ce mouvement, nous étions tournés et perdus ; nous eûmes le temps de gagner le défilé de Gérasovo.

Mavrocordato voulut encore essayer de défendre pied à pied les passages du mont Aracynthe ; mais, pendant ce temps là, la cavalerie ennemie gagnait Stamna, et allait descendre dans la plaine d'Anatoliko.

Il ne nous restait plus qu'à choisir notre point de retraite, sans perdre un moment. Nous pouvions repasser dans le Péloponèse

par Salona et l'isthme qui n'était pas encore occupé par l'ennemi, ou tenter encore de défendre le passage des Eaux-Froides, devant Anatoliko; mais, après, il ne nous restait plus d'espoir de salut.

Plus affligé de l'indigne conduite des Acarnaniens et de leurs trahisons, que des dangers, des fatigues et des souffrances inouïes que nous supportions depuis long-temps, je penchais pour le premier parti, et appuyais encore mes raisons du besoin où était le Péloponèse de la présence du président, quand cet héroïque patriote me dit ces paroles mémorables : « Les habitants de ces provinces » sont à la vérité peu dignes que nous nous sa- » crifiions pour eux, mais, si je m'éloigne, ils » se soumettront aussitôt, et les hordes alba- » naises passeront à Patras. Le Péloponèse, » qui peut à peine résister à l'armée qui l'a » envahi, sera accablé par ces nouveaux » ennemis, et c'en est fait dès lors de la » cause des Hellènes : C'EST ICI QUE NOUS » DEVONS PÉRIR. »

MAVROCORDATO SE JETTE DANS MISSOLONGI. — SIÉGE DE CETTE PLACE. — SECOURS ARRIVÉS DU PÉLOPONÈSE. — MORT DU GÉNÉRAL NORMANN. — ASSAUT. — LEVÉE DU SIÉGE. — RETRAITE DE L'ENNEMI SUR VRACORI.

Le 5 novembre nous nous jetâmes avec trois cents hommes dans Missolongi, que toute sa population avait abandonné pour se réfugier dans le Péloponèse et dans des îlots qui se trouvent à l'embouchure de l'Achéloüs. Le brave Marcos Bozzaris vint nous joindre avec vingt-deux Suliotes.

Cette ville avait été entourée dans le commencement de la guerre d'un fossé large de douze pieds, profond de huit, et d'une muraille de terre de cinq pieds de hauteur; l'enceinte était très vaste; on lui avait donné assez d'étendue pour servir de refuge aux gens de la campagne.

Nous nous occupâmes à la mettre le plus possible en état de défense. On fit quelques

réparations aux murs, que la pluie avait fait écrouler en plusieurs endroits. Trois canons furent mis en batterie ; on fit de la mitraille avec des bombes brisées en morceaux ; on trouva dans un magasin de vieilles baïonnettes, qui, mises au bout de bâtons, furent distribuées sur les points les plus menacés, et nous commencions à abattre les oliviers qui bordent le chemin, quand l'ennemi parut.

Par la disposition du terrain, il put s'établir d'emblée à demi-portée de fusil de la porte ; et, le 7, Omer-Vrioni et Ruschid ouvrirent le siége avec onze mille hommes.

Dans le même temps, Jussuf-Pacha, qui commandait à Patras, nous bloquait par mer avec deux bricks et une goëlette ; mais nous n'avions à craindre aucun débarquement, parceque les hauts-fonds empêchent les plus petites embarcations d'approcher.

Au lieu de nous assaillir à la fois sur tous les points, les Turcs ne dirigèrent leurs attaques que vers la porte, et notre petit

nombre de soldats, tout réuni en cet endroit, put les repousser. Un feu vif, auquel ils ne s'attendaient pas, la vue des baïonnettes dont les murailles étaient bordées, et le tambour que nous avions soin de faire battre souvent, leur firent croire que nous étions plus nombreux, et ils aimèrent mieux employer des voies d'accommodement, ne doutant pas de notre empressement à nous soumettre, si nous espérions obtenir la vie sauve. Nous feignîmes, en effet, d'être disposés à nous rendre, et ils nous accordèrent un armistice de six jours pour les conférences.

Je laisse à penser si nous employâmes ce temps. On avait pris peu auparavant un brick ennemi, qui, parti de Patras pour porter cent vingt-six Albanais dans leur pays, était venu s'échouer près de Missolongi. Deux de ses canons servirent à armer deux bateaux qui furent embossés aux extrémités de la muraille, points qui pouvaient être facilement tournés, à cause du peu de profondeur de l'eau.

Deux églises, situées près de la porte, furent crénelées et jointes par un fossé, ce qui devait offrir une défense meilleure quand la première enceinte serait enlevée; et nous parvînmes à réunir cinq cents hommes, en faisant venir presque tous ceux d'Anatoliko. Cette petite ville, la seule qui tînt encore, se trouvait à l'abri de tout danger pressant par sa position singulière : sur un îlot, elle est hors d'atteinte du côté de la terre, tandis que le peu de profondeur de l'eau et la grande quantité de vase ne permettent qu'aux seuls bateaux du pays d'approcher.

Pendant ce temps, les assiégeants recevaient des canons, des obusiers, et établissaient leurs batteries. Nous voyions avec joie ces préparatifs, qui diminuaient les craintes d'une escalade, et nous ne nous occupâmes plus que d'augmenter l'épaisseur des murs qui devaient être battus; mais nous ne pûmes la porter qu'à cinq pieds.

Les pluies continuelles nous firent gagner

encore quelques jours. Rien n'ayant été décidé dans les pourparlers, le feu des assiégeants commença; et tandis qu'ils tiraient des pièces de vingt-quatre sur nos faibles murailles, ils nous envoyaient des obus qui nous faisaient peu de mal. Nos soldats, pour qui c'était un spectacle nouveau, les étouffaient la plupart, et nous les apportaient ainsi que les boulets, pour avoir la petite récompense qui y était attachée; car c'était ainsi que nous nous fournissions de projectiles.

Je vis un obus s'arrêter dans la vase près d'un de nos postes; un montagnard, qui n'avait sûrement jamais entendu le canon avant cette guerre, y courut aussitôt, et s'amusait à jeter des pierres sur la fusée qui continuait à brûler, lorsque, averti par nos cris, il put encore s'éloigner avant que l'obus éclatât.

Les soldats aimaient surtout à voir tirer un obusier qui envoyait en même temps plusieurs grenades; cet assemblage de pro-

jectiles, que nous nommons perdreaux, leur faisait pousser des cris de joie quand ils éclataient en l'air pendant la nuit.

Les assiégeants étaient partagés en deux corps bien distincts : les Albanais, commandés par Omer-Vrioni, et quatre mille Turcs asiatiques, sous les ordres de Ruschid. Nous avions été à même de juger, pendant nos pourparlers, de la mésintelligence qui régnait entre eux ; depuis que les hostilités avaient commencé, ils n'agissaient jamais de concert.

Mavrocordato tira habilement parti d'une occasion qui se présenta de jeter de nouveaux éléments de discorde parmi nos ennemis.

Le 10 novembre, Jussuf-Pacha s'avisa de nous proposer de nous rendre à lui. Après de nombreuses protestations de clémence, il n'exigeait, pour toute condition, que la mise à sa discrétion d'une vingtaine d'individus dont il envoyait la liste, et l'exil d'un pareil nombre. C'étaient précisément

tous les chefs, et le président Mavrocordato le premier.

On donna connaissance de ces propositions aux deux généraux de terre, comme si l'on n'était pas éloigné d'y accéder, et ceux-ci ne manquèrent pas de se formaliser de ce que Jussuf voulait avoir l'honneur de la réussite avec quelques bâtiments, tandis qu'ils étaient aux portes de la ville avec leur armée. Ils firent de nouveau cesser les hostilités pour traiter eux-mêmes, et se laissèrent amuser ainsi jusqu'à l'arrivée des bâtiments grecs, que nous attendions de jour en jour.

Le 20, ils parurent au nombre de six, et l'espérance de salut commença à renaître pour nous. Leur arrivée fut signalée par la destruction presque complète d'un beau brick de guerre ennemi, chargé de munitions pour Patras. Les autres bâtiments turcs levèrent aussitôt le blocus, et des secours nous vinrent du Péloponèse.

Le général Déliani, Mavromichale et An-

dréa Zaïmi passèrent le golfe avec douze cents hommes; quelques pièces de canon nous furent expédiées de Navarins, et dès ce moment nous ne gardâmes plus de ménagements avec les assiégeants. Nos braves Péloponésiens, enorgueillis des nouveaux lauriers qu'ils venaient de cueillir, les défiaient malgré leur nombre et les excitaient par les insultes les plus cruelles, tandis qu'aucune parole injurieuse n'était échangée avec les Albanais; ils avaient appris à s'estimer réciproquement, autant qu'ils méprisaient les lâches Asiatiques.

Notre contentement fut troublé par la perte du général Normann, compagnon généreux de toutes nos infortunes. Cet estimable et loyal militaire mourut le 23 novembre d'une fièvre qu'il avait prise pendant notre retraite dans les montagnes. Puisse sa jeune épouse trouver quelque consolation dans les souvenirs honorables qu'il a laissés, en attendant que la reconnaissance publique soit à même de s'acquitter dignement envers elle!

Les pluies qui continuaient toujours nous étaient de puissants auxiliaires; la maladie commençait à se répandre parmi les assiégeants, qui, dans la boue jusqu'aux genoux, n'avaient pour abris que des tentes et de mauvaises cabanes de joncs. Ruschid s'établit dans les villages de Galata et de Bochôri, en attendant un temps plus favorable. Un coup de canon dirigé vers la tente d'Omer-Vrioni, et qui tua le serviteur occupé à lui présenter la pipe, le détermina à s'éloigner aussi.

Il ne se passait pas de nuit où nous ne fussions tâtés sur quelques points par de vives fusillades; depuis deux mois nous n'avions pas quitté la muraille, quand nous fûmes instruits, par un esclave échappé des mains des Turcs, qu'Omer-Vrioni, sur les nouvelles qu'il avait reçues de l'état du pays, et voyant ses troupes dégoûtées de tant de longueurs, avait résolu une attaque décisive.

Il en était temps en effet; pendant que nous l'amusions, des avis avaient été donnés

de tous côtés aux Armatolis, de se réunir pour tomber à l'improviste sur ses derrières, tandis que nous l'attaquerions nous-mêmes de front. Les Crévariotes et des troupes venant de Salona devaient seconder ce plan.

L'Acarnanie et l'Étolie avaient été traversées par les Turcs, mais elles n'étaient pas soumises; toute la population s'était réfugiée dans les montagnes à leur approche, sans vouloir remettre les armes.

Dans la nuit du 5 au 6 janvier, huit cents Albanais se glissèrent dans le fossé sans être remarqués de nos sentinelles peu vigilantes: mille autres se tenaient à peu de distance pour les soutenir : le reste était en troisième ligne.

Au signal convenu, de toute l'artillerie déchargée à la fois, ceux du fossé s'élancent en poussant de grands cris, et plusieurs franchissent la muraille. Le combat s'engage corps à corps ; les assaillants, pour être plus lestes, n'étaient armés que de sabres et de pistolets ;

ils tuent quelques uns des nôtres, mais nous parvenons à les repousser, et les rejetons dans le fossé.

Nous n'eûmes plus alors qu'à les tuer pendant qu'ils s'efforçaient de gravir l'autre bord, et nous fusillions vigoureusement la seconde ligne, qui ne pouvait guère les soutenir, dans la crainte de tirer sur eux. Ils laissèrent, dans cette attaque, plus de sept cents hommes, l'élite de leurs troupes.

Au jour, on n'entendait plus les hennissements des chevaux, ni aucun bruit lointain; la fumée des camps ne s'élevait plus dans les airs.... nous n'osions cependant ajouter foi à un départ aussi inespéré. Craignant que ce ne fût une ruse, nous envoyâmes quelques tirailleurs, qui revinrent nous donner l'assurance que l'ennemi avait en effet décampé.

Il faut s'être trouvé dans une situation comme celle d'où nous sortions, pour se figurer les transports d'allégresse de nos soldats qui se précipitaient de toutes parts pour aller

visiter les lieux que les assiégeants venaient d'abandonner; presque tous en rapportèrent quelque trophée.

Nous trouvâmes dix pièces de canon que l'ennemi avait abandonnées pour ne pas être retardé dans sa marche ; les puits étaient remplis de barils de poudre défoncés, et de caisses à cartouches.

Nous nous mîmes de suite à la poursuite des Turcs, en prenant les mesures de prudence qu'exigeait un cas pareil ; et, en les harcelant sans cesse, nous les forçâmes à abandonner la dernière pièce de campagne qu'ils emmenaient.

Malgré de nombreuses pertes, Omer-Vrioni parvint à gagner Vracori; mais il ne put passer l'Achéloüs, enflé par les pluies. Nous occupâmes tous les défilés, et le bloquâmes dans cette plaine, où nous n'étions pas en état de l'attaquer, à cause de sa cavalerie nombreuse.

Telle était la situation de nos affaires changées d'une manière si inespérée, quand je

repassai dans le Péloponèse, qui venait d'être le théâtre de succès non moins brillants (1).

(1) Par la marche que j'ai adoptée dans ce récit, je n'ai voulu détailler que les événements dont j'ai été témoin. On voit, par la position où se trouvait l'armée ennemie, qu'elle a dû presque entièrement succomber ; Omer-Vrioni, avec un petit nombre de cavaliers, parvint cependant à gagner Vonitza.

INVASION DU PÉLOPONÈSE. — REPRISE DE CORINTHE. — LEVÉE DU BLOCUS D'ANAPLI. — COMBAT NAVAL DEVANT SPEZZIA. — INCENDIE D'UN VAISSEAU TURC A TÉNÉDOS. — FUITE DE LA FLOTTE AUX DARDANELLES. — — DESTRUCTION DE L'ARMÉE TURQUE. — PRISE D'ANAPLI.

L'autorité du gouvernement était presque méconnue et le plus grand désordre régnait dans le Péloponèse ; mais pouvait-il en être autrement après les événements qui venaient de s'y passer? nous étions encore trop heureux, même à ce prix, d'être sortis de la crise terrible à laquelle la Grèce venait d'échapper comme par miracle.

Je reprends le récit que j'ai déjà ébauché.

Le visir Curchid, ne voulant pas laisser le temps aux Hellènes de revenir de la terreur que leur avait causée son approche, fit rapidement passer les défilés de l'isthme à vingt-sept mille hommes sous le commandement de Dram-Ali. Il partagea le reste de son

armée en plusieurs corps destinés à garder les défilés et à escorter l'artillerie et les munitions nécessaires pour faire la guerre dans un pays dévasté.

La faible garnison de Corinthe, intimidée par la vue de cette masse d'ennemis qui couvrait toute la plaine, évacua la forteresse avant d'être attaquée (1); Dram-Ali la fit aussitôt occuper, et tandis que six mille hommes s'avançaient vers Patras, dix mille arrivaient à Argos. Le blocus d'Anapli était levé, tout fuyait devant des forces supérieures. On tremblait même à Tripolitza.

Dans ce pressant danger, le prince Ypsilanti, après plusieurs traits de bravoure, se jeta avec une centaine d'hommes décidés dans la forteresse d'Argos, et cette généreuse résolution contribua à changer la face des affaires.

Les Turcs croyant qu'il n'avait pris ce parti qu'à cause des trésors qu'ils supposaient de-

(1) Le prêtre Achilléus, qui la commandait, honteux de cette faiblesse, se tua de désespoir.

voir y être enfermés, et voulant d'ailleurs s'emparer de ce chef qu'ils regardaient comme l'auteur de la révolution, s'arrêtèrent pour en faire le siége.

Cette misérable bicoque, qui ne mérite même pas le nom de château, a été bâtie par les Vénitiens sur les fondements de la forteresse antique; avant de l'abandonner, ils ont fait sauter une partie de ses murs. Les Grecs les ayant relevés à pierres sèches, on y est à l'abri d'un coup de main, et sa situation élevée la met hors d'atteinte du canon.

Pendant que l'ennemi perdait quelques jours dans des attaques inutiles par leur manque de vigueur, les Hellènes qui avaient osé envisager le danger se rassuraient, et accouraient de tous côtés. Ils occupaient tous les aboutissants de la plaine d'Argos, et commençaient à gêner les communications avec le gros de l'armée resté à Corinthe. Bientôt ils s'aventurèrent en rase campagne; mais ils avaient le plus souvent le dessous

contre la cavalerie ennemie, qu'ils redoutaient avec raison, n'ayant pas de baïonnettes à lui opposer.

Dans ce moment, la flotte turque, que nous avons vue partir de Patras, parut devant le golfe d'Anapli. Elle était composée de soixante-douze bâtiments, dont six vaisseaux de ligne, dix frégates, trente corvettes; et le reste, bâtiments de transport.

Ce mouvement était bien combiné. Elle pouvait approvisionner Anapli et l'armée, et terminer la guerre d'un seul coup, en portant ses efforts sur Hydra et Spezzia.

Les insulaires, sans se laisser intimider par un appareil si redoutable, allèrent à la rencontre de l'ennemi, déterminés à tout risquer dans cette occasion décisive.

Alors, en présence des deux armées et de la population d'Anapli qui attendaient avec anxiété l'issue d'un événement duquel devait dépendre ou leur salut ou leur perte, s'offrit le spectacle inouï de vaisseaux de ligne n'osant accepter la bataille que leur présentaient

cinquante-sept bricks de dix-huit canons.

Les Turcs avaient perdu la tête, ils tiraient des deux bords, hors de toute portée, semblant vouloir s'étourdir par tant de fracas, et se dérober dans l'épaisse fumée de leur immense artillerie.

Sous leur canon, la flotte grecque s'empara d'un bâtiment autrichien, chargé pour ravitailler Anapli, et ayant à bord deux envoyés turcs.

Qui oserait rapporter un fait si incroyable, s'il ne s'était passé en présence de la frégate française *la Fleur de Lis*, alors dans les eaux de Spezzia (1)? Qu'on interroge ses marins;

(1) Les croiseurs grecs avaient saisi à Malvoisie le brick *Listock*, chargé de blé pour Anapli. Le commandant de la station française vint le réclamer au moment où les deux flottes étaient en présence. Les Hydriotes, exaltés par un moment aussi critique d'où allait dépendre ou le salut ou la perte de la nation, firent une réponse peu satisfaisante, et M. de Viella crut devoir s'emparer, comme garantie, d'une goëlette à bord de laquelle étaient les otages d'Anapli. Le calme empêcha l'exécution de ce dessein.

Je suis fier de pouvoir proclamer que, parmi les

ils diront l'indignation dont ils ne purent se défendre, en voyant des vaisseaux de quatre-vingts canons fuir devant une misérable flottille. Le vaisseau général toucha en voulant échapper à Miaouli, qui s'acharnait à sa poursuite ; mais il parvint à se dégager.

Disons, pour diminuer une telle honte, que l'ennemi, se rappelant l'incendie du capitan-pacha, à Chio, craignait que ces bâtiments ne fussent tous des brûlots.

Quoi qu'il en soit, cette nombreuse flotte ne ravitailla ni Anapli ni l'armée, et s'enfuit à Ténédos, où elle trouva le prix de tant de lâcheté.

nombreux bâtiments de commerce qui, attirés par l'espoir du lucre, pénétraient dans les ports turcs bloqués, et, en les ravitaillant, contrariaient d'une manière cruelle nos opérations les plus importantes, le pavillon français n'a paru que cette seule fois, et encore fut-il reconnu depuis que ce brick *Listock* ne l'avait que par supercherie, et il lui fut retiré.

Le nom français, que nos marins et nos magistrats au Levant, ont rendu si éclatant de générosité, est resté sans tache.

Le célèbre capitaine Georges et Constantin Canaris, instruits que la flotte était mouillée à Ténédos, où elle était retenue par ses avaries, équipèrent à la hâte deux sacolèves en brûlots (1); firent prendre des vêtements turcs à leurs matelots, et se dirigèrent vers elle, deux bricks ipsariotes feignant de les poursuivre.

Les sacolèves, canonnées de temps en temps, forçaient de voile pour se réfugier au milieu de la flotte; quand elles en furent à peu de distance, les bâtiments grecs, paraissant désespérer de les atteindre, reprirent le large. Sans inspirer de soupçons, elles se dirigèrent, l'une sur le vaisseau amiral, et l'autre sur la capitana-bey. Lorsqu'elles furent prêtes à aborder, les Grecs qui les montaient se jetèrent dans leurs chaloupes, et les Turcs attribuèrent encore ce mouvement à la frayeur qu'ils avaient dû avoir de tomber entre les mains de l'ennemi.

(1) Les sacolèves sont de petits navires d'une construction très défectueuse dont se servent les Turcs seuls; on ne pourrait les comparer qu'aux jonques chinoises.

Le capitan-pacha parvint à se dégager et coupa ses câbles, ainsi que le reste de la flotte, pour se réfugier aux Dardanelles, abandonnant aux flammes et sans secours l'autre vaisseau, qui sauta bientôt après; il avait seize cents hommes à bord, et la caisse de l'armée.

Après la fuite de la flotte ennemie, l'armée péloponésienne devint de jour en jour plus audacieuse, et la révolte éclata dans les rangs des Turcs, qui commençaient à craindre d'être enfermés dans la plaine d'Argos, où ils manquaient déjà de vivres. Trois mille hommes voulurent regagner Corinthe; mais ils étaient attendus au défilé du Trété, où ils périrent presque tous. Peu de jours après, la famine força aussi les autres à prendre le même parti, et ils eurent le même sort. Qu'on ne croie pas que j'exagère en disant que ce passage était devenu impraticable par la quantité d'hommes et de chevaux qui l'encombraient (1).

Les tentatives qui avaient été faites du côté

(1) Voyez à la fin, pièces VII et VIII.

de Patras n'avaient pas été plus heureuses, et le reste de l'armée ennemie se voyait enfermé à son tour dans la plaine de Corinthe, sans vivres et sans espoir de secours. A peine était-elle entrée dans le Péloponèse, qu'Ulysse (1) s'était emparé des défilés du mont Géranien, après avoir massacré les troupes qui les gardaient.

Bientôt les Turcs furent forcés de manger leurs chevaux. Les maladies et des escarmouches continuelles les avaient réduits à 12,000 quand ils voulurent tenter de gagner Patras, où ils pouvaient être plus facilement approvisionnés par mer. Ils perdirent inutilement 3,000 hommes, et renoncèrent à ce projet.

Dès le mois de juillet, Anapli était réduit à l'extrémité; les habitants, affaiblis par les maladies inséparables d'un siége aussi long, s'efforçaient de prolonger leur misérable existence par les aliments les plus révoltants, les plus horribles : plusieurs fois ils avaient demandé à capituler, mais le pacha avait rejeté

(1) Voir à la fin, pièce IX.

leurs sollicitations, certain du sort qui l'attendait à Constantinople s'il remettait à l'ennemi la place importante qui lui était confiée. Forcé cependant par la nécessité, il était entré en accommodement; des otages étaient échangés, les conditions réglées, on fournissait des vivres aux habitants; déjà même le fort qui défend l'entrée du port était remis aux Grecs, et les commissaires chargés d'enregistrer ce que les Turcs devaient laisser étaient dans la ville, quand l'armée ennemie entra dans le Péloponèse : alors toute négociation fut rompue.

Nous venons de voir quel fut le résultat des opérations des armées turques, de terre et de mer. Le blocus d'Anapli fut repris aussitôt que Dram-Ali eut abandonné la plaine d'Argos, et les habitants n'eurent qu'à se repentir de leur mauvaise foi. Leur situation était désormais désespérée; mais ils n'osaient plus implorer la clémence d'un ennemi qu'ils avaient trompé.

Les derniers aliments manquèrent tout-à-

fait; la garnison de la forteresse de Palamide, poussée par la faim, descendit dans la ville, et ne remonta pas le soir; c'était le 15 décembre. Un homme et une femme sortirent de la forteresse pendant la nuit, et vinrent au camp des Hellènes implorer leur pitié. On apprit d'eux qu'elle était abandonnée, et qu'ils avaient ouvert une des portes.

Colocotroni, craignant qu'on ne lui tendît un piége, fit munir d'échelles ses soldats, et gravit les rochers de Palamide. La nuit était fort obscure; un vent très violent soufflait; les Hellènes avançaient en silence, prêtant l'oreille au moindre bruit; ils arrivèrent ainsi jusqu'à la porte; elle était ouverte. Ne voulant cependant pas entrer, ils plantèrent les échelles à quelque distance, et, lorsque ceux qui étaient montés furent venus leur donner l'assurance qu'ils n'avaient vu personne, ils se répandirent dans les batteries et les différents postes, où ils surprirent le petit nombre de soldats qui y étaient demeurés.

Colocotroni était maître de quatre forts intérieurs, mais plusieurs Turcs étaient encore enfermés dans le cinquième; c'est le principal; il domine tous les autres et peut les faire abandonner. Ils se rendirent à la première sommation.

A la pointe du jour, une salve générale de l'artillerie de Palamide annonça à la ville que les Hellènes étaient maîtres de la citadelle. Les Turcs, à leur discrétion, s'estimèrent heureux d'obtenir la vie sauve, et d'être transportés à Scala-Nova, dans l'Asie mineure. La capitulation fut religieusement observée, et quelques uns même purent sauver des débris de leur fortune.

Néanmoins, ces mêmes hommes, qui ne devaient la vie qu'à la générosité de leurs vainqueurs, signalèrent leur arrivée en Asie par les actes de cruauté qu'ils exercèrent contre de paisibles habitants de Scala-Nova et de Smyrne.

Quelques personnes, sans doute mal informées, ont prétendu que le maintien sévère de cette capitulation avait été dû à la

présence de la frégate anglaise *le Cambrian*, commandée par M. Hamilton. J'en appelle à la loyauté de ce commodore ; tous les chefs, et surtout les estimables frères Tombazi, n'avaient-ils pas montré la plus vive sollicitude dans les mesures prises pour assurer le salut des vaincus, quand le commandant anglais sollicita de transporter ceux qui lui avaient été recommandés par le pacha de Smyrne ? De longues difficultés furent faites, parcequ'on prévoyait que la calomnie se saisirait de cette apparence ; mais il ne se rebuta pas de plusieurs refus. Je me rappelle qu'il dit, entre autres choses : « Je désire » porter ces Turcs, pour qu'on ne puisse » répéter encore que je ne cherche à être » utile qu'aux Grecs. » On finit par céder à ses instances, et il dut sans doute apprécier ce sacrifice.

La prise d'Anapli enlevant la dernière espérance aux Turcs de Corinthe, il ne leur resta plus qu'à tenter de gagner Patras, où la flotte aurait pu les ravitailler plus facile-

ment. Ils laissèrent cinq cents hommes dans la forteresse de Corinthe, et s'avancèrent de ce côté.

Ils n'éprouvèrent aucune résistance jusqu'à Mavra-Litharia, défilé qui sépare la Corinthie de l'Achaïe; dans la nécessité de vaincre ou de mourir, ils forcèrent ce passage, occupé par cinq cents Grecs, et arrivèrent à la plaine de Zacoula.

Nikitas (1) et Pétimésa les enveloppèrent entre le défilé de Sainte-Irène et celui de Çaki-Scala, tous deux flanqués de rochers à pic. Une tentative qu'ils firent dans leur situation désespérée leur coûta six cents hommes.

Le général grec leur proposa alors de se rendre, mais trois cents Albanais seulement

(1) Nikitas (Nicétas), dont j'ai trop peu parlé, n'a pas les talents d'un général, mais est aussi distingué par son désintéressement et son patriotisme que par une bravoure extraordinaire.

Après plusieurs occasions où il eût pu acquérir des richesses, il était hors d'état d'acheter une paire de pistolets. Ypsilanti lui envoya 500 piastres. Nikitas, sans imi-

acceptèrent, et furent conduits à Tripolitza. Le reste, composé de Turcs proprement dits, n'espérant pas de pardon, s'y refusa avec orgueil. Ils furent aussitôt vigoureusement attaqués; et, malgré le courage que leur inspirait le désespoir, leur destruction fut complète.

Les Hellènes eurent dans ces affaires deux cent soixante hommes tués, et plus de trois cents blessés; et le brave Pétimésa succomba.

Acrata devint ainsi le tombeau des derniers Turcs de l'armée qui avait pénétré dans le Péloponèse. Si on y ajoute ceux qui ont péri à Tripolitza, à Malvoisie, à Navarins, à Co-

ter le luxe qui commençait à se répandre parmi les capitaines grecs, acheta de simples pistolets montés en bois, et envoya le reste de la somme à sa famille.

Lorsqu'il s'agissait d'armer des bâtiments pour aller secourir Missolongi, les primats réunis balançaient à faire des sacrifices; Nikitas s'avança au milieu de l'assemblée, et déposant un sabre de grand prix qu'il avait enlevé à Corinthe, dit : « *Voilà tout ce que j'ai.* » Cet exemple entraîna les autres.

rinthe, à Athènes, à Patras, aux Thermopyles, dans l'Etolie, dans l'île de Candie, et aux incendies des vaisseaux, on trouvera que les pertes des barbares, dans cette guerre, s'élèvent à près de cent mille hommes; et c'était toute l'élite de leurs troupes!

CONSIDÉRATIONS GÉNÉRALES.

L'année 1823 s'ouvrit pour les Hellènes sous ces heureux auspices. Victorieux sur terre et sur mer, ils ne voyaient plus d'ennemis autour d'eux, et ils n'eurent à s'occuper que des réformes qu'ils avaient reconnues nécessaires dans leur organisation intérieure.

Une assemblée nationale fut convoquée à Anapli, pour nommer les membres annuels du gouvernement. Ceux qui le composaient avaient outre-passé le temps de leurs pouvoirs, pressés par des circonstances impérieuses; mais ils avaient perdu presque tout leur crédit. Dans un pays où tout est à créer, et les emplois et les hommes pour les occuper, ce n'est qu'après plusieurs essais qu'on peut trouver l'équilibre et la stabilité.

Est-il nécessaire, après ce récit fait avec

candeur, que je fasse connaître mon opinion sur l'issue de ces événements? le problème me paraît maintenant résolu.

Les Hellènes, affranchis du joug ottoman, sont en position de prétendre à tout; mais *braves et désunis* est encore le résumé de leur histoire, ainsi qu'au temps de Thémistocle.

Si nous jetons un coup d'œil rapide sur la série des faits glorieux qui ont amené ce dénouement inespéré, nous voyons la Grèce présenter d'abord le spectacle d'une mêlée dans laquelle chaque Hellène terrasse son adversaire, et s'arme de sa dépouille. A peine ont-ils remporté ces premiers succès, que des chefs ambitieux et avides songent déjà à s'emparer du pouvoir, et la discorde succède à l'anarchie.

On l'a dit, « du moment où une révolution » s'arrête, elle recule. » Celle des Grecs offre une preuve frappante de cette vérité. Les Hellènes, au lieu de marcher en avant, secondant les efforts de leurs frères qui avaient levé l'étendard de l'indépendance sur des

points isolés, et encourageant les autres par leur présence, perdent un temps précieux à assiéger successivement les villes de guerre du Péloponèse et de l'Eubée. Les Turcs parviennent pendant ce temps à étouffer de petites révoltes partielles abandonnées à leurs seules forces; et les Péloponésiens, partout victorieux, après plus d'une année de succès et d'efforts honorables, mais mal dirigés, finissent par se voir à leur tour attaqués dans leurs propres foyers. Le danger pressant fait alors cesser les divisions, et les barbares sont exterminés.

La Porte, plus adroite que redoutable, ne manque pas de proclamer la trahison; c'est le cri ordinaire des vaincus; il cache bien des hontes. Des visirs paient de leur tête ses revers. Le sultan peut désigner d'avance encore des victimes, malgré les immenses préparatifs par lesquels sa politique cherche à en imposer.

Ses efforts seront-ils plus terribles maintenant que, privé des troupes de la Romélie,

ses seuls bons soldats, il est réduit à employer les Asiatiques, qui tremblent au seul nom du Péloponèse, et qui n'oseront pas mettre le pied sur son sol dévorant? Sa flotte aura-t-elle moins d'épouvante des brûlots depuis son désastre récent à Ténédos ?

Les Hellènes attendent impatiemment que cette nouvelle lutte s'engage ; ils sont prêts à exterminer des ennemis plus nombreux que ceux qu'ils ont terrassés.

Il n'entre pas dans leur plan de s'opposer de front à des forces supérieures ; ils n'ont pas les ressources de l'Asie pour *la chair à canon.* Les femmes, les enfants sont réfugiés dans le Péloponèse ou dans les montagnes de l'Etolie. La population de l'Attique se retirera à Salamine, à Egine, à Zéa. Les barbares s'avanceront sans résistance ; leur marche sera à la vérité marquée par des pertes continuelles ; chaque défilé, chaque montagne, chaque passage sera baigné de leur sang ; ils seront partout harcelés sans relâche ; mais, loin de vouloir les arrêter, on les attirera

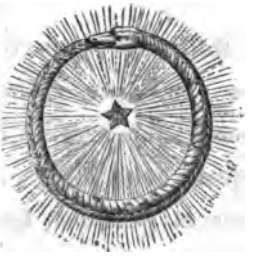
dans le Péloponèse, où ils trouveront le second acte de la sanglante tragédie à laquelle le lecteur vient d'assister.

Intrépides Hellènes! vous connaissez maintenant toutes vos forces; vous n'avez plus besoin du secours des armées étrangères; on les paie toujours trop cher ces secours; ils sont intéressés et perfides. Craignez la protection de Philippe. Une nation brave et généreuse doit aspirer à la gloire de conquérir seule sa liberté; vous en avez les moyens, et vous serez dignes de vos ancêtres.

Le noble enthousiasme qui vous enflamme est un gage assuré de votre indépendance; volez aux derniers combats, et les hordes barbares seront anéanties.

Heureux les braves qui scelleront de leur sang la liberté de la patrie régénérée, leur

gloire égalera la gloire de Léonidas et de Cynégire ; la postérité reconnaissante gravera le nom de ces nobles victimes sur la colonne de Marathon !



PIÈCES

JUSTIFICATIVES.

PIÈCES

JUSTIFICATIVES.

I.

ACTE D'INDÉPENDANCE

DE LA NATION GRECQUE.

La nation grecque prend le ciel et la terre à témoin que malgré le joug affreux des Ottomans, qui la menaçaient de son dépérissement, elle existe encore. Ces tyrans féroces, violant les capitulations et tout principe d'équité, par des actes iniques et destructifs, qui ne tendaient qu'à l'entier anéantissement du peuple soumis, l'ont forcée de recourir aux armes pour sa propre conservation. Après avoir repoussé la violence par le seul courage de ses enfants, elle déclare aujourd'hui devant Dieu et devant les hommes, par l'organe de ses représentants réunis, SON INDÉPENDANCE POLITIQUE.

Descendants d'une nation distinguée par ses lumières et par sa douce civilisation, vivants à une époque où cette civilisation répand ses bienfaits avec une profusion vivifiante sur les autres peuples de l'Europe, et ayant sans cesse sous les yeux le spectacle du bonheur dont ces peuples jouissent sous l'égide protectrice des lois, les Grecs ont-ils pu rester plus long-temps dans cet état aussi affreux qu'ignominieux, et voir avec apathie ce bonheur qu'ils sentaient que Dieu a réparti également à tous les hommes? Des motifs si puissants ont pressé le moment du réveil, où la nation, pleine de ses souvenirs et de son indignation, devait réunir ses forces pour revendiquer ses droits. Telles sont les causes de la guerre que nous avons été forcés d'entreprendre contre les Turcs. Loin d'être fondée sur des principes de démagogie ou de rebellion, loin d'avoir pour motifs les intérêts particuliers de quelques individus, cette guerre est une guerre nationale et sacrée; elle n'a pour but que la restauration de la nation, et sa réintégration dans les droits de propriété, d'honneur et de vie.

Des attaques peu dignes d'hommes nés libres au sein de l'Europe chrétienne et civilisée ont été dirigées contre notre cause. Mais quoi! les Grecs

seuls, de tous les Européens, devaient-ils être exclus comme indignes de ces droits que Dieu a établis pour tous les hommes ? Étaient-ils condamnés à un esclavage éternel qui perpétuât chez eux la spoliation, les violations et les massacres ? Enfin, la force brutale de quelques hordes barbares, qui, sans être jamais provoquées, vinrent, accompagnées du carnage et de la destruction, s'établir au milieu de nous, pouvait-elle jamais être légalisée par le *droit des gens* de l'Europe ?

Les Grecs ne l'ont jamais reconnue, et n'ont cessé de la repousser par les armes toutes les fois qu'une espérance ou des circonstances favorables se sont offertes.

Partant de ce principe, et assurés de nos droits, nous ne voulons, nous ne réclamons que notre rétablissement dans l'association européenne, où notre religion, nos mœurs et notre position nous appellent à nous réunir à la grande famille des chrétiens et à reprendre parmi les nations le rang qu'une force usurpatrice nous a ravi.

C'est dans cette intention, aussi pure que sincère, que nous avons entrepris cette guerre, ou plutôt que nous avons concentré les guerres partielles que la tyrannie musulmane a fait éclater dans nos

diverses provinces et dans nos îles ; et nous marchons d'un commun accord à notre délivrance, avec la ferme résolution de l'obtenir ou d'ensevelir enfin à jamais nos malheurs sous une grande ruine, digne de notre origine, qui, dans ces malheurs, ne fait que peser davantage sur nos cœurs.

Dix mois se sont déjà écoulés depuis que nous avons commencé cette guerre nationale. Le Tout-Puissant nous a été propice ; quoique peu préparés à cette lutte inégale, nos efforts ont été couronnés du succès. Cependant sur plus d'un point ils ont rencontré une vive résistance. Occupés sans relâche à aplanir les difficultés survenues, nous avons été forcés de différer l'accomplissement de notre organisation politique qui devait constater l'indépendance de la nation ; avant d'assurer notre existence physique, nous ne pouvions, nous ne devions pas même entreprendre celle de l'état politique.

Telles furent les causes de ce retard involontaire, et qui nous ont empêchés de prévenir quelques désordres.

Enfin ces difficultés étant levées en grande partie, nous nous sommes appliqués avec ardeur à compléter notre ouvrage politique. Les circonstances nous ont forcés d'établir d'abord les gouvernements locaux,

tels que ceux d'Etolie, de Livadie, du Péloponèse, des îles. Comme les fonctions de ces gouvernements n'embrassaient que l'administration intérieure de ces lieux respectifs, les provinces et les îles ont député des représentants chargés de la formation d'un gouvernement provisoire, mais suprême, à la souveraineté duquel ces assemblées locales devaient être soumises. Ces députés, réunis dans un congrès national, après de longues et mûres délibérations, établissent aujourd'hui ce gouvernement, le proclament seul gouvernement légitime de la Grèce, tant parcequ'il est fondé par la justice et les lois de Dieu, que parcequ'il repose sur la volonté et le choix de la nation.

Ce gouvernement est composé d'un conseil exécutif et d'un corps législatif. Le pouvoir judiciaire en est indépendant.

Les députés, en finissant, déclarent à la nation grecque que leur tâche étant accomplie, le congrès se dissout aujourd'hui. Le devoir du peuple est désormais d'obéir aux lois et de respecter les exécuteurs des lois. Grecs ! vous avez voulu secouer le joug qui pesait sur vous, et vos tyrans disparaissent tous les jours ; mais il n'y a que la concorde et l'obéissance au gouvernement qui puissent consolider votre in-

dépendance. Daigne le Dieu des lumières éclairer de sa sagesse les gouvernants et les gouvernés, afin qu'ils connaissent leurs véritables intérêts, et qu'ils coopèrent d'un commun accord à la délivrance de la patrie !

Donné à Épidaure le 15 (27) janvier 1822, l'an premier de l'indépendance.

Signé, ALEXANDRE MAVROCORDATO,
président du conseil.

(Suivent les signatures de soixante-sept membres du congrès.)

II.

CONSTITUTION PROVISOIRE DES GRECS,

PROMULGUÉE PAR LE CONGRÈS NATIONAL.

CHAPITRE PREMIER.

De la Religion.

ART. 1er. La religion de l'état est la religion orthodoxe de l'église d'Orient (grecque).

Cependant toutes les religions sont tolérées, et leurs cérémonies librement exercées.

CHAPITRE II.

Droits publics des Grecs.

2. Tous les indigènes de la Grèce, professant la religion chrétienne, sont Grecs et jouissent de tous les droits politiques.

3. Les Grecs sont égaux devant la loi, sans distinction de rang ni de dignité.

4. Tout étranger établi ou habitant momentanément la Grèce, y jouit des mêmes droits civils que les Grecs.

5. Une loi sur la naturalisation sera prochainement publiée par le gouvernement.

6. Tous les Grecs peuvent être appelés à tous les emplois; le mérite seul détermine la préférence.

7. La propriété, l'honneur et la sûreté de chaque citoyen sont placés sous la sauvegarde de la loi.

8. Les contributions aux charges de l'Etat sont réparties dans la proportion de la fortune de chacun. Aucun impôt ne peut être exigé qu'en vertu d'une loi.

CHAPITRE III.

Forme du Gouvernement.

9. Le gouvernement est composé de deux corps: le sénat législatif, et le corps exécutif.

10. Ces deux corps concourent à la formation des lois. Le conseil peut refuser sa sanction aux lois adoptées par le sénat, de même que celui-ci peut rejeter les projets de lois proposés par le conseil.

11. Le sénat législatif est composé des députés élus par les diverses provinces.

12. Le nombre des députés au sénat sera déterminé par la loi des élections.

13. La loi des élections, qui sera publiée par le gouvernement, contiendra les deux dispositions suivantes :

1° Les représentants doivent être Grecs ;

2° Ils doivent avoir trente ans accomplis.

14. Les députés de toutes les provinces et îles libres de la Grèce sont admis dès que leurs pouvoirs sont reconnus valables par le sénat.

15. Chaque année, le sénat nomme son président et son vice-président à la majorité des voix.

16. Il nomme de la même manière, et pour le même temps, un premier et un second secrétaire, et des sous-secrétaires.

17. Le sénat se renouvelle chaque année.

18. Le conseil exécutif est composé de cinq membres, choisis hors du sein du sénat législatif, et d'après les règles établies par la loi spéciale concernant la formation du conseil.

19. Chaque année, le conseil nomme son président et son vice-président à la majorité des voix.

20. Il nomme huit ministres, savoir : l'archi-chancelier d'état, chargé des relations extérieures ; les ministres de l'intérieur, des finances, de la

justice, de la guerre, de la marine, du culte et de la police.

21. Il nomme aussi à tous les emplois du gouvernement.

22. Les fonctions du conseil ne durent qu'un an.

CHAPITRE IV.

Du Sénat législatif.

Section 1re. — *Pouvoir législatif du Sénat.*

23. Attendu l'urgence et l'importance des besoins de l'état, le sénat législatif doit continuer cette année ses travaux sans interruption.

24. Le président fixe l'ouverture des séances et en détermine la durée.

25. Il peut convoquer, en cas de besoin, le sénat à des séances extraordinaires.

26. En cas d'absence du président, le vice-président en remplit les fonctions.

27. Les deux tiers des membres suffisent pour constituer le sénat.

28. Les résolutions du sénat sont prises à la majorité des voix.

29. En cas de partage, la voix du président détermine la majorité.

30. Tous les actes du sénat sont signés par le président, et contre-signés par le premier secrétaire.

31. Le président transmet les résolutions du sénat au conseil, et les soumet à son approbation.

32. Si le conseil refuse sa sanction ou propose des amendements, le projet est renvoyé au sénat, avec les motifs de son refus ou les amendements proposés, pour y être de nouveau discuté. Après ce nouvel examen, le projet est encore porté au conseil, qui l'adopte ou le rejette définitivement.

33. Le sénat reçoit et examine toutes les pétitions qui lui sont adressées, quel qu'en soit l'objet.

34. Tous les trois mois le sénat forme dans son sein autant de comités qu'il y a de ministères.

35. Sur la désignation du président, chacun de ces comités est attaché à une branche du service public, et prépare les projets de loi qui sont relatifs à cette branche.

36. Tout membre du sénat peut proposer un projet de loi écrit, que le président renvoie à l'examen du comité compétent.

37. Le sénat reçoit les projets de loi que le conseil

exécutif lui envoie, et les approuve, les modifie ou les rejette.

38. Toute déclaration de guerre et tout traité de paix seront soumis à l'approbation du sénat; et, en général, tous traités que le conseil exécutif ferait avec une puissance étrangère, sur quelque matière que ce soit, ne seraient obligatoires qu'autant qu'ils seraient approuvés par le sénat. Les trèves et les armistices de peu de jours ne sont pas compris dans cette disposition.

39. Au commencement de chaque année, le conseil soumet à l'approbation du sénat l'état approximatif des dépenses de l'année et des moyens de les couvrir; à la fin de l'année, il présente aussi à l'approbation du sénat le compte exact des recettes et des dépenses. Cependant les circonstances rendant impossible la présentation d'un état approximatif pour cette première année, le sénat fournira aux besoins de la guerre et des autres dépenses publiques, sauf l'approbation du compte exact qui lui sera soumis à la fin de l'année, conformément à la seconde disposition de cet article.

40. Le sénat approuve ou rejette les propositions d'avancement dans les grades militaires, faites par le conseil.

41. Il approuve ou rejette aussi les propositions faites par le conseil, pour récompenser les grands services civils ou militaires.

42. Le sénat réglera le nouveau système monétaire, et le conseil fera battre les monnaies au nom de la nation.

43. Il est expressément défendu au sénat d'approuver aucun traité qui pourrait porter atteinte à l'indépendance politique de la nation; et s'il venait à sa connaissance que le conseil se fût engagé dans quelque négociation criminelle de cette nature, il devra mettre le président en accusation, et, en cas de culpabilité reconnue, le déchoir de ses fonctions.

44. Les journalistes ont le droit d'entrée dans toutes les séances du sénat, excepté dans les comités secrets, qui pourront avoir lieu toutes les fois que cinq membres le demanderont.

SECTION II. — *Des secrétaires du Sénat.*

45. Le premier secrétaire du sénat est chargé de la rédaction de tous les actes de ce corps, et en tient un recueil exact.

46. Il reçoit du président les résolutions du sénat, et les transmet au conseil.

47. En cas d'absence du premier secrétaire, le second secrétaire le remplace.

SECTION III. — *Pouvoir judiciaire du Sénat.*

48. Si un ou plusieurs membres du sénat étaient accusés d'un délit politique, une commission de sept membres, nommée à cet effet par le sénat, prendra connaissance de cette accusation, et en fera un rapport par écrit. Si la commission juge l'accusation admissible, le sénat s'emparera de cette affaire. Si l'accusé est condamné à la majorité des deux tiers des voix, il sera déclaré déchu de sa dignité, et renvoyé devant le tribunal suprême de la Grèce, pour y être jugé comme simple citoyen.

49. Aucun sénateur ne pourra être arrêté qu'après avoir été condamné pour un délit ou pour un crime.

50. Lorsqu'un membre du conseil exécutif sera accusé d'un délit ou d'un crime politique, le sénat nommera dans son sein une commission composée de neuf membres, qui fera un rapport conformément à l'article 48. Si la commission est d'avis d'admettre l'accusation, et si le sénat qui, dans ce cas, reste saisi de l'affaire, condamne l'accusé à la majorité des quatre cinquièmes des voix, le président déclarera le condamné déchu de sa dignité, et le ren-

verra devant le tribunal suprême de la Grèce, qui le jugera comme il est dit à l'article 48.

51. Lorsqu'un ou plusieurs ministres seront accusés d'un crime ou délit politique, ils seront jugés dans les formes et de la manière prescrites par l'article 48.

CHAPITRE V.

Du Conseil exécutif.

Section 1re. — *Étendue de ses pouvoirs.*

52. Le conseil exécutif pris en corps est inviolable.

53. Si le corps entier du conseil exécutif venait à se rendre coupable d'un crime ou d'un délit politique, le président serait jugé et puni conformément à l'article 43; et, après la nomination d'un nouveau président, les autres membres seraient séparément poursuivis, jugés et punis, conformément à ce qui est établi à l'article 50.

54. Le conseil fait exécuter les lois par les ministres.

55. Il sanctionne ou rejette les projets de loi adoptés par le sénat législatif.

56. Il propose des projets de loi au sénat, qui les discute; les ministres ont le droit d'assister à

cette discussion, et le ministre aux attributions duquel est relatif le projet discuté doit toujours y être présent.

57. Tous les actes et décrets du conseil sont signés par le président, contre-signés par le premier secrétaire, et scellés du sceau de l'état.

58. Le conseil dispose des forces de terre et de mer.

59. Il pourra publier les instructions qu'il jugera convenables, et faire appliquer les lois qui concernent l'ordre public.

60. Il pourra prendre les mesures nécessaires à la tranquillité publique dans toutes les matières de police, pourvu qu'il en instruise le sénat.

61. Il pourra avec le consentement du sénat faire des emprunts, tant dans l'intérieur que hors de l'état, et donner en garantie des fonds du domaine public.

62. Il pourra également, avec le consentement du sénat, aliéner une partie desdits fonds du domaine public.

63. Il nomme les ministres, et en fixe les attributions.

64. Les ministres sont responsables de tous les actes de leur département; par conséquent ils ne

doivent exécuter aucun acte ni décret contraire aux droits et aux devoirs proclamés par le présent acte.

65. Le conseil nomme tous les employés du gouvernement auprès des puissances étrangères.

66. Il doit instruire le sénat de ses relations avec les états étrangers, et de l'état intérieur de la Grèce.

67. Il a le droit de changer les ministres et tout employé dont il a la nomination.

68. En cas d'urgence, il convoque le sénat en session extraordinaire.

69. Lorsqu'il aura été commis un crime de haute trahison, le conseil pourra prendre les mesures extraordinaires qu'il jugera nécessaires, quel que soit le rang des personnes accusées.

70. Le conseil pourra encore, dans ce même cas, faire, si les circonstances l'exigent, des promotions et des nominations provisoires dans les grades militaires, lesquelles seront soumises à l'approbation du sénat, lorsque la tranquillité sera rétablie.

71. Dans ce cas, le conseil présentera au sénat, dans le délai de deux jours, un rapport exact et par écrit des motifs qui l'ont mis dans la nécessité de prendre des mesures extraordinaires.

72. Comme il dispose des forces de terre et de

mer, le conseil peut, en temps de guerre, prendre encore des mesures extraordinaires pour se procurer des logements, des vivres, des habillements, des munitions, et tout ce qui est nécessaire aux armements de terre et de mer.

73. Il présentera au sénat un projet de loi sur les décorations à donner en récompense des services rendus à la patrie.

74. Le conseil exécutif est chargé d'entretenir les relations avec les puissances étrangères, et peut entreprendre et suivre toute espèce de négociation; mais les déclarations de guerre et les traités de paix, ou autres, doivent être soumis à l'approbation du sénat.

75. Cependant il peut faire toutes conventions de trèves de courte durée, conformément à l'article 38 du sénat, sauf la communication qu'il en doit au sénat.

76. Au commencement de chaque année, il présentera au sénat un compte exact et détaillé du revenu et des dépenses de l'année courante. Ces deux comptes sont dressés par le ministre des finances, et accompagnés de toutes les pièces justificatives.

Néanmoins, pour cette année, les comptes seront faits comme il est dit à l'article 39.

77. Les résolutions du conseil sont prises à la majorité des voix.

78. Dans aucun cas, et sous aucun prétexte, le conseil ne pourra entrer dans aucune négociation ni conclure aucun traité capable de porter atteinte à l'indépendance politique de la nation. Au cas d'un pareil crime, le président du conseil est poursuivi, déchu et puni, comme il est dit à l'article 53.

79. Le conseil proposera un projet de loi sur l'uniforme des troupes de terre et de mer.

80. Il présentera un projet de loi pour régler la solde des troupes de terre et de mer, et pour fixer les appointements de tous les employés du gouvernement.

SECTION II. — *Mode de poursuite contre les membres du conseil.*

81. Dès que l'accusation d'un délit politique, portée contre un membre du conseil, a été admise par le sénat, l'accusé est déchu de ses fonctions; l'instruction et le jugement sont poursuivis d'après les dispositions de l'article 50.

82. Aucun des membres du conseil ne peut être arrêté qu'en vertu d'une condamnation; en cas de destitution ou d'absence d'un conseiller, si les voix

sont partagées dans une délibération, la voix du président détermine la majorité.

83. L'accusation contre un ou plusieurs ministres, admise par le sénat, entraîne leur destitution, et l'instruction de leur procès sera poursuivie conformément à l'article 51.

84. En cas de crime de haute trahison, le conseil pourra former, dans le lieu où siégera le gouvernement, une commission centrale extraordinaire, chargée de connaître de ces crimes, jusqu'à la formation du tribunal suprême de la Grèce.

CHAPITRE VI.

Du pouvoir judiciaire.

85. Le pouvoir judiciaire est indépendant du pouvoir législatif et exécutif.

86. Il est composé de onze membres élus par le gouvernement, et qui choisissent leur président.

87. Une loi sur l'organisation des tribunaux sera prochainement publiée.

88. Cette loi fixera l'étendue de leur ressort et les formes générales de procédure qu'ils doivent suivre.

89. Cette loi sera basée sur les cinq dispositions suivantes :

1° Un tribunal suprême sera formé et établi dans la ville où siégera le gouvernement. Ce tribunal connaîtra sans appel des crimes de haute trahison et des attentats contre la sûreté de l'état.

2° Des tribunaux généraux seront établis dans tous les chefs-lieux des gouvernements locaux. On pourra appeler de ces tribunaux au tribunal suprême.

3° Il sera établi un tribunal inférieur dans chaque arrondissement; on pourra appeler de leurs jugements au tribunal général du chef-lieu. Les tribunaux inférieurs ne peuvent connaître des délits politiques.

4° Les juges de paix peuvent être accusés devant les tribunaux d'arrondissement; ceux d'arrondissement devant le tribunal du chef-lieu, et ceux du chef-lieu devant le tribunal suprême.

90. Le conseil exécutif est chargé de former une commission qui sera composée d'hommes recommandables, tant par leurs lumières que par leurs vertus. Cette commission sera chargée de la rédaction des lois qui formeront le code civil, criminel, commercial, etc. Ces lois seront soumises aux discussions et à l'approbation du sénat et du conseil.

91. En attendant la publication de ces lois, les jugements seront rendus d'après les lois de nos ancêtres, promulguées par les empereurs grecs de Byzance, et d'après les lois publiées par le gouvernement actuel.

Quant aux affaires commerciales, le code de commerce français aura force de loi en Grèce.

92. La torture est abolie.

La confiscation est également abolie pour tous les citoyens.

93. Après l'organisation entière du pouvoir judiciaire, aucun citoyen ne peut être arrêté sans l'ordre spécial du tribunal compétent, excepté en cas de flagrant délit.

CHAPITRE VII.

Articles supplémentaires.

94. Les gouvernements locaux établis avant la convocation du congrès national sont soumis à l'autorité du gouvernement suprême.

95. Corinthe est déclarée le siége du gouvernement provisoire. En cas d'un changement exigé par

des circonstances particulières, ce changement est arrêté par le sénat et le conseil.

96. Le sceau de l'état porte pour signe distinctif Minerve, entourée des symboles de la sagesse.

97. Les couleurs nationales, tant pour les drapeaux de terre que pour les pavillons de mer, sont le blanc et le bleu céleste.

98. L'arrangement des couleurs dans la formation des drapeaux et du pavillon sera déterminé par le conseil (1).

99. Le gouvernement doit prendre toutes les mesures pour donner des soins paternels aux veuves et aux orphelins des hommes morts pour la patrie.

100. Il doit aussi des honneurs et des récompenses à toutes les actions éclatantes et à tous les services marquants rendus à la patrie.

101. A la fin de la guerre, il devra encore ac-

(1) Le drapeau apporté par Démétrius Ypsilanti dans le Péloponèse était celui que son frère Alexandre avait levé en Moldavie. Il était composé de trois bandes, rouge, noire et blanche, surmontées d'un côté d'une croix avec la légende du labarum (*Avec ce signe nous vaincrons*), et de l'autre d'un phénix renaissant de ses cendres.

Le gouvernement grec, dans la crainte que ces couleurs pussent donner prise à la malveillance, a adopté pour drapeau national la croix blanche dans un fond d'azur. *(Note de l'Éditeur.)*

corder des récompenses à ceux qui auront contribué à la régénération de la Grèce par des sacrifices pécuniaires, et accorder des gratifications à ceux que des efforts généreux pour ce noble objet auront plongés dans l'infortune.

102. La présente loi organique sera imprimée, et distribuée dans toute l'étendue de la Grèce. L'original sera déposé aux archives du sénat législatif.

Donné à Épidaure le 1er (13) janvier 1822, et l'an premier de l'indépendance.

Signé ALEXANDRE MAVROCORDATO,
Président du congrès.

Membres du Congrès.

Adam Doucas.
Anastasios Kanakarès.
Alexandros Naxios.
Alexios, fils de Tzimbouros.
Anagnostis Monarchidès.
Anagnostis Œconomos.
Anagnostis, fils de Papajanis.
Anastasios Lidorikis.
Andréas, fils d'Anargyros.
Andréas Zaïmis.
Anthimos Gazès.
Basilis Boudouris.
Germanos, archevêque métropolitain de Patras.
Georgios Ainian.
Georgios, fils d'Apostole.
Georgios Boukouris.
Georgios Papakliopoulos.
Georgios Psyllas.
Jannakis Plakotès.
Jannoulis Karamanos.
Jannoutzos Kontès.
Gikas Botazis.
Grigorios Constantas.

Dionysios Pétrakis.
Dosithéus, évêque de Litza et d'Agrapha.
Drossos Mansolas.
Zacharias Papaïotidès.
Zoïs, fils de Panos.
Th. Négris.
Jannis Visoulas.
Jannis Kolettis.
Jannis Logothètis.
Jannis Orlandos.
Jannis, fils de Papadiamandos.
Jannis Skandalidès.
Kiriakos Manolis.
Kiriakos Zikas.
Constantis Sependzès.
Lambros, fils d'Alexandre.
Lambros, fils de Nakos.
Manolis, fils de Tombazis.
Néophytos, archevêque de Talantion.
Nikolaos, fils de Démétrius Lazarès.
Panoutzos Notaras.
Petro Mavromichalis.
Skilitzis.
Polycronios, fils de Zanetis.
Spiridon Corkoumelis.
Spiridou Patouzas.
Sotiris Douros.
Sotirios Karalambi.
Photios Voulgaris.
Photios, fils de Karapanos.
Photios Bomboris.
Karalambos, fils de Panageorgios.
K. Jannis Mexis.
K. Kiriazis.
Christodoulos Koutzès.

III.

La pénurie d'argent, qui, du moins, a l'avantage d'attacher fortement toutes les classes au sol, en les y intéressant, a fait adopter au gouvernement grec un nouveau genre de solde pour ses troupes. Il a remplacé la solde en argent par des récompenses en fonds de terre.

Le terrain dont le gouvernement dispose à cet effet est immense; les domaines du sultan, et les vacoufs, ou biens des mosquées, seuls, embrassaient les deux tiers du pays.

Voici la loi qui constitue cette solde :

« Considérant les besoins urgents de la patrie, qui réclament l'assistance de tous les citoyens capables de porter les armes pour repousser l'ennemi et consolider l'indépendance de la nation; considérant les justes récompenses qui sont dues à tous les citoyens qui versent leur sang pour le triomphe de cette cause sacrée; considérant que l'un des buts de cette guerre nationale est de reconquérir le sol de nos pères, et de le remettre aux mains des citoyens auxquels l'usurpation étrangère l'avait arraché, le sénat légis-

latif a décrété et le conseil exécutif a sanctionné ce qui suit :

» 1. Les soldats déjà engagés au service de la patrie, et ceux qui s'engageront dans la suite, recevront pour solde un arpent de terre par mois, à partir du jour de leur engagement.

» 2. Ceux des Péloponésiens qui se porteront hors du Péloponèse pour rejoindre l'armée des frontières recevront pour solde un arpent et demi par mois.

» 3. Les soldats doivent déclarer la durée de leur engagement; cependant personne ne pourra s'engager pour moins de six mois.

» 4. Lorsque le soldat aura fini son engagement, le gouvernement lui accordera son congé d'après ses papiers, qui doivent être signés par ses chefs.

» 5. Le soldat qui aura satisfait à toutes ces dispositions recevra du gouvernement les lettres constatant ses droits de propriété sur la terre qui lui est échue pour prix de ses services.

» 6. Les droits de ceux qui seraient morts dans la guerre passeront à leurs héritiers. Il leur sera compté tout le temps pendant lequel ils s'étaient engagés à servir, s'ils venaient à mourir avant l'expiration de ce terme.

» 7. Ceux qui, par suite des blessures qu'ils au-

raient reçues, ne pourraient plus servir la patrie par les armes, seront regardés comme ayant complété leur engagement.

» 8. Tous les soldats, tant ceux qui sont déjà en activité de service que ceux qui s'engageront dans la suite, prêteront le serment, 1° d'être fidèles à la patrie; 2° d'observer la rigueur de la discipline militaire; 3° de ne pas quitter le service avant le terme promis.

» 9. Il n'est permis à aucun soldat de quitter son corps pour passer dans un autre, sans la permission de son chef.

» 10. Celui qui contreviendrait aux dispositions des deux articles précédents, perdra le prix des services accordé par cette loi.

» 11. Une loi spéciale, qui sera incessamment publiée, réglera les récompenses qui seront accordées aux services des officiers et sous-officiers.

» 12. Les ministres des finances et de la guerre exécuteront, chacun selon ses attributions, la présente loi, qui sera inscrite au bulletin des lois.

» Donné à Corinthe, le 7 (19) mai 1822.

» Signé : le président, A. Mavrocordato. »

Cette loi a été suivie de la proclamation suivante du gouvernement :

« Soldats ! vous avez bien mérité de la patrie. Le dévouement et le courage avec lequel vous avez entrepris de reconquérir l'indépendance de la Grèce vous ont acquis des droits éternels à l'estime de la nation. Le gouvernement devait s'empresser de vous récompenser. La patrie reconnaissante constitue aujourd'hui pour vous une solde nouvelle, plus honorable et plus conforme à vos besoins et à vos intérêts, que celle qui ne peut, en général, convenir qu'à des mercenaires.

» Soldats de la patrie, la terre que vous habitez appartenait jadis à vos ancêtres, qui savaient la rendre fertile par leurs travaux paisibles, après l'avoir défendue contre l'ennemi avec un héroïsme que la postérité admire. Des hordes de barbares vinrent plus tard nous disputer cet héritage que nos aïeux nous ont légué. Il est juste que, lorsque vous l'aurez reconquis au prix de votre sang, vous jouissiez de ses fruits. Le jour n'est pas éloigné où, couronnés de lauriers, et tournant votre activité sur ce sol natal, vous lui rendrez son antique fertilité.

» En attendant ces jours heureux, allez renforcer les rangs des défenseurs de la patrie et de l'indépen-

dance de la Grèce. Que l'esprit de discipline et d'obéissance à vos chefs guide toujours votre courage ; c'est là un des premiers devoirs qui distinguent le véritable guerrier.

» La patrie et les lois vous ont ouvert une vaste carrière de gloire et de félicité : parcourez-la comme ont fait vos ancêtres. N'oubliez pas, dans cette noble carrière, que leurs victoires contre les barbares forment les plus belles pages de l'histoire.

» A Corinthe, le 7 (19) mai 1822.

» Le président, A. MAVROCORDATO. »

IV.

GOUVERNEMENT PROVISOIRE DE LA GRÈCE.

« Vu que le premier intérêt de tout gouvernement est une sage et équitable juridiction et administration, le corps législatif a décrété et le pouvoir exécutif a confirmé ce qui suit :

Organisation des provinces grecques.

La domination grecque est divisée en provinces ; chaque province a un éparque, un chancelier, un directeur des dépenses, un receveur des impôts, un édile. Dans les îles ainsi que dans les villes maritimes, l'édile remplira les fonctions de capitaine du port. Chaque village a des représentants. Le nombre des représentants doit être proportionné à celui des familles qui le composent, savoir : ceux qui sont formés de cent maisons en élisent un ; ceux de deux cents maisons en élisent deux, etc. ; mais ceux dont le nombre excède quatre cents ne pourront pas en élire plus de quatre. Chaque bourgade ou chef-lieu

nommera ses représentants d'après la même proportion.

De l'éparque.

L'éparque est nommé par le gouvernement. Il n'est pas nécessaire qu'il soit natif de la province où il doit résider, ou choisi parmi ses habitants. Un individu d'une province ne peut être nommé éparque de celle où est établie la famille de celui de sa province. Il doit s'adresser au gouvernement, par l'intermédiaire des ministres, pour tout ce qui concerne les affaires intérieures de la province. Il surveillera avec beaucoup de vigilance la conduite des employés. Son pouvoir exécutif s'étend à toute la province. Les deux tiers des forces mises à sa disposition sont désignées par le gouvernement central, ainsi que le chef qui les commande; le tiers restant est pris parmi les habitants de la province. Il doit donner main-forte pour l'exécution des jugements. Il seconde pareillement de son pouvoir les chefs, employés, notables, édiles, pour l'exécution de leur ministère. De concert avec les députés ou notables, il juge les procès, fait exécuter les ordres du gouvernement, met les troupes recrutées à la disposition du chef envoyé par le gouvernement.

Du chancelier.

Le chancelier est nommé par le gouvernement; il est directeur du bureau; il contre-signe tous les actes officiels signés par l'éparque. Pendant l'absence de l'éparque, il en remplit les fonctions.

Des députés.

Les députés sont choisis parmi les hommes les plus respectables et les plus distingués de la province, et cela à la pluralité des suffrages, de la manière suivante : chaque village, aussi bien que les villes et chefs-lieux, nomme un nombre d'électeurs proportionné à sa population; les électeurs se rendent au chef-lieu pour l'assemblée; les deux tiers des voix suffisent pour que l'élection soit valide.

Du receveur des impôts.

Le receveur des impôts perçoit les contributions de la province, et en tient un compte détaillé. Il ne fait aucun paiement sans un ordre signé de l'éparque. Il présente ses comptes tous les deux mois au ministre des finances par l'entremise de l'éparque. Il reçoit les ordres du ministre des finances par l'en-

tremise de l'éparque, et s'en entend avec ce dernier.

De l'édile.

L'édile, ou chef de la police, est nommé par le gouvernement, qui le dirigera dans ses opérations. Le ministre de la police lui fera parvenir ses ordres par le canal de l'éparque et correspondra aussi avec lui directement.

Des notables, gérondas (vieillards).

Les notables sont élus par les habitants de la province, de la manière suivante : chaque village forme une assemblée électorale, et nomme son notable à la pluralité des voix. Les deux tiers des suffrages suffiront pour que l'élection soit valide. Les notables reçoivent un brevet qui légitime leur élection. Les notables feront exécuter les ordres de l'éparque. Ils tiendront un compte des recettes et des dépenses. Ils présenteront ces comptes tous les mois aux députés. Ils rempliront les fonctions de juges de paix. Si l'éparque manque à ses devoirs, il est rappelé par le gouvernement, et puni. Si quelque député, ou le chancelier, ou l'édile ne font pas leur devoir, l'éparque les suspend de leurs fonctions, en nomme provisoirement

d'autres, et en fait part au gouvernement. Ces fonctionnaires, nommés provisoirement, sont pris dans le corps des notables. Si l'accusation de l'éparque et des députés contre un notable est trouvée conforme à celle des habitants, il est destitué, et un autre est nommé à sa place. L'île de Crète, à cause de son étendue, et par sa position et diverses circonstances qui l'empêchent de correspondre facilement avec le gouvernement central, outre l'éparque dans chaque province et les autres fonctionnaires, aura une commission formée de trois membres. On choisira parmi eux un président, et cette commission représentera l'éparque général. Elle appellera au gouvernement des difficultés qui pourraient s'élever.

Donné à Corinthe, le 30 avril 1822, l'an premier de l'indépendance.

A. Mavrocordato,
président du pouvoir exécutif. »

V.

GOUVERNEMENT PROVISOIRE DE LA GRÈCE.

Le Ministre de la guerre

A M. le commandant VOUTIER.

Monsieur,

Je vous ai fait expédier aujourd'hui les deux cents bombes que vous me demandez; mais il ne m'est pas possible de vous envoyer les huit cents livres de poudre dont vous avez besoin : le gouvernement a défendu qu'il en sortît la moindre parcelle de Corinthe. Il m'est également impossible de vous satisfaire sur le second article, qui concerne *la roche-à-feu*, parcequ'on n'a pas trouvé dans la citadelle celle que vous indiquiez.

Le gouvernement ne m'a pas donné de réponse sur vos trois derniers articles : 1° la sommation à faire aux Turcs d'Athènes; 2° une loi d'abolition d'esclavage ; 3° la lettre de Kiamil-Bey à sa tante. Aussitôt que je connaîtrai ses intentions sur tous ces

points, je m'empresserai de vous les faire parvenir, et j'y joindrai les pièces que vous désirez.

Je profite de cette occasion, monsieur, pour vous dire que, d'après les rapports que je lui ai faits, le gouvernement est très satisfait de votre conduite et de votre zèle pour le bien de l'État, et qu'en conséquence, il m'a chargé de vous faire tous les éloges qui sont dus à votre mérite et à vos connaissances militaires. Je vous engage donc à agir de manière à mériter toujours sa confiance, et à ne laisser échapper aucune circonstance favorable pour hâter la reddition de la citadelle d'Athènes, et remplir ainsi les vœux du gouvernement, en rendant un aussi important service à la patrie.

Recevez, monsieur, mes éloges particuliers, et l'assurance de ma considération distinguée.

Le ministre de l'intérieur, et par intérim
chargé du portefeuille de la guerre,

Signé JEAN COLETTI.

VI.

GOUVERNEMENT PROVISOIRE DE LA GRÈCE.

Le Ministre de la guerre

A M. le commandant VOUTIER.

MONSIEUR,

J'ai reçu du gouvernement la note relative à la sommation que vous pourrez faire aux Turcs renfermés dans la citadelle d'Athènes, et je m'empresse de vous faire connaître ses intentions à cet égard. Les voici :

Si dans l'espace de quinze jours, à dater de celui où on leur aura fait la sommation, les Turcs renfermés dans la citadelle d'Athènes consentent à remettre entre les mains des Grecs les clefs de cette forteresse et les armes qui s'y trouvent, ils pourront jouir des conditions suivantes :

1° Leurs vie et honneur respectés ;

2° La moitié de leur mobilier leur sera conservée ;

3° Ils auront la liberté de passer en Asie à leurs frais.

Vous, monsieur le commandant, ainsi que les éphores d'Athènes, serez les garants de ce traité.

Pendant ce temps, vous n'en devez pas moins pousser le siége avec la plus grande vigueur; mais, après le terme fixé, vous devez encore, s'il est possible, le pousser plus vigoureusement.

Aussitôt que le gouvernement m'aura répondu sur vos autres demandes, je m'empresserai de vous en donner connaissance.

Recevez, monsieur le commandant, la nouvelle assurance de ma parfaite considération.

Le ministre de l'intérieur, et par intérim chargé du portefeuille de la guerre,

Signé JEAN COLETTI.

VII.

Premier bulletin.

Péloponèse. Clenia, 26 juillet.

« Tchar-Hadji Ali-Pacha, ancien sadri-azem (grand-visir), après avoir réuni ses forces à celles de Méhémed-Pacha à Xyla, et repris le commandement en chef, pénétra dans l'Argolide à la tête de quatorze à quinze mille hommes. Colocotroni, qui l'avait devancé d'un jour à Argos, l'attaqua, le 23 juillet, devant cette ville. La première ardeur des Turcs lui opposa de grands obstacles; mais nos soldats, animés par un courage inaltérable, repoussèrent l'ennemi, qui se replia sur Couzopodi, près d'Argos. La retraite qu'il opéra en désordre lui coûta beaucoup de monde.

» Le lendemain, l'ennemi se retira avec plus d'ordre. Nos tirailleurs le poursuivirent de près, et le harcelèrent sans relâche; nous ne marchions que sur des cadavres. Les Turcs prirent position à Crévathy (1).

(1) Village situé près des ruines de Mycènes.

» Le 25, ils partirent dès la pointe du jour de Carmila; un corps de Spartiates s'avança avec impétuosité, enfonça les derniers rangs des Turcs, et en fit un grand carnage; l'avant-garde, loin de leur porter secours, ne fit qu'accélérer sa marche. Arrivé à Tréte, moitié chemin d'Argos à Corinthe, l'ennemi fut forcé d'en venir aux mains pour forcer le défilé. Le combat fut opiniâtre; plus de mille cinq cents Turcs y périrent; un grand nombre d'autres furent tués dans le passage; deux cent soixante chevaux, et une partie des bagages qui tombèrent entre nos mains, furent envoyés à Tripolitza. »

VIII.

Deuxième bulletin.

Cortesse (près Corinthe), 8 août.

« L'ennemi, ayant reçu des renforts, parut vouloir reprendre l'offensive pour pénétrer dans l'Argolide : c'était une ruse facile à reconnaître. En conséquence, laissant le passage libre de ce côté, notre armée se porta tout entière vers Corinthe sur ses derrières ; l'ennemi, trompé dans son calcul, fut forcé, le 6 août, de nous attaquer dans une position désavantageuse. Après deux heures de combat, repoussé sur tous les points, avec une perte considérable, il regagna en désordre ses premières positions.

» Le lendemain (7 août), l'ennemi, auquel il ne restait plus d'alternative, résolut de forcer le passage à tout prix. Tchar-Hadji-Ali excita ses troupes à faire leur devoir, et se mit à la tête de sa cavalerie ; mais ce pacha intrépide périt au premier rang ; ses troupes se battirent avec le courage du désespoir. Au plus fort du combat, un bruit confus

partit des rangs ennemis : *Aman ! aman !* (grâce ! grâce !) s'écriaient-ils; laissez-nous sortir, nous ne voulons que quitter la Morée. Trois mille Turcs restèrent sur la place : le nombre des blessés et des prisonniers n'est pas encore connu exactement.

» Environ deux mille chevaux, tous les bagages et munitions, la caisse de l'armée ennemie, sont le résultat de cette journée. L'ennemi est poursuivi de près sur Corinthe. »

IX.

Ulysse, ancien chef d'Armatolis, brave, mais plus distingué encore par une légèreté extraordinaire à la course, et une grande finesse, ayant offert ses services à Ali-Pacha dans sa révolte contre la Porte, fut chargé par lui de défendre la Livadie contre Pacho-Bey. Obligé d'abandonner les Thermopyles, parceque les habitants du pays se révoltèrent contre lui, il se soutint encore quelque temps à Aracova, à Salona, dans les montagnes de Lidoriki, et gagna l'Épire. Il arriva à Janina quelques jours avant Ismaël-Pacha, et s'enferma avec Ali. Il ne tarda pas à se repentir de cette résolution quand il se vit étroitement bloqué. Craignant le mécontentement de ses bandes indisciplinées, trop accoutumées à la vie errante des montagnes pour rester ainsi à l'étroit, il fit entendre à Ali qu'il avait trop de monde pour garder sa petite forteresse; que, ne sachant combien de temps le blocus pourrait durer, il fallait ménager les vivres, et qu'en conséquence il valait mieux avoir une poignée de braves résolus, qu'une troupe nombreuse sur laquelle on ne pourrait compter en

toutes circonstances; il se chargeait de l'en débarrasser, tout en nuisant à l'ennemi.

Ali-Pacha approuva son dessein, et Ulysse, agissant en chef de partisans, réunit tous les mécontents; lorsqu'ils furent au nombre de quinze cents, il fit payer leur solde, et, après avoir fait ses conventions secrètes avec Ismaël, général des assiégeants, dans une sortie, il passa à l'ennemi. Il ne tarda pas à rendre ses troupes suspectes à ses nouveaux alliés; c'est ce qu'il voulait. Les esprits s'aigrirent de jour en jour.

Quand il fut bien assuré d'avoir jeté les levains d'une inimitié irréconciliable, il disparut et se retira à Ithaque. Alors sa troupe se débanda, et se divisa en un grand nombre de petites bandes, qui ne cessèrent plus d'inquiéter les derrières de l'armée ennemie, pillant ses bagages et interceptant ses vivres.

Ulysse accourut d'Ithaque au premier signal de l'insurrection des Grecs, et s'établit de nouveau dans les montagnes de Salona. Ses soldats se rallièrent bientôt en plus grand nombre autour de lui, et, tantôt heureux, tantôt malheureux, il défendit long-temps l'entrée de la Livadie, plus encore par son habileté et un esprit de ruse fécond en stratagèmes, que par sa valeur.

C'est ainsi que, dans la circonstance dont je viens de parler, il fit entendre à Curchid, qui voulait détacher un de ses corps pour envahir en même temps l'Attique, hors d'état de résister, qu'il était plus dans ses intérêts de réduire le Péloponèse, les autres provinces devant nécessairement tomber après, et lui-même promettant d'être le premier à se soumettre.

Le gouvernement, qui avait été instruit de ces menées, se méprit sur les véritables intentions d'Ulysse, et voulut se défaire d'un chef si dangereux, en faisant un coup d'autorité capable d'assurer son pouvoir. Mais il n'avait pas assez calculé ses forces.

Alexis Nuzzo, autre chef qui avait été au service d'Ali, et ennemi secret d'Ulysse, fut envoyé avec Palaska pour le remplacer. Aussitôt qu'Ulysse en eut connaissance, il les fit tuer en chemin. On fut forcé de laisser ce crime impuni, et le succès ayant justifié son stratagème, il fut entièrement réhabilité dans l'opinion.

FIN.

TABLE

DES SOMMAIRES.

Les Turcs. — Aperçu des causes de la révolution grecque. — Événements qui ont précédé le mois de septembre de l'année 1821. . . . . page 1.
Départ de Marseille. — Hydra. — Arrivée à Astro. — Bouboulina. . . . . 51.
Arrivée au camp des Hellènes. — Démétrius Ypsilanti. Siége de Tripolitza. — Escadre turque sur les côtes du Péloponèse. — L'évêque d'Hélos. . . . . 62.
L'escadre turque débarque des troupes. — Levée du blocus de Patras. — Mésintelligence entre les Hellènes. — Départ d'Ypsilanti pour Patras. — Prise de Tripolitza. — La jeune Turque. . . . . 79.
Départ pour Patras. — Sources de l'Alphée. — Monastère de Méga-Spiléon. — Faute commise par les Hellènes. . . . . 101.
Route de Patras à Corinthe. — Défilés de Sainte-Yrène, de Mavry-Litharia. — Ruines de Sicyone. — Rixe. — Visite de l'Isthme. . . . . 111.
Tournée dans les îles. — État de la marine grecque. — Retour dans le Péloponèse. — Malvoisie. . . . 123.
Aventure avec des Maniates. — Les Laconiennes. — Origine des Sfakiotes. — Arrivée à Mistra. . . 139.

Ruines de Sparte. — Anecdotes. — Retour à Tripolitza. . . . . 153.

État des affaires. — Kiamil-Bey. — Épidémie. — Départ d'Ypsilanti pour Argos. — Arrivée de plusieurs officiers étrangers. — Tentative malheureuse contre Anapli. . . . . 162.

Mavrocordato. — Assemblée nationale à Épidaure. — Mycènes. — Siége de Corinthe. — Conduite artificieuse de Kiamil-Bey. — Discours du capitaine Panouria. — Capitulation de Corinthe. . . . . 181.

Description de Corinthe. — Organisation d'un gouvernement. — Formation du corps des Philhellènes. — Expédition pour secourir les Suliotes . . . . . 199.

Événements de l'Attique. — Siége d'Athènes. — Capitulation. . . . . 225.

Événements de Chio. — Incendie du vaisseau amiral turc. — Expédition d'Épire. — Portrait de Colocotroni. . . . . 249.

État de la Romélie — Affaire de Comboti. — Trahison du capitaine Gogo. — Défaite de Péta. — Traits de bravoure des Philhellènes. . . . . 267.

Arrivée d'une flotte turque dans le golfe de Patras. — Situation désespérée de l'armée. — Invasion du Péloponèse. — Trahison du général Varnakioti. — Passage de l'Achéloüs. — Capitulation des Suliotes. — Grandeur d'âme de Mavrocordato. . . . . 283.

Mavrocordato se jette dans Missolongi. — Siége de cette place. — Secours arrivés du Péloponèse. — Mort du général Normann. — Assaut. — Levée du siége. — Retraite de l'ennemi sur Vracori. . . . . 296.

Invasion du Péloponèse. — Reprise de Corinthe. — Levée du blocus d'Anapli. — Combat naval devant Spezzia. — Incendie d'un vaisseau turc à Ténédos. — Fuite de la flotte aux Dardanelles. — Destruction de l'armée turque. — Prise d'Anapli. 309
Considérations générales. . . . . 325.
Acte d'indépendance de la nation grecque. . . . 333.
Constitution provisoire des Grecs. . . . . 339.
Loi qui constitue la solde des troupes. . . . . 358.
Proclamation y relative. . . . . 361.
Juridiction et administration civile. . . . . 363.
Lettre au commandant de l'expédition en Attique. 368.
Lettre relative à la sommation à faire aux Turcs de la forteresse d'Athènes. . . . . 370.
Bulletin. . . . . 372.
Bulletin. . . . . 374.
Notice sur Ulysse. . . . . 376.

TABLE

ALPHABÉTIQUE ET RAISONNÉE

DES MATIÈRES CONTENUES DANS CE VOLUME.

Achélous (l'), surnommé le roi de l'Acarnanie, pag. 269. — Il n'est pas guéable au-dessous d'Angélo-Castro, 292. — Passage de Lépénou, *ibid.* — Quelques îles à son embouchure servent de refuge, 296.

Acrocorinthe. — Sa position, 188. — Ses moyens de défense, *ibid.* — Toute sortie est interdite aux assiégés, *ibid.* — Un derviche, 192. — Les vivres deviennent rares dans la forteresse, 193. — Propositions faites aux Albanais, *ibid.* — Kiamil-Bey traverse les négociations, *ibid.* — Capitulation, 196. — Description de cette forteresse, 201. — Elle retombe au pouvoir des Turcs, 287-310. — Mort du commandant, *ibid.*

Ægine. Sa culture, 125. — Temple de Jupiter Panhellénien, 125. — Dépouillé de ses statues, 126. — Réfugiés, 129.

Agamemnon (tombeau d'). — Description de ce monument, 184. — Noms des voyageurs qui l'ont visité. 185.

Albanais. Ils ravagent la Morée, 23. — Leur indiffé-

rence religieuse, 285. — On ne peut compter sur eux, 85, 193, 283, 285. — Leur manière de combattre, 277.

Ali-Bey est tué, 170. — Pour charger il se couvre les yeux de la main gauche, *ibid.* — Les Turcs ont cet usage, *ibid.*

Ali-Pacha feint de faire cause commune avec les Grecs, 37. — Il est abandonné de ses Albanais, *ibid.* — Il sollicite le secours des Suliotes, *ibid.* — Il offre de restituer la forteresse de Kiapha, et donne en otage son petit-fils, *ibid.* — Sa réponse aux offres des Suliotes, 38. — Il succombe, 213.

Alopoukori, village habité par les Turcs avant la guerre, 145. — Leurs brigandages, *ibid.* — Expression singulière d'un guide, *ibid.*

Anapli, prête à se rendre par famine; un brick anglais la ravitaille, 171. — Tentative d'un coup de main, 173. — Description d'Anapli, 176. — Escalade, 178. — Dévouement des soldats pour leurs camarades, 179. — Une flotte turque paraît devant le golfe, 312. — Victoire, 313. — Reprise du blocus d'Anapli, 318. — Prise de Palamide, 319. — Capitulation d'Anapli, 320.

Apôtres, agents secrets, leur mission, 33.

Argos brûlée par Kiaïa-Bey, 68. — Les députés s'y réunissent, 169. — Le lieu de l'assemblée est transféré à Épidaure, 182. — Ypsilanti se renferme dans la forteresse, 310.

Athènes bloquée, 164. — Ses fortifications, 225. — Les Grecs s'emparent de la ville par surprise, 226.

— Ils sont chassés, 228. — Blocus de l'acropole, 230. — Escalade, 232. — Stratagème des Turcs, 235. — Sommation, 241. — Bombardement, *ibid.* — Mine, Assaut, 245. — Capitulation, 248.

Baleste (officier français) habite la Canée, 191. — Il instruit les Hellènes dans la tactique européenne, *ibid.* — Il prend la direction des affaires dans l'île de Crète, *ibid.* — Sa mort, 192.

Békir-Aga. — Mœurs des Turcs, 206.

Bouboulina. — Son patriotisme, 60. — Son fils, 61. — Son neveu, 176.

Cadis. Pouvoir des cadis dans leurs jugements, 2. — Force de leurs jugements, *ibid.* — Dans quelle circonstance les cadis peuvent être poursuivis, *ibid.* — Leurs turpitudes et dans quel but, 3. — Innocent ou coupable on est puni, *ibid.* — Nature des châtiments, *ibid.*

Calamata, ville du Péloponèse. — Les primats y forment une assemblée, 44. — Une escadre turque tente un débarquement sur la plage de Calamata; 73. — Repoussée par le commandant Baleste, *ibid.*

Calavrita, petite ville d'Achaïe, premier foyer de l'insurrection le 23 mars 1821, 40. — Quatre-vingts Turcs y sont saisis et enfermés, *ibid.* — Sa population, 106. — Revenus de la province, 107.

Cantacuzène. — Il reçoit l'ordre d'Ypsilanti (Démétrius) d'aller organiser les îles, 71. — Il retourne en Europe, 72.

Caristo, ville de l'Eubée. — Elle est bloquée, 164. —

Tentative infructueuse, 218. — Mort du capitaine Élie, 219.

Cenchrée, port des Corinthiens, 123.

Chaïdo, femme suliote. — Son courage, 217.

Chauvassaigne, lieutenant, ex-garde de Monsieur, 279. — Sa mort, *ibid.*

Cheïd-Achmet est regardé comme un saint, 238. — Sa vision, *ibid.* — Effet qu'elle produit, *ibid.*

Chio. — Insurrection, 250. — Les Turcs sont assiégés dans la forteresse, *ibid.* — Cruauté des Turcs, 251. — Anecdotes, 252 et suivantes.

Chrétien. — Ce nom est en horreur chez les Turcs, 6. — Le boulouk-bachi prend un chrétien pour exécuter les criminels, 5. — Un Grec est forcé d'en étrangler onze, *ibid.*

Colocotroni à la tête des Kleftis, se joint à Hassan-Pacha contre les Albanais, 23. — Sa victoire; il est fêté par les Turcs, 24. — Mort tragique de Colocotroni au milieu d'un festin, *ibid.*

Colocotroni (Théodore) débarque avec sept hommes au port de Koracos, 40. — Ses menaces à Kiaïa-Bey, 41. — Il le rend responsable des otages qui sont entre ses mains (*voyez* Tripolitza), 42. — Il impose silence à l'archevêque de Patras, 83. — Colocotroni reçoit dans sa tente des envoyés de Tripolitza, 87. — Il refuse leurs présents, *ibid.* — Il porte atteinte à l'autorité d'Ypsilanti, 163. — Paroles de Colocotroni devant la ville d'Anapli, 177. — Mécontentement de Colocotroni, 264. — Son portrait, 265. — Colocotroni s'empare de la citadelle d'Anapli, 319.

Constantinople. — Massacre des Grecs, 44. — Une flotte considérable est armée à Constantinople, 219.

Corinthe. — Description détaillée de la forteresse de Corinthe, 200. — La ville est choisie pour siége du gouvernement, 208. — Proclamation du gouvernement, 219. — Manifeste du gouvernement provisoire, 259.

Corinthie (la), 115. — Nombre de ses villages, *ibid.* — Ses produits, *ibid.*

Curchid, visir de la Morée, 67. — Il envoie son lieutenant, 68. — Après la chute d'Ali-Pacha, il marche sur la Morée, 213. — Il y fait entrer 27,000 hommes, 287. — Il annonce à la Porte la soumission du Péloponèse, 288. — Destruction de cette armée, 322.

Daher-Abas est envoyé par Ali à Tripolitza pour s'entendre avec les chefs grecs, 38.

Dania (chef d'escadron français) se présente à Ypsilanti, 171. — Il propose un plan d'attaque contre Anapli, 172. — Il commande le corps des Philhellènes, 279. — Sa mort, *ibid.*

David (M.), consul général de France à Smyrne, 129.

Durazzo. — L'escadre turque va prendre dans cette ville un corps d'Albanais, 79.

Élie (fils de Mavromichale) échoue dans une tentative sur Caristo, 218. — Il s'enferme dans un moulin, *ibid.* — Sa mort, 219.

Elmaz-Aga, chef des Albanais de Tripolitza, accepte

les propositions qui lui sont faites par les assiégeants, 85. — Les Albanais sortent de Tripolitza, *ibid.*

Emné, jeune captive turque, 97. — Songe remarquable, 99. — Elle est adoptée par une famille grecque, 100.

Épidaure. — Ruines de cette ville, 135. — Son nom moderne, *ibid.*

Galaxidi est prise et brûlée par les Turcs, 94. — Dévouement de trois soldats grecs, 95.

Georges (le capitaine) équipe deux brûlots, 257. — Son dévouement, 258. — Ses adieux à sa famille, *ibid.* — Il incendie le vaisseau amiral turc, *ibid.*

Goco (le capitaine), ancien Armatolis, 276. — Sa trahison, 278.

Grecs. — Motifs du soulèvement des Grecs, 17. — Attachement de la famille Chourmouli à la religion chrétienne, *ibid.* — Réflexions sur la révolution des Grecs, 18 et 19. — Cause véritable de cette révolution, 21. — Insurrection de 1770, 22. — La guerre d'Espagne et le système continental donnent aux Grecs les moyens d'accroître leur prospérité, 30. — Leur adresse à éviter les croisières anglaises, *ibid.* — Ils établissent des maisons de commerce dans les principales places de l'Europe, 31. — Ils envoient leurs fils dans les colléges d'Allemagne, de France et d'Italie, *ibid.* — Ils établissent des colléges dans plusieurs villes, *ibid.* — La Porte inquiète les colléges, 32. — Les Grecs étendent leurs vues; leur but, 33.

Grecques. — Leur beauté, 158.

Grégoire (le patriarche), 45. — Ses vertus, *ibid.* — Sa mort infamante, 44.

Hélène (bain d'), sa description, 124.

Hélos (l'évêque d') officie sur le sommet d'un rocher, à la vue du camp, 73. — Effets de ses saintes paroles, 74. — Il apaise des Grecs mécontents, 81. — Sa mort, 168.

Hexamilia, petit village de l'Isthme; étymologie de ce nom, 120.

Hydra. — Caboteurs d'Hydra et de Spezzia, 25. — Ils s'emparent du commerce de la Méditerranée, *ibid.* — Un sénat formé à Hydra règle les opérations de la flottille, 44. — Position de cette île, sa description, 55. — Usages de ses habitants, 56. — La consternation se répand dans l'île, 130. — Approche de la flotte turque, 131. — Le peuple menace les riches, *ibid.* — Marine de l'île, *ibid.*

Inachus (fleuve), 183.

Ipsara. — Sa position, 132. — Quatre bâtiments d'Ipsara brûlent un vaisseau turc, *ibid.*

Jeraki (ruines près de), 146. — Origine des Sfakiotes, 147.

Jorgaki. — Sa conduite en Valachie, 35. — Son dévouement, sa mort, 36.

Juifs (les) proposent de l'argent pour sortir de Tripolitza, 76. — Leurs offres sont rejetées par les assiégeants, *ibid.* — Pour quel motif, 77.

Jussuf-Pacha propose aux Grecs assiégés dans Missolongi de se rendre à lui, 301. — Les conditions, *ibid.* — Le résultat, 302.

KAKI-SKALA, sentier étroit et difficile, 170.

KÉPALOVRISI, source de l'Alphée, 105. — Sa situation, *ibid.*

KIAIA-BEY, lieutenant de Curchid, dégage Tripolitza, 68. — Il est battu à Doliana, 169.

KIAMIL-BEY. — Menaces de Théodore Colocotroni, 27. — Son administration, 166. — Il suit Ypsilanti à Corinthe, 182. — Sa conduite artificieuse, 189.

KIRIAKOULI, frère de Mavromichale, 83-218. — Sa mort, *ibid.*

KLEFTIS.—Origine et signification de ce nom.—Caractère et vertus des Kleftis, 26. — Leur résolution, leur but, 27.—Les Kleftis prennent service dans les rangs français, 28. — Leurs chefs, *ibid.*

KORAN. — Chapitre de l'épée, 1. — Le Koran tient lieu de lois civiles et politiques, 2. — Chapitre des femmes, 12.

LACONIENNES. — Leur beauté, 143. — Mœurs laconiennes, *ibid.*

LIACOS. — Sa réponse aux propositions d'Ali, pacha de Janina, *ibid.*

LIONS (porte aux). — Origine de ce nom, 186.

MADON, femme myconienne, son patriotisme, 134.

MALVOISIE, petite ville du Péloponèse. Ses produits, 137.— Vin de Malvoisie, *ibid.* — Mort cruelle d'un Grec, 139.— Prisonniers turcs massacrés, *ibid.*

MARCOS BOZZARIS, chef des Suliotes, pénètre jusqu'à la tente d'un pacha, 37. — Terreur inspirée par son nom, *ibid.* — Ses succès, 215. — Sa mort, 216.

Marie, sœur d'Ypsilanti, fait le sacrifice de sa dot pour la cause de la Grèce, 65.

Marine.—État des forces maritimes des Hellènes, 132.

Massacre (défilé du).— Origine de ce nom, 109.

Mavri-Litharia, défilé, 114. — Les Turcs le forcent, 322.

Mavrocordato.—Son origine, 63.— Il est envoyé en Romélie par Ypsilanti (Démétrius); but de sa mission, 71. — Il revient dans le Péloponèse, 181. — Il devient l'émule d'Ypsilanti, *ibid.*—Ses qualités, 182. — Président du pouvoir exécutif, 209. — Il part pour Missolongi avec les corps réguliers, 262. — Grandeur d'âme de Mavrocordato, 295.

Mavromichale, bey des Maniates, 77.

Méga-Spiléon (monastère de). — Sa situation, 107.— Respect des Grecs pour ce monastère, *ibid.* — Sa description, 108.

Miaouli commande la flotte grecque, 96. — Son courage, *ibid.*

Missolongi.—Ses fortifications, 296.—Les Turcs pressent le siége, 299. — Les Péloponésiens viennent au secours des assiégés, 302. — Succès des Grecs, 305. — L'ennemi lève le siége, 306. — Il se retire sur Vracori, 307.

Mistra (ville de).—Son aspect pittoresque, 150.—Ses richesses, 151.

Monemvasia, nom que donnent les Grecs à Malvoisie, 127.

Morée.—Insurrection de 1770, 22.—La Morée y prend part, *ibid.* — Massacre des chrétiens, *ibid.*

Myconi. — Une frégate algérienne y débarque deux cents hommes, 134. — Ils sont repoussés avec perte, *ibid.*

Négrepont est bloqué, 164.

Nicoli, maréchal-des-logis des Mamelucks de la garde, membre de la Légion-d'honneur, 235. — Son courage. — Danger qu'il court, 236.

Nikitas. — Son surnom, 169. — Il arrête à Doliana Kiaïa-Bey, *ibid.* — Des paysans se joignent à lui, *ibid.* — Il défait Kiaïa-Bey, *ibid.* — Son patriotisme, 322.

Normann (général wurtembergeois) prend le commandement des corps réguliers, 212. — Sa mort, 303.

Omer-Vrioni part de Négrepont, 228. — Il fait lever le siége de la forteresse d'Athènes, *ibid.* — Il marche sur Janina, *ibid.* — Il contribue à la perte d'Ali-Pacha, 229.

Orlow. — Insurrection de la Morée en 1770, 22.

Palea-Emvasia. *Voyez* Épidaure.

Palicaris. — Signification de ce mot, 48.

Panno, fils aîné de Colocotroni, 117. — Il part pour l'Isthme, 84. — Altercation avec Théodoraki-Rendi, 119.

Panouria de Salona, 194. — Anecdote, *ibid.* — Sa harangue, 196. — Il décide les chefs albanais de l'Acrocorinthe à capituler, 196.

Papas. Signification de ce nom, 156. — Un papas adopte un enfant turc, 156. — Férocité naturelle des Turcs, *ibid.*

Patras est livré aux flammes le 23 mars 1821, 40. —

Les Ottomans se retirent dans la forteresse, *ibid.* — Levée du blocus de Patras, 82. — Le blocus est repris, 94. — Situation de Patras, sa population, produits de la province, 111. — Une flotte turque arrive dans le golfe de Patras, 291.

PÉLOPONÈSE. — Maladie épidémique qui y cause des ravages, 168.

PÉTA. — Position de ce village, 176. — Les Grecs y sont vaincus par trahison, 278.

PHILHELLÈNES. — Formation de ce corps, 212. — Leur traitement, *ibid.* — Ils succombent avec gloire, 280.

PLATANE. — Grosseur extraordinaire d'un platane, 112. — Tradition populaire, *ibid.*

PYRGOS, grandes tours crénelées; leur description, 59.

RIGA. — Son origine, 29. — Ses connaissances en littérature, *ibid.* — Il chante les malheurs et la captivité de la Grèce, *ibid.* — Il périt à Belgrade, au milieu des supplices, 38.

SALAMINE (île) est le refuge des familles d'Athènes, 124. — Sa situation la met hors des atteintes de la flotte turque, *ibid.*

SÉRASKIERS. — Leur avarice, 5.

SFAKIOTES (les). — Leur courage, 164.

SICYONE. — Description de cette ville célèbre, 115. — Sa citadelle, 116.

SMYRNE. — Massacre des Grecs, 44, 320. — Les chiens, accoutumés à se repaître de la chair des victimes, attaquent les passants, 8.

Sparte (ruines de), 153. — Marbre avec une inscription, 155.

Spezzia. — Combat naval devant Spezzia, 312.

Stralendorf est tué à l'assaut de l'acropole d'Athènes, 171.

Staraba (le prince de), sicilien, arrive à Calamata, 246.

Suliotes. — Ils offrent à Ali de faire entrer 500 des leurs dans sa forteresse. 37. — Leur courage, 216. — Leurs ruses de guerre, *ibid.* — Prérogatives de quelques femmes, 217. — Capitulation des Suliotes, 293.

Tano, 110. — Il occupe le monastère d'Omblos, *ibid.* — Encourage les Grecs et reprend le blocus de Patras, *ibid.*

Tarella (colonel), piémontais, se présente à Ypsilanti, 171. — Il commande le premier régiment, 190. — Sa mort, 280.

Ténédos. — Désastre de la flotte turque devant cette île, 316.

Théodoraki-Rendi, primat de Corinthe. *Voy.* Panno.

Tripolitza, ville de la Morée. Plusieurs notables s'y rendent comme otages, 41. — Noms de ceux de ces notables qui ont survécu, 42. — Siége de Tripolitza, 62. — Position de cette ville, sa description, 67. — Dénûment de l'armée, 63. — Douze mille hommes sont bloqués par quatre à cinq mille, 68. — Matériel des assiégeants, 69. — Les assiégés font jouer toute leur artillerie, 70. — Cris des assiégeants, *ibid.* — Ils provoquent les Turcs par des insultes, 71. — Un prisonnier est empalé et rôti, *ibid.* — Colocotroni

(Théodore) interdit les sorties aux assiégés, 75. — Plusieurs Turcs se rendent, poussés par la faim, 76. — Des femmes et des enfants implorent la miséricorde des Grecs, 77. — On leur donne du pain, *ibid.* — Ils sont forcés de rentrer dans la ville, *ibid.* — Les Turcs obtiennent une conférence, 77. — Situation fâcheuse des Grecs, 80. — Horribles représailles, 81. — Commerce établi entre les assiégés et les assiégeants, 83. — Les Turcs demandent à entrer en négociations, 86. — Les communications sont rompues entre les deux armées, 88. — Les Hellènes escaladent les murailles de Tripolitza, 89. — La garnison est passée au fil de l'épée, 90. — Épidémie, 167.

Turcs. Cérémonial des Turcs, et dans quelle circonstance, 7. — Leur bienfaisance envers les animaux, pour quelle raison, 8. — Anecdote au sujet d'un chien, 9. — A Athènes, les assiégés font sortir les animaux, *ibid.* — Leur superstition dans les moindres actions de la vie, 10. — Respect des Turcs pour les planètes, 11. — Manière dont ils traitent les femmes, 12. — Combien ils peuvent en avoir à la fois, *ibid.* — Mariage au cubin, 14. — Femmes esclaves, *ibid.* — Comment elles sont considérées en Turquie, *ibid.* — Traitement qu'elles éprouvent à Chio, 252.

Varnakioti reçoit de Mavrocordato le commandement de deux mille hommes, 289. — Sa trahison, 291.

Vitina. On y rend des actions de grâces pour la chute

de Tripolitza, 102. — Situation de cette ville, sa population, *ibid.*

Vladimiresko (Théodore), chef des insurgés de la Valachie, 35. — Son but en s'insurgeant. — Il trahit Alexandre Ypsilanti, *ibid.*

Vostitza. Situation de cette ville, sa population, ses revenus, 113.—Un tremblement de terre la renverse en 1817, *ibid.*—Elle est en partie brûlée par les Turcs au commencement de la guerre, *ibid.*—Ils achèvent de la détruire, 94.

Vourlia (village de). Une religieuse, 159. — Anecdote, *ibid.*

Ypsilanti (Alexandre), fils de l'hospodar de ce nom, au service de la Russie; son grade, 34. — Il entre en Moldavie, *ibid.*—Il arrive à Jassi le 6 mars 1821, *ibid.* — Il est démis de ses charges et déchu de ses droits de citoyen russe, 35. — Il s'associe Théodore Vladimiresko. Il forme une diversion importante, 36.

Ypsilanti (Démétrius), son âge, ses qualités, 64. — Son grade dans l'armée russe, *ibid.* — Envoyé en Morée par son frère Alexandre, *ibid.*—Il est reçu avec enthousiasme. — Il marche sur Patras avec 500 hommes, 84 — Il suit l'ennemi à Vostitza, 94. — Il reçoit la nouvelle de la prise de Tripolitza, et celle du combat naval devant Patras, 95. — Il revient à Tripolitza, 96. — Il écrit pour convoquer l'assemblée générale des primats, *ibid.*—But de cette convocation, *ibid.* — Elle est ajournée, *ibid.* — Ypsilanti perd de son crédit, 97. — Il envoie partout des chefs, 165.

— Son mauvais choix, 165. — Il part pour Argos, 169. — Il est nommé président du sénat du Péloponèse, 182. — Il part pour Corinthe avec Kiamil-Bey, *ibid.* — Il tombe dangereusement malade, 198. — Son départ pour Zéitouni, 209. — Il se jette dans la forteresse d'Argos, 310.

YRÈNE (Sainte), monastère, 114. — Défilé de Sainte-Yrène, *ibid.* — Le reste de l'armée turque y est détruit, 322.

FIN DE LA TABLE.